

IN

**MARIANNE
CHAILLAN**

POP

WE

**LA PHILO
PAR LES
GRANDS
CLASSIQUES
DE LA
CULTURE
POP !**

TRUST

ÉQUATEURS

Marianne Chaillan

IN POP WE TRUST

ÉQUATEURS

Du même auteur

Harry Potter à l'école de la philosophie, Ellipses, 2013.

La Playlist des philosophes, Le Passeur, 2015.

Game of Thrones, une métaphysique des meurtres, Le Passeur, 2016.

Ils vécurent philosophes et firent beaucoup d'heureux, Équateurs, 2017.

Pensez-vous vraiment ce que vous croyez penser ?, Équateurs, 2018.

Ainsi philosophait Amélie Nothomb, Albin Michel, 2019.

Game of Thrones, une fin sombre et pleine de terreur, Équateurs, 2019.

Illustrations : Stéphane Rozencwajg.

ISBN 978-2-84990-756-6.

Dépôt légal : octobre 2020.

© Éditions des Équateurs / Humensis, 2020.
170 bis, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris.

contact@editionsdesequateurs.fr
www.editionsdesequateurs.fr

« *After all this time ? – Always.* »

Pop Manifesto !

Cher lecteur,

Tu viens d'ouvrir ce livre pour en parcourir les premières lignes. Tu veux savoir s'il peut t'intéresser et si tu vas quitter la librairie avec lui. Ou, peut-être, le livre t'appartient-il déjà ? Même si c'est le cas, il doit encore gagner ta curiosité afin de ne pas être tristement et prématurément abandonné dans un coin de ta bibliothèque avant même d'avoir été lu. Que ce soit l'une ou l'autre de ces deux solutions, laisse-moi donc te dire ce que tu trouveras dans les pages qui suivent.

Ensemble, nous mettrons des masques de Dali pour aller dévaliser la Maison de la Monnaie aux côtés de Tokyo et du Professeur. Nous irons à la proue du *Titanic*, les bras ouverts au vent, et nous crierons : « Je suis le maître du monde », aux côtés de Jack et Rose. Nous irons aussi boire un café au Central Perk avec Rachel Green et tous les autres camarades de *Friends*. Puis nous tremblerons un peu en rencontrant le terrible Heisenberg de *Breaking Bad* qui nous demandera de dire son nom. Ensuite, nous partirons à la recherche du Saint-Graal avec Indiana Jones après avoir dansé sur un escalier de Gotham en compagnie du fascinant Joker. Nous gémirons avec Gollum notre désir de posséder le Précieux. Nous frémirons en entendant s'approcher le souffle reconnaissable entre tous du sombre Dark Vador. Nous devons même revêtir l'habit rouge des Servantes pour nous promener avec effroi à Gilead. Nous entrerons également au paradis avec les personnages de *The Good Place*. Nous devons aussi échapper à un T-Rex terrifiant sur l'île de Jurassic Park. Puis, nous pénétrerons à Litchfield pour croiser Taystee et Piper, tu sais, les héroïnes d'*Orange Is the New Black*... Bien sûr, si tu me connais un peu, tu ne seras pas étonné que l'on fasse un détour par Poudlard avec Harry Potter puis avec Norbert Dragonneau. Et tu ne seras pas surpris non plus que je t'emmène à Westeros rencontrer la belle et terrifiante Cersei Lannister ou celui qui ne sait rien, Jon Snow. Mais tout cela n'est qu'un avant-goût : cette liste n'est pas exhaustive... Tu verras, nous allons bien nous amuser.

Tu te demandes quel est le point commun entre *Joker*, *Harry Potter*, *Le*

Seigneur des anneaux ou *Star Wars* ? Tous sont des classiques de la culture pop, tu seras d'accord. Tous, à ce titre, nous ont divertis – et continuent de le faire. Que de bons souvenirs nous leur devons ! Même aux pires, même à Heisenberg de *Breaking Bad* ou au Terminator. Davantage : ils font partie de nous, de notre imaginaire, de notre langage ! Plus de vingt ans après avoir vu *Terminator 2*, je ne peux entendre « *Hasta la vista* » sans penser au film. De la même manière, « *How are you doing ?* » m'évoque irrésistiblement le séducteur Joey de *Friends*. N'as-tu pas eu peur, toi aussi, quand tu es entré dans l'arène des *Hunger Games* avec Katniss Everdeen ? Depuis, ne dis-tu pas parfois à quelqu'un qui s'apprête à vivre une épreuve : « Puisse le sort t'être favorable » ? Et si tu as vu *Le Roi lion*, ne fredonnes-tu pas en toi-même, lorsque tu vis une situation pénible : « Hakuna matata » ? Tu vois, ces chefs-d'œuvre font désormais partie de nous.

Pourtant, peut-être justement parce qu'ils nous ont divertis, peut-être parce qu'ils ont la plupart du temps explosé les compteurs du box-office et constituent d'immenses succès populaires, certains les jugent avec mépris et les trouvent niais ou inconsistants. Pour ces gens-là, il y a d'un côté la grande culture, la belle, la « vraie ». Et puis, de l'autre, il y a ces productions creuses et vides. Ils déplorent alors la déréliction intellectuelle de ceux qui goûtent cette culture « populaire ».

« Plutôt *Phèdre* que Netflix ! » Nous avons tous entendu cette phrase martelée avec fierté par l'actuel ministre de l'Éducation nationale et reprise dans tous les médias. Il se justifiait ainsi d'avoir laissé planer le doute sur la tenue des épreuves du bac tandis que les jeunes élèves étaient confinés chez eux. Son raisonnement était donc que, quitte à être confiné, mieux valait l'être avec Racine qu'avec le Professeur de *La Casa de Papel*...

Attention, lecteur, si je déplore un tel jugement, je n'en suis pas moins une inconditionnelle de Racine. Ses vers ont accompagné de nombreux moments décisifs de ma vie. Tu ne m'entendras jamais dire que Racine est un auteur périmé. Je crois même que le lire ouvre à la vie et que l'on n'aime plus de la même façon après avoir lu : « Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue ; / Un trouble s'éleva dans mon âme éperdue. » Je suis convaincue que tu vis plus intensément quand tu peux nommer tes émotions dans les mots de Racine et, par exemple, dire adieu à quelqu'un sur un quai de gare ou dans un aéroport en lui murmurant à l'oreille : « Que le jour recommence et que le jour finisse. » Ce serait vrai, aussi, de Rimbaud, de Lamartine ou de Hugo. Oui, tu vois, lecteur, moi qui t'écris, je reconnais que certains livres considérés

comme des classiques ont changé ma vie : de Camus à Dostoïevski en passant par Albert Cohen. Mais tu ne m'entendras jamais opposer *Phèdre* à *Game of Thrones*, et surtout pas pour dénigrer le second.

Opposer *Phèdre* et Netflix, c'est-à-dire la grande culture à la culture populaire, c'est vraiment, je crois, n'avoir rien compris !

Le professeur de philosophie que je suis peut en attester : combien de fois ai-je réussi à donner le goût de lire Racine grâce à une œuvre de la pop culture ! Déjà, l'alternative est mal posée : ce n'est pas Racine ou *Harry Potter*. Ça peut être les deux. Et ça peut même être le premier grâce au second.

Ensuite, un tel jugement manifeste un mépris de classe qui ne sait pas prendre en compte la valeur sentimentale de ces œuvres-là. À ces hautains donc – mais je sais que tu n'en fais pas partie, lecteur –, je rappellerai ce que dit Proust, qu'ils n'oseront pas contredire, sur la « mauvaise » musique – et son propos vaut pour toutes les formes de la culture dite populaire. Certes, le glorieux auteur de *À la recherche du temps perdu* maintient une distinction et une hiérarchie entre deux formes de culture. Mais il a l'intelligence, lui, au moins, de ne pas mépriser la seconde, reconnaissant sa valeur inestimable dans le cœur des hommes. Il affirme donc que la musique populaire, beaucoup jouée, beaucoup chantée, beaucoup plus, d'ailleurs, que l'autre, la grande musique, s'est peu à peu remplie du rêve et des larmes des hommes. Et il ajoute qu'à ce titre nous devons la vénérer. « La vénérer », ce n'est pas rien ! Proust reconnaît ainsi que, quel que soit son rang dans l'histoire de l'art, la musique populaire occupe une place immense dans l'histoire sentimentale des sociétés. La respecter n'est donc pas seulement avoir la charité du bon goût, c'est avoir conscience de l'importance de son rôle social. Proust sait bien, lui, que certaines chansons populaires ont « reçu le trésor de milliers d'âmes, garde[nt] le secret de milliers de vies, dont elle[s] fu[ren]t l'inspiration vivante, la consolation toujours prête, toujours entrouverte sur le pupitre du piano, la grâce rêveuse et l'idéal ». Oui, nombreuses sont les chansons qui ont fait résonner dans l'âme d'un amoureux transi les harmonies du paradis ou la voix de l'être aimé. Et cela, déjà, se respecte. Je suis sûre que tu es d'accord avec moi.

Mais mieux que ça encore : opposer la grande culture à l'autre, la populaire, c'est tout simplement ignorer les vertus pédagogiques du divertissement. Pourquoi faudrait-il, pour être consistant, se donner un air complexe et abscons ? Pourquoi, pour prétendre avoir quelque chose à dire,

faudrait-il être ennuyeux ? Le plaisir n'est pas l'ennemi de l'instruction ! Pourquoi l'enseignement, pour prétendre à la rigueur, devrait-il être austère ? Moi, je crois, et j'essaie de l'appliquer dans mon métier, qu'on peut (s') instruire tout en (se) divertissant. Tu sais, je ne suis pas la première à le dire. J'ai d'illustres prédécesseurs qui, eux aussi, avaient pris pour maxime « *docere et placere* », enseigner et plaire. Mais tu ne l'ignores pas, tu l'as vécu. N'as-tu pas le plus appris, toi, dans les cours qui étaient vivants et intéressants ? À l'inverse, n'as-tu jamais eu un professeur tellement ennuyeux que tu luttais pour ne pas t'endormir ? Pourtant, ce professeur, il était peut-être savant. Mais cela ne suffisait pas.

Il y a une fable de notre cher La Fontaine qui t'expliquera mieux que moi, peut-être, ce que je veux dire. Elle s'intitule « Le pouvoir des fables ». La scène se passe à Athènes. Un orateur qui voit sa patrie en danger court à la tribune pour prévenir les autres. Il fait de grands discours, tonne, vitupère, agite les bras, lève la voix. Rien n'y fait, personne ne l'écoute. Lui vient alors une idée géniale : il raconte une histoire. À peine l'a-t-il commencée que le silence se fait. Tel est le pouvoir des fables : tout le monde écoute. L'assemblée, par l'histoire réveillée, donne sa pleine attention à l'orateur. La Fontaine concède que nous sommes tous athéniens sur ce point. Vieux ou moins vieux, nous aimons encore être amusés comme des enfants.

Je suis totalement d'accord avec lui. On ne peut apprendre que lorsqu'on a d'abord le désir d'apprendre. Et une fois que ce désir existe, il n'est plus d'effort, d'obstacle ou de rigueur qui soit trop grand. D'ailleurs, quand tu auras fini mon livre, peut-être auras-tu envie d'aller lire du Sartre ou du Platon, dont tu auras rencontré ici certains concepts. Et à qui devras-tu cette curiosité ? À un austère et méprisant savant ? – Non, mais au Joker ou à Scarlett Johansson dans *Lucy*. Tu comprends : ce n'est pas *Phèdre* ou *Matrix*. C'est *Phèdre* avec et grâce à *Matrix*.

Je vais te dire encore une chose pour que tu comprennes ma démarche. Chez les Grecs, le mot *loisir* se disait *scholè*. Oui, c'est bien ce que tu penses : c'est l'origine du mot *école*. Donc, par *loisir*, le grec désigne l'activité consacrée à la culture de l'âme, l'étude. Nous aurions tendance à appeler ça du *travail*, un Grec considère qu'il s'agit de *loisir*. Notre monde contemporain a totalement renversé le sens de ce mot puisque le *loisir* désigne désormais, pour nous, le temps que nous passons en vacances ou que nous consacrons aux jeux et aux divertissements. Sérieusement : quel lycéen d'aujourd'hui considérerait que le temps passé sur les bancs de l'école peut

être qualifié de *loisir* ?

Eh bien, tu vois, ce que j'essaie de faire, moi, c'est de réconcilier ces deux sens du mot *loisir* en montrant qu'au cœur même de nos pratiques de divertissement on trouve des occasions inattendues de cultiver son âme. Et c'est ce que je te propose de faire, ici, avec moi.

Car je refuse l'idée que la philosophie soit l'apanage de quelques intellectuels enfermés dans leur tour d'ivoire, s'exprimant dans un langage inaudible pour le commun des mortels, fiers d'eux-mêmes et hautains depuis leur prétendue sagesse... Non, non et non, je m'oppose à cette caricature ! Au diable cet esprit de sérieux qui rend détestable cela même à quoi il prétend nous intéresser ! Il y a un philosophe, Nietzsche, qui appelle ça « l'esprit de cul de plomb ». Je suis d'accord ! Ce philosophe a intitulé l'un de ses ouvrages : *Le Gai Savoir*. Voilà une saine pensée : instruisons-nous en nous divertissant et opposons à l'esprit de sérieux un gai savoir.

De même, je refuse qu'on méprise la culture dite populaire et j'affirme, moi, qu'elle pense, dans son langage, avec ses propres codes, certaines questions qui traversent les grands textes classiques. Tu sais, même le grand Platon racontait des mythes pour mieux nous présenter les concepts. Les histoires ne sont donc pas des ennemies du concept, au contraire, elles nous y donnent un accès plus immédiat. Ainsi en est-il des mythes contemporains que nous offre la pop culture. Un autre philosophe, Lucrèce, se demandait comment intéresser les gens à l'austère philosophie de son maître Épicure, qu'il jugeait trop amère. Son remède : la poésie. Tu vois, c'est une question de forme. Mythe, poésie, film, chanson ou série, ce qui compte, c'est le message. Et pourquoi préjuger de son importance au regard de sa forme ?

Voilà, lecteur, je crois que tu as compris qui je suis et ce que je te propose ici.

Au risque d'être exclue à jamais de la communauté des sachants (j'y survivrai), je fais mien le mantra de Hugh Grant dans ce tube immortel du film *The Come Back* : « *Pop goes my heart !* » Autrement dit : mon cœur bat pour la pop culture. Et j' imagine que si tu es là, il en va de même pour toi.

Alors, laisse-moi te prendre par la main et me promener à tes côtés parmi certaines œuvres de la pop culture que nous aimons tant.

Je te montrerai ici et là les pépites de sagesse qu'elle recèle. Je te dévoilerai, si tu ne les as pas déjà perçues, ses leçons de vie cachées. Nous verrons ensemble combien nous avons été touchés, sans même nous en rendre compte, par toute cette sagesse distillée avec discrétion, sans technicité

ni abstraction, sans grandiloquence ni ostentation. Tu constateras alors que tu n'as peut-être pas lu les grands philosophes, mais que tu n'as pas à rougir : certains de leurs messages te sont parvenus. Tu les connais. Tu les appliques déjà.

Et à la fin de cette promenade, j'espère que tu seras d'accord avec moi pour affirmer que, résolument, nous croyons aux pouvoirs de la pop.

Alors peut-être, à mes côtés, brandiras-tu, face aux méprisants, mon étendard qui est une promesse de jeter un pont entre ces prétendues deux rives de la culture humaine, ou mieux encore, de montrer leur profonde unité. Cet étendard, j'en ai fait le titre de ce livre : « *In Pop We Trust* ». Maintenant, il t'appartient.

I

**“Je ne suis pas en danger. Je suis
le danger.”**

Philosopher avec les méchants



Dark Vador

Exister, est-ce apprendre à mourir ?

Il y a bien longtemps dans une galaxie lointaine, très lointaine, le jeune Anakin Skywalker, un apprenti Jedi, suit l'enseignement d'Obi-Wan Kenobi. Extrêmement doué, il semble destiné à rétablir un jour l'équilibre dans la Force en détruisant les seigneurs sith. Anakin est l' élu dont parle la prophétie. De fait, il possède des pouvoirs immenses.

Seulement, Anakin se montre aussi ambitieux et orgueilleux. Il aimerait ainsi, par exemple, au regard de ses talents, être d'ores et déjà reconnu comme Maître par le conseil Jedi, en dépit de son jeune âge. Plus grave encore, Anakin est anxieux. Il est même rongé par la peur.

Dans le film *Star Wars, épisode II : L'Attaque des clones*, il traverse un terrible drame. Sa mère, Shmi Skywalker, qu'il n'a pas revue depuis des années du fait des exigences de sa formation de Jedi, est enlevée et torturée par les Hommes des sables. Anakin, qui, grâce à la Force, ressent la douleur de sa mère, part immédiatement à sa recherche. Lorsqu'il la retrouve enfin, ils n'ont le temps d'échanger que de brèves paroles : elle meurt dans ses bras.

Shmi a beau lui avoir dit combien elle était fière de lui et combien ce qu'il était devenu la comblait, Anakin constate amèrement qu'il n'a rien pu faire pour la sauver. Il n'a pas su la protéger de la mort. Il n'était pas assez fort, mais, sur sa tombe, il en fait la promesse : à l'avenir, il ne connaîtra plus

l'échec. Fou de douleur, il choisit la voie de la vengeance et tue tous les Hommes des sables, envers lesquels il nourrit une haine immense, sans épargner ni les femmes ni les enfants.

Pourquoi devait-elle mourir ? Pourquoi ne l'a-t-il pas sauvée ? demandera-t-il plus tard à Padmé, son épouse. Il sait qu'il aurait pu empêcher cela. Celle-ci lui rétorque qu'il y a parfois des choses que personne ne peut réparer et que, malgré ses talents, il n'est pas tout-puissant. Mais Anakin ne veut pas l'entendre. Il aurait dû être tout-puissant, et un jour il le deviendra ! Il sera le plus puissant Jedi ayant jamais existé ! Il lui en fait la promesse ! Il apprendra même à empêcher les gens de mourir. Tandis qu'il profère ces paroles, résonne pour la première fois, dans cette saga intergalactique, le thème musical de Dark Vador, symbole de l'ombre qui gagne le cœur du jeune Skywalker.

Dans le film suivant, *Star Wars : La revanche des Sith, épisode III : La Revanche des Sith*, Anakin a une nouvelle vision : sa femme Padmé mourra en donnant la vie à leurs enfants. Terrifié par l'idée de perdre une fois de plus un être cher, Anakin se confie à Yoda...

Ce dernier lui donne alors une véritable leçon de philosophie stoïcienne en l'invitant à accepter la mort comme un événement naturel et à chasser le désir fou de vouloir garder les siens à jamais.

Anakin saura-t-il, suivant les conseils de Yoda, s'arracher à son refus de la mort, ou bien cédera-t-il à un ressentiment envers la vie qui l'entraînera du côté obscur de la Force ?

On le voit : derrière les scènes de combat ou les conflits politiques, derrière la lutte éternelle entre Sith et Jedi, la saga intergalactique *Star Wars* répond à des questions bien plus profondes, qui sont de véritables sujets de philosophie.

Peut-on triompher de la mort ? Le temps est-il la marque de mon impuissance ? Exister, est-ce apprendre à mourir ? Faut-il maîtriser ses désirs ? Le désir est-il un obstacle au bonheur ? Toutes ces questions peuvent, formulées en langage *Star Wars*, se résumer en une seule : pourquoi Anakin Skywalker devient-il Dark Vador ?

Si Anakin cède à la tentation du côté obscur, c'est justement qu'il n'aura pas su être assez philosophe. Il aurait dû méditer la sagesse de Maître Yoda.

“TRAIN YOURSELF TO LET GO OF ANYTHING YOU FEAR TO LOSE.”

Exerce-toi à perdre ce que précisément tu redoutes de perdre.

Le Grand Maître de l'ordre Jedi va, en effet, donner au jeune Anakin une leçon qu'un grand maître de l'ordre des philosophes, nommé Épicète, développe, lui, dans un ouvrage intitulé le *Manuel*.

Cette leçon part d'un constat : une bonne part du malheur des hommes tient à ce qu'ils font porter leur désir sur de mauvais objets. Ils désirent, en effet, des choses dont l'obtention ne dépend pas d'eux. Or, désirer ce qui ne dépend pas de nous est totalement insensé ! Nous aliénant ainsi à la réalisation de quelque chose sur quoi nous n'avons aucune prise, nous nous exposons à souffrir, à être déçu. Bref, à être malheureux.

Il faut préciser que l'ordre des philosophes auquel appartient Épicète, l'école stoïcienne, n'œuvre pas pour le maintien de la paix dans la galaxie mais pour donner à chacun le moyen d'être heureux. On entre dans leur communauté et on suit auprès d'eux une formation digne de celle que connaissent les apprentis Jedi pour y apprendre comment atteindre l'absence de troubles de l'âme, en quoi consiste le bonheur. Ainsi, on pourrait dire que la philosophie est à sa manière, comme la maîtrise de la Force, un art du combat – non contre les forces du mal, mais contre tout ce qui peut, en nous et hors de nous, nous affecter négativement. Les philosophes stoïciens sont, en somme, cousins des Jedi.

Pour éviter, donc, le trouble de notre âme – et, au contraire, atteindre l'*ataraxie*, il faut apprendre à discipliner nos désirs, que nous portons tous spontanément vers de mauvais objets. Il faut s'imposer une discipline ou une réforme du désir afin de désirer uniquement ce qui dépend de nous.

Attention, tous nos désirs ne sont pas dangereux. Seuls ceux dont la réalisation échappe à notre pouvoir le sont. De fait, si obtenir l'objet de notre désir relève de notre seule volonté, alors désirer n'est pas aventureux, car notre bonheur n'est pas menacé : il est entre nos mains. En revanche, désirer ce sur quoi nous n'avons pas de prise est une promesse de malheur.

L'homme, par exemple, qui voudrait que ses enfants, sa femme ou ses amis vivent toujours est fou, à en croire Épicète. Il l'est, car il souhaite que ce qui ne dépend pas de lui en dépende. Comment ne sera-t-il pas un jour, nécessairement, frustré dans la réalisation de ses désirs ? Pour gagner la quiétude, il faut s'entraîner – et l'exercice est difficile – à désirer comme il convient.

Ainsi, aux yeux d'Épicète comme à ceux de Maître Yoda, Anakin est bien malade, lui qui souhaite que sa famille vive toujours, car il veut que les choses qui ne dépendent point de lui en dépendent. Il doit s'entraîner à

discipliner son désir et, même, à devenir indifférent à ce qu'il ne lui appartient pas de pouvoir réaliser. « *Train yourself to let go of anything you fear to lose* », lui dit Maître Yoda. Celui qui a suivi la discipline stoïcienne des désirs ne vise pas un autre objectif. Nous devons nous détacher de ce qui échappe à notre liberté.

“DEATH IS A NATURAL PART OF LIFE.”

La mort est une dimension naturelle de la vie.

Par ailleurs – et toujours en accord avec la sagesse d'Épictète –, Yoda donne une deuxième leçon à son apprenti. Ce dernier doit comprendre que ce qu'il redoute le plus, la mort, n'est pas véritablement un mal, à proprement parler. Pour le concevoir, nous devons substituer à notre vision humaine, trop humaine, des choses, une vision selon la nature. Sous cet aspect, il est évident que la mort est un événement naturel.

Pour celui qui aime, la mort peut paraître scandaleuse, injuste, insupportable. Pour celui qui a remplacé sa perspective subjective par une vision conforme à la nature des choses, la mort est un événement naturel, ni scandaleux ni injuste.

Afin d'intérioriser cette idée, Épictète nous invite à nous dire en nous-mêmes, au moment où nous embrassons notre enfant ou quelqu'un que nous aimons : « Demain, peut-être, tu seras mort. » Ce ne sont pas des paroles de mauvais augure, rappelle Épictète, mais la vérité, c'est-à-dire seulement l'expression de la possibilité d'un phénomène naturel. Il demande : un paysan pleure-t-il quand il est l'heure de couper le blé de son champ ? Est-ce un mauvais augure que de présager la moisson des épis ?

Il faut s'entraîner et discipliner notre esprit à appréhender la mort sous cet angle. Pour cela, l'exercice consiste à affronter en pensée les épreuves futures qui ne manqueront pas de nous arriver. Il s'agit, d'abord, de ne pas se laisser surprendre. Il s'agit, ensuite, de savoir rester libres au moment où ces événements se produiront.

Marc Aurèle, un autre stoïcien, propose, pour nous aider, de nous entraîner sur de petites choses. Nous devons apprendre à reconnaître ce qui ne nous appartient pas. Apprenons donc à rester libres à l'égard d'un pot, d'un vase, puis à l'égard d'un champ ou d'un sabre laser, d'un vaisseau spatial. Alors, nous apprendrons à rester libres vis-à-vis de nous-mêmes, de

notre corps, de nos enfants, de notre femme. Ce sont des prêts, des présents de l'existence qu'un jour il nous faudra rendre, habités par la seule gratitude d'avoir pu les rencontrer, et sans animosité de les avoir perdus.

“THE FEAR OF LOSS IS A PATH TO THE DARK SIDE.”

La peur de la perte conduit au côté obscur.

Mais Anakin reste sourd à cette philosophie de l'acceptation. Il se refuse à la perte et préfère croire, contre toute rationalité, le discours du Chancelier Palpatine aka Dark Sidious.

Ce dernier lui raconte la légende d'un seigneur sith qui aurait découvert le moyen d'éviter la mort à ceux qui lui sont chers. Seul le côté obscur de la Force, ajoute Sidious, permet d'acquérir ce pouvoir. Anakin a déjà beaucoup de sagesse. Il est temps pour lui de l'étendre plus encore, afin de sauver Padmé.

C'est ainsi dans l'espoir d'obtenir le pouvoir de conjurer la mort qu'Anakin bascule du côté obscur et devient, sous nos yeux, Dark Vador, un apprenti sith.

Pour progresser dans son sinistre apprentissage, il est amené à tuer tous les apprentis Jedi, puis les leaders séparatistes. La colère, la rancœur et la haine envahissent alors progressivement le cœur du jeune Skywalker.

Ironie du sort et leçon de philosophie : Padmé mourra bel et bien en accouchant – non de complications ou de maladie, mais de chagrin. Apprendre qu'Anakin est passé du côté obscur de la Force la tuera.

Star Wars nous enseigne donc que nier la mort, c'est nier la vie. Anakin n'a pas compris qu'en niant la première, il niait la seconde. Précurseur de Lord Voldemort, il nous montre que la mort est une dimension intrinsèque de la vie dont il convient de ne pas vouloir triompher.

Au terme d'un combat épique contre son maître Obi-Wan Kenobi, Anakin se fait trancher les deux jambes. Ce n'est plus un homme debout, mais un homme à terre – symbole de ce que les passions tristes nous empêchent d'avancer – dont le corps est consumé par les laves de la planète Mustafar sous les yeux d'Obi-Wan. Ce corps qui brûle est une métaphore : Anakin n'est plus qu'un cri de haine qu'il adresse à son maître.

En voulant préserver la vie, en espérant conjurer la mort, Anakin a perdu

ce qu'il entendait pourtant protéger. Il a lui-même engendré ce qu'il redoutait et perdu son humanité. Il portera désormais, en guise de linceul, le costume et le masque noirs tristement célèbres, qui le maintiendront artificiellement en vie.

Notes :

Épictète, *Manuel*.

Marc Aurèle, *Pensées pour moi-même*.



Gollum

Un acte vertueux est-il véritablement possible ?

La vie de Sméagol est une bien triste histoire. Oui, Gollum s'appelait Sméagol avant que l'Anneau ne le trouve et ne le rende fou. Gollum n'a pas toujours eu cette apparence décharnée et monstrueuse que nous lui connaissons. Avant que l'Anneau ne le trouve, il n'était qu'un simple Hobbit. Mais un jour qu'il était parti pêcher sur les rives de l'Anduin aux côtés de Déalgon, son cousin, une découverte imprévue fit basculer son destin.

Le lieu était pourtant calme et beau. Le jour, ensoleillé. Rien ne laissait présager que la noirceur la plus terrible surgirait des eaux et dans l'âme de Sméagol.

Un poisson mordit soudain à la ligne de Déalgon. Le ramener était difficile. Le poisson résistait. Il prit l'ascendant sur le Hobbit, qui tomba à l'eau et fut entraîné sur plusieurs mètres. C'est alors que Déalgon aperçut, reposant au fond des eaux, un anneau étincelant et s'en empara. À défaut du poisson, il avait bien attrapé quelque chose. S'il avait connu la nature de la trouvaille qu'il venait de faire, sans doute aurait-il laissé cet anneau au fond de l'Anduin.

"WE WANTS IT, WE NEEDS IT, MUST HAVE THE PRECIOUS."

Nous le voulons. Nous en avons besoin. Nous devons posséder le Précieux.

Cette bague étincelante n'est pas n'importe quel anneau. C'est l'anneau de pouvoir créé par Sauron. Lorsque les grands anneaux furent forgés, devant permettre à qui les possédait d'asseoir sa suprématie sur les autres, trois furent donnés aux Elfes, des êtres immortels, les plus sages et les plus respectables de tous les êtres, sept aux seigneurs nains, ces grands mineurs et sculpteurs de la montagne, et neuf aux hommes qui, par-dessus tout, désiraient le pouvoir. Pourtant, tous furent dupés, car un autre anneau fut créé. Sur les terres du Mordor, dans les flammes de la montagne du Destin, Sauron, le seigneur des Ténèbres, forgea en secret un maître anneau pour gouverner tous les autres. Il y déversa sa cruauté, sa malveillance et sa volonté de dominer toute vie. « Un anneau pour les gouverner tous. Un anneau pour les trouver. Un anneau pour les amener tous et dans les ténèbres les lier. » Le pouvoir de cet anneau était immense. Entre autres choses, il pouvait rendre son possesseur invisible, lui permettant ainsi de faire le mal en toute impunité.

L'une après l'autre, les contrées de la Terre du Milieu tombèrent sous l'emprise de l'anneau. Certaines pourtant résistèrent : l'alliance des hommes et des Elfes entra en guerre contre les armées du Mordor et, sur la montagne du Destin, ils se battirent pour libérer la Terre du Milieu. Lors de cette bataille, Sauron fut vaincu et l'anneau alla à Isildur, qui eut alors l'occasion de détruire le mal à jamais. Mais le cœur des hommes est aisément corrompible : Isildur, oubliant que l'anneau de pouvoir avait sa volonté propre, décida de le garder. Glissant de la main d'Isildur, il révéla sa présence aux orques qui le pourchassaient et le mena à la mort.

Ainsi disparut l'anneau dans les eaux de l'Anduin.

Quand Déalgon retrouve l'anneau perdu, Sméagol est comme envoûté. Il le réclame à son cousin en guise de cadeau d'anniversaire. Mais ce dernier ne souhaite pas renoncer à sa découverte. Perdant la raison, et comme devenus sauvages, les deux Hobbits engagent alors une lutte fatale. Sméagol étrangle son cousin et s'empare du fameux précieux, l'anneau de pouvoir, qui l'a immédiatement fasciné.

**“TOUT HOMME CROIT QUE L'INJUSTICE LUI EST BEAUCOUP PLUS AVANTAGEUSE
QUE LA JUSTICE.”**

Si l'on en croit Glaucon, l'un des personnages de *La République* de Platon et possible ancêtre de Tolkien, nul ne peut résister à la tentation de commettre le mal en toute impunité. Contre Socrate, selon qui la vertu existe bel et bien, Glaucon soutient que tous les hommes désireraient s'emparer du Précieux.

C'est du moins en des termes analogues que, pour prouver sa thèse, il raconte à Socrate l'histoire d'un berger appelé Gygès, un homme juste et droit qui, un jour, trouva un anneau. Il le passa à son doigt et s'en alla rejoindre d'autres bergers. Tandis qu'il jouait avec l'anneau, le faisant tourner autour de son doigt, il s'aperçut que ses amis parlaient de lui comme s'il n'était plus là, s'étonnant de sa soudaine disparition. Il tourna alors l'anneau dans l'autre sens, et ses amis s'interrogèrent sur sa réapparition soudaine. Gygès comprit le pouvoir de l'anneau : il rendait invisible. Gygès, on le voit, c'est Sméagol.

Ayant compris que, grâce à l'anneau, il pouvait faire ce qu'il voulait sans jamais être attrapé, il choisit d'abord d'observer la reine se dévêtir dans sa chambre. Puis il assassina le roi et prit sa place. Posséder l'anneau, c'était la possibilité de commettre le mal en toute impunité. Et, détenant ce pouvoir, l'homme prétendument droit qu'était Gygès montra sa véritable nature : il commit le mal.

À travers ce mythe, Platon s'interroge sur la nature humaine. L'homme vertueux existe-t-il, ou bien chacun céderait-il à la possibilité de commettre le mal s'il était assuré de ne pas en payer les conséquences ? L'homme choisit-il le bien, lorsqu'il le fait, par pure vertu, ou bien par peur d'être puni s'il adoptait le choix du mal ? En levant l'imputabilité de l'action (on ne peut désigner l'auteur de l'acte, donc on ne peut le punir), l'anneau de pouvoir est l'artifice symbolique qui débusque le véritable motif des actions humaines.

Qui pourrait résister au pouvoir de l'anneau ? Les hommes véritablement vertueux existent-ils seulement ? Si Gygès tue le roi et épouse la reine, Isildur ne détruit pas l'anneau lorsqu'il en a l'occasion. Pour l'obtenir, Sméagol tue son cousin. Et Frodon ne parvient pas davantage à jeter l'anneau dans les laves du Mordor, sa destruction finale ne devant qu'au hasard. Oui, Sméagol, comme Gygès, cède, sous nos yeux, au pouvoir du Précieux.

Le Seigneur des anneaux manifeste ainsi un pessimisme de Tolkien qui rejoint la thèse de Glaucon : la vertu des hommes est une illusion. Donnez à quelqu'un la possibilité de commettre le mal en toute impunité, et il le fera. Donnons à l'homme qui paraît juste comme à l'homme injuste la possibilité de s'emparer et d'user de l'anneau : personne ne sera assez fort pour

demeurer vertueux et ne pas s'en servir. Glaucon en est certain : comment pourrions-nous résister au pouvoir de prendre impunément ce qui ne nous appartient pas mais nous fait envie ? Comment résisterions-nous à la tentation d'entrer dans les maisons, de nous unir à qui nous plairait, de tuer certains et d'en libérer d'autres ? L'homme muni du Précieux serait tel un dieu parmi les hommes. Personne ne refuserait ce pouvoir. Selon Glaucon, l'histoire de Gygès prouve bien que personne n'est juste de son plein gré, mais uniquement par la contrainte. Partout où chacun croit possible pour lui de commettre l'injustice, il le fait. Car tout homme croit que l'injustice lui est beaucoup plus avantageuse que la justice.

“WE EVEN FORGOT OUR NAME. MY PRECIOUS.”

Nous avons même oublié notre propre nom. Mon Précieux.

Si dans *La République* Glaucon, pour illustrer son propos, raconte l'histoire de Gygès, la scène de transformation de Sméagol en Gollum dans *Le Retour du roi* incarne, quant à elle, l'idée platonicienne selon laquelle l'injustice rend malheureux.

Après avoir étranglé son cousin, Sméagol s'empare du Précieux. L'effroi d'avoir commis ce meurtre s'évanouit face au ravissement qu'il éprouve en approchant l'anneau de son visage. Dès cet instant, il le baptise « mon Précieux », le passe aussitôt à son doigt et disparaît.

On le retrouve ensuite dans une grotte lugubre, le corps déjà changé, prostré sur lui-même, et l'on entend la voix de sa conscience geindre. Ils sont maudits ! Ce sont des assassins ! On les a maudits et chassés ! Utilisant le pluriel pour parler de lui (faut-il entendre qu'il parle de Sméagol et de Gollum comme de deux personnes à la fois semblables et différentes, ou bien parle-t-il de lui et de son Précieux ?), il reconnaît avoir pleuré. Ils ont pleuré sur leur solitude, dit-il. Ils ont oublié le goût du pain, le bruit des arbres, la douceur du vent. Ils ont même oublié leur propre nom. Sous l'effet du Précieux, Sméagol est devenu Gollum, cet être aussi effrayant que laid.

“L'HOMME QUI VIT LE PLUS MAL EST L'HOMME QUI GARDE SON INJUSTICE ET QU'ON NE DÉLIVRE PAS DE SON MAL.”

Le *Gorgias* de Platon éclaire cette scène (ou celle-ci explique ce que

Platon veut dire) en soutenant l'idée que le bonheur est la récompense immédiate de la vertu et que, réciproquement, le malheur est la sanction immédiate de l'injustice. Être vertueux rend immédiatement et nécessairement heureux. Être injuste, malheureux. La sanction est consubstantielle à l'acte.

Comment s'opère cette immédiateté de la sanction ? L'acte injuste souille l'âme comme l'action vertueuse accomplit son essence. La sanction de l'homme injuste est la misère de son âme et de sa vie. Faire le mal, ou céder au Précieux, ressemble à une maladie. Il faut l'interrompre avant qu'elle ne devienne chronique, infecte l'âme et la rende incurable.

Sméagol, qui a non seulement tué son cousin mais choisi l'anneau, c'est-à-dire cédé au pouvoir du mal, est devenu le plus malheureux des Hobbits. Car Platon distingue deux degrés dans le malheur, selon que l'acte injuste a été sanctionné ou non. Celui qui commet l'injustice est tout d'abord toujours plus malheureux que celui qui la subit. Mais le coupable que l'on ne punit pas est, en outre, plus malheureux que le coupable que l'on punit.

Ainsi, la transformation physique de Sméagol est la traduction imagée de la thèse du *Gorgias*. La laideur de Gollum rend visible l'altération de l'âme de Sméagol sous l'effet de l'injustice. Plus Sméagol est sous l'emprise du Précieux, plus son corps change. La laideur de Gollum est le reflet de son âme souillée. Plus le Précieux s'empare de Sméagol, plus il devient Gollum.

À Frodon qui regrette que Bilbo n'ait pas tué Gollum quand il en a eu l'occasion, Gandalf donne une leçon : si de nombreuses personnes qui vivent mériteraient de mourir, certaines qui meurent auraient mérité de vivre. Peut-on leur rendre la vie ? Assurément, non. Aussi convient-il de ne pas hâter son jugement. Même les plus sages ne saisissent pas les voies mystérieuses qu'emprunte le destin. Le cœur de Gandalf lui murmure que Gollum a un rôle déterminant à jouer, en bien ou en mal, avant la fin. Que Bilbo ait eu pitié de lui décidera peut-être du sort de milliers d'autres personnes. Nous savons qu'il en sera bien ainsi : Gollum ne retrouvera certes pas la voie du bien, mais il sera celui grâce à qui, bien qu'à son insu, l'anneau sera enfin détruit.

Notes :

Platon, *La République*.

Platon, *Gorgias*.



Voldemort

Le futur n'existe-t-il que dans ma pensée ?

Vous pensez peut-être que l'histoire du sorcier le plus célèbre de tous les temps commence au 4, Privet Drive, lorsque Hagrid, sur les ordres de Dumbledore, vient déposer le jeune Harry Potter devant la porte de sa tante Pétunia Dursley afin qu'elle le recueille et l'élève sous son toit ? Les parents du jeune orphelin, Lily et James, viennent tout juste d'être assassinés par Lord Voldemort et Harry a besoin d'un lieu sûr.

Il est vrai que cette scène ouvre bel et bien la série de livres *Harry Potter*, tout comme elle constitue la scène inaugurale des films qui en ont été tirés.

Pourtant, c'est en amont de ce premier chapitre intitulé « Celui qui a survécu », ou de cette première scène, que démarre véritablement l'histoire de *Harry Potter*. On pourrait même affirmer que ces aventures extraordinaires n'auraient jamais existé si l'un de leurs protagonistes principaux, Lord Voldemort, n'avait pris un parti philosophique discutable !

**“CELUI QUI A LE POUVOIR DE VAINCRE LE SEIGNEUR DES TÉNÉBRES
APPROCHE...”**

En réalité, l'histoire de Harry Potter commence un an avant sa naissance,

lors d'une nuit froide et humide, tandis qu'Albus Dumbledore, le directeur de Poudlard, se rend au bar *La Tête de Sanglier* pour y rencontrer une candidate au poste de professeur de divination. Il est naturellement sceptique quant à l'opportunité de maintenir une telle matière parmi celles qui sont enseignées à Poudlard, mais cette candidate se trouve être l'arrière-petite-fille d'une voyante aussi célèbre que douée. Aussi, par politesse plus que par conviction, il se rend au rendez-vous.

Cette prétendue voyante s'appelle Sibylle Trelawney. Rapidement, néanmoins, Dumbledore juge qu'elle n'a pas le moindre don et se prépare à prendre congé lorsque, prise d'un spasme, elle se met à énoncer d'une voix dure une sorte de prophétie. *Celui qui aura le pouvoir de vaincre le Seigneur des Ténèbres approche. Il naîtra de personnes ayant défié Voldemort par trois fois. Il sera né lorsque le mois de juillet finira. Le Seigneur des Ténèbres, en personne, le marquera comme son égal. Il aura un pouvoir que le Seigneur des Ténèbres ignore et l'un devra mourir de la main de l'autre, car aucun ne peut vivre tant que l'autre survit.*

Dumbledore n'est pas le seul à entendre les élucubrations de Sibylle Trelawney : tapi dans l'ombre, un espion à la solde de Voldemort, Severus Rogue, n'en manque aucun mot. Et il comprend que l'enfant dont parle la voyante n'est autre que celui que porte son amour d'enfance, Lily Potter. Aussi, et bien que cette confidence mette en danger la belle Lily Potter, Severus rapporte au Seigneur des Ténèbres les paroles de Sibylle Trelawney. Il croit pouvoir demander à Voldemort, en échange de la fidélité qu'il vient de lui témoigner, de préserver la vie de Lily Potter lorsqu'il ira tuer le jeune enfant. C'est mal connaître Voldemort. Et nous nous rappelons tous les images déchirantes de Severus Rogue entrant dans la maison des Potter à Godric's Hollow et découvrant le corps sans vie de celle qu'il n'avait jamais cessé d'aimer.

Ayant pris connaissance de la prophétie, Voldemort n'a pas hésité à tenter de supprimer celui qui, à en croire les élucubrations de Sibylle Trelawney, aurait un jour le pouvoir de le détruire. Seulement, il n'avait pas entendu la prophétie en entier. En voulant tuer Harry, il croyait accomplir ce qu'elle annonçait (et la défaire par là même), mais il apprit son erreur à ses dépens lorsque le sortilège qu'il avait jeté sur l'enfant se retourna contre lui.

On le sait : à la suite de cette attaque, le corps de Voldemort fut détruit – sans qu'il le soit lui-même, grâce à ses horcruxes. Dans *Harry Potter et la Coupe de feu*, Voldemort retrouve son corps et, plus que jamais, il est

déterminé à entendre la prophétie dans son intégralité. Il veut comprendre pourquoi il n'a pu tuer le jeune Harry et, surtout, il veut connaître la fin de l'histoire, comme si son sort était réellement annoncé dans la prophétie.

C'est pourquoi, dans *Harry Potter et l'Ordre du Phénix*, il tente à tout prix d'entrer au Ministère de la Magie afin de se rendre au Département des Mystères, où sont conservées toutes les prophéties.

C'est dire à quel point Voldemort croit à la valeur des prophéties ! C'est dire à quel point il est porteur d'une certaine vision philosophique des actions humaines.

“THERE'S NO SUCH THING AS DESTINY.”

Le destin n'existe pas.

Rien n'est plus étranger à la philosophie de J. K. Rowling que cette vision fataliste du devenir humain. Et tout se passe comme si la série de livres *Harry Potter* était une récusation de cette thèse philosophique, affirmant, en opposition, une pensée de la liberté humaine.

Pourtant, la thèse de Voldemort qui croit à la valeur des prophéties n'est pas stupide ou naïve. Dans le monde des Moldus, elle est soutenue notamment par une école de pensée prestigieuse – presque autant que l'est Poudlard dans le monde de la magie –, l'école stoïcienne.

Pour les stoïciens, parmi lesquels on compte notamment le philosophe Cicéron, le destin existe. Ce qu'ils nomment ainsi, c'est un enchaînement, un ordre et une liaison inviolables de causes. Rien n'est arrivé qui n'ait dû arriver et rien ne se produira dont la nature ne contienne les causes œuvrant précisément à sa réalisation. On comprend ainsi que le destin évoqué par ces philosophes ne doit rien à la superstition, mais plutôt à la physique.

De tout ce qui se passe, quelque chose d'autre suit qui lui est lié par une dépendance causale, soutient un autre stoïcien, Alexandre d'Aphrodise, dans un ouvrage intitulé *Du destin*. Autrement dit : rien ne se produit sans cause.

Or, si tout est lié, si le monde n'est que le déploiement rigoureux d'une chaîne de causes et d'effets, il doit être possible, connaissant la cause, de prédire l'effet. Et c'est précisément la tâche des devins de lire dans le présent les événements à venir. Il est logique – et non naïf – de penser qu'on pourrait prédire le futur.

Dans son livre *De la divination*, Cicéron soutient ainsi la possibilité d'une

science de la divination. Oui, il doit être possible, comme l'annonce le titre du manuel utilisé par Sibylle Trelawney, de « lever le voile du futur » ! Le philosophe explique en effet que, puisque toutes les choses se produisent en vertu de causes, s'il pouvait y avoir un homme capable de voir avec son esprit la connexion de toutes les causes, rien certainement ne lui échapperait. Qui saisit les causes des choses futures doit nécessairement saisir toutes les choses futures. Les choses qui vont arriver ne surgissent pas d'un seul coup, enseigne Cicéron. Au contraire, le passage du temps est comme le déroulement d'une corde qui ne produit rien de nouveau mais fait apparaître l'avenir en le déployant, segment après segment. Si Dieu seul connaît par avance le futur, on peut accorder à l'homme la prescience de ce dernier à partir de certains signes annonciateurs.

Ainsi, celui qui possède le don parvient à lire l'avenir dans les feuilles de thé ou les boules de cristal, comme aime à le faire Sibylle Trelawney, qui est aussi l'auteur du livre *Mes yeux et comment voir au-delà d'eux*. De fait, toujours dans une forme de transe, Sibylle annonce le retour de Peter Pettigrow auprès de son maître dans *Harry Potter et le Prisonnier d'Azkaban* et prophétise également la mort de Dumbledore dans *Harry Potter et le Prince de sang-mêlé*.

Coïncidences et rien de plus ! Voilà ce que semble penser, à l'inverse de Cicéron, J. K. Rowling ! Dans sa saga revient comme un *leitmotiv* l'idée que nos actions, imprévisibles, écrivent peu à peu le chemin que nous empruntons. Il est impossible de prévoir l'avenir pour la bonne et simple raison qu'il n'est pas écrit par avance.

J. K. Rowling se fait ici, contre les stoïciens, le porte-voix d'Aristote, qui s'est confronté à cette question que l'on retient sous le nom de « problème des futurs contingents ».

Selon Aristote, lorsque l'on examine une proposition portant sur un événement futur, comme : « La tour d'astronomie sera frappée par la foudre », nous ne pouvons, au moment où nous l'énonçons, lui accorder ni une valeur de vérité ni une valeur de fausseté.

Si on soutenait, comme les stoïciens, que l'avenir est déjà écrit, sans doute pourrions-nous dire que cette proposition est *déjà* vraie ou fausse et que nous sommes seulement ignorants, pour l'instant, de sa valeur. Mais, d'après Aristote, la seule chose que nous pouvons affirmer est la nécessité qu'une catastrophe ait lieu ou, à l'inverse, n'ait pas lieu.

Cela ne nous avance guère. Car dire cela, c'est simplement affirmer la nécessaire alternative. Ce sera ou l'un ou l'autre, en somme. Un tel raisonnement s'appuie sur le principe du tiers exclu, qui impose que lorsque deux propositions sont contradictoires, si la première est vraie alors la seconde est nécessairement fausse. La tour d'astronomie sera donc frappée par la foudre ou bien elle ne le sera pas. Quant à savoir lequel des deux événements se produira, c'est indécidable *a priori*.

Aristote soutient ainsi que les événements futurs ont leur principe – c'est-à-dire leur cause – dans la délibération et l'action. Le futur, qui n'est pas encore, renferme la puissance d'être ou de n'être pas. Bref : l'avenir dépend principalement, et même principiellement, de l'action et de la délibération, qui le font exister.

Comment comprendre que Sibylle Trelawney ait pu ainsi par trois fois énoncer de justes prédictions ? Ces trois prophéties pourraient, en effet, sembler conférer une valeur à la science de la divination... à condition d'oublier les innombrables prophéties qu'elle formule et qui, elles, ne se réalisent pas ! En vérité, lors de ces trois prémonitions, Sibylle est simplement « tombée juste ». C'est un hasard, et rien de plus.

“LA DIVINATION EST L'UNE DES BRANCHES LES PLUS NÉBULEUSES DE LA MAGIE.”

Dans *Harry Potter et le Prince de sang-mêlé*, Dumbledore l'explique à Harry : si Voldemort n'avait jamais entendu la prophétie, elle ne se serait pas accomplie. Elle n'aurait eu aucun sens. Les prophéties qui sont conservées au Ministère de la Magie sont loin d'avoir toutes été réalisées, au contraire ! Si Harry et Voldemort sont liés, ce n'est pas en vertu d'une nécessité à l'œuvre, qu'on pourrait appeler le destin, mais parce que Voldemort a commis la grave erreur de croire en la prophétie. Si le Seigneur des Ténèbres n'avait pas tué ses parents, Harry aurait-il une telle soif de vengeance ? Si Voldemort n'avait pas forcé Lily Potter à se sacrifier pour Harry, l'enfant aurait-il reçu cette protection magique qui lui a permis de survivre au sortilège de la mort ? Voldemort a créé lui-même son propre ennemi en croyant au destin et à la valeur des prophéties. La leçon de Dumbledore est claire : il n'y a pas de destin, et donc pas de prophétie possible. Nous ne sommes pas déterminés.

D'ailleurs, nous savons que la prophétie aurait pu s'appliquer à un autre jeune sorcier, Neville Londubat, né un jour plus tôt que Harry, le 30 juillet

1980. Ses parents, également membres de l'Ordre du Phénix, avaient échappé de justesse à Voldemort par trois fois. Les noms de Harry Potter et de Voldemort ont été ajoutés par le gardien de la salle des Prophéties uniquement après l'attaque de Voldemort à Godric's Hollow, car il était clair alors que le Seigneur des Ténèbres avait reconnu en Harry l'enfant dont parlait Sibylle. En vérité, Voldemort a *choisi* Harry, en le marquant comme son égal. La saga la plus célèbre de tous les temps aurait pu s'appeler *Neville Londubat à l'école des sorciers*.

Comme Harry le fait remarquer à Dumbledore, même si son sort n'est pas scellé par avance, même s'il n'y a pas de destin, même si la prophétie n'a d'autre valeur que celle que Voldemort lui donne, lui, Harry ne doit-il pas finalement, comme l'annonce la prophétie, tuer Voldemort afin que ce dernier ne le tue pas ? Bref, cela ne revient-il pas à la même chose ?

Dumbledore lui rétorque alors qu'il est entièrement libre de choisir sa voie et de tourner le dos à la prophétie. Mais, d'une part, même si Harry n'en avait pas eu connaissance, il souhaiterait que Voldemort soit tué et sans doute voudrait-il s'en charger lui-même. D'autre part, même si Harry tournait le dos à la prophétie, Voldemort, lui, continuerait de s'y tenir et de le traquer. Harry comprend alors que l'alternative consiste à se laisser traîner dans l'arène pour livrer un combat à mort ou y entrer la tête haute. Certains penseront, sans doute, le choix limité, mais Harry a appris de Dumbledore, et nous, lecteurs, avons appris de J. K. Rowling, qu'on ne peut imaginer plus grande différence.

Ainsi, la saga nous enseigne que l'erreur cruciale de Voldemort est philosophique. Il a cru (de manière inconséquente d'ailleurs, puisqu'il a voulu la changer) en la valeur d'une prophétie ! Pourtant, c'est en lui accordant de l'importance qu'il a créé les conditions de sa réalisation. Les hommes, magiciens ou non, sont entièrement libres.

Notes :

Cicéron, *De la divination*.

Alexandre d'Aphrodise, *Du destin*.

Aristote, *De l'interprétation*.



Joker

D'où vient le mal ?

Arthur chemine le long d'un mur bordant une magnifique propriété. Il aperçoit, de l'autre côté de la clôture, un jeune garçon – il doit avoir à peine dix ans – qui, caché derrière les arbres, le suit. Les briques intimidantes laissent finalement la place à un immense portail dévoilant une majestueuse allée. Au bout de celle-ci, une demeure impressionnante, nichée au milieu de beaux arbres. Arthur s'arrête pour la regarder.

Le petit garçon s'approche alors mais, craintif, n'ose pas venir trop près. Arthur sort une baguette magique de sa poche. L'enfant, intrigué, s'avance. Arthur esquisse un geste avec la baguette, faisant mine d'ouvrir la serrure. Le garçon, au visage angélique, s'approche plus encore de cet homme qui semble être un magicien.

Les deux se font face, sans paroles ni sourire. Arthur passe alors ses deux mains à travers les barreaux et saisit le visage de l'enfant. Avec ses pouces, il étire les coins de sa bouche et les soulève vers le haut, comme pour dessiner un sourire de clown. L'enfant pose ses mains sur celles d'Arthur.

L'arrivée d'Alfred, le majordome des Wayne, interrompt cette scène glaçante et émouvante qui réunit Arthur, le Joker, et celui dont il vient d'apprendre qu'il est son demi-frère, Bruce Wayne, le futur Batman.

Ils sont tous deux les enfants du milliardaire Thomas Wayne, quoique ce

dernier le nie. Ils se font face, sans paroles ni sourire, sans animosité non plus. Qu'est-ce qui peut expliquer que l'un devienne l'incarnation du mal et l'autre un justicier légendaire ? Pourquoi l'un sera-t-il le Joker et l'autre Batman ? Comment expliquer ces trajectoires ? Arthur est-il né mauvais ou bien, l'homme étant naturellement bon, le Joker n'est-il qu'une conséquence de ce que la vie aura fait d'Arthur ?

“I JUST HOPE MY DEATH MAKES MORE CENTS THAN MY LIFE.”

J'espère simplement que ma mort vaudra plus que ma vie.

De fait, la mère d'Arthur lui a toujours répété qu'il était né pour répandre la joie et le rire. C'est pourquoi elle l'appelle « Happy », c'est-à-dire « Heureux ». Mais, hélas, heureux, Arthur ne l'est pas. Et il ne l'a jamais été, pas une seule minute de sa vie. A-t-il des pensées négatives, lui demande son assistante sociale. Mais, c'est là tout ce qu'il a. La seule chose qui le fasse rire, c'est qu'après avoir longtemps cru que sa vie n'était qu'une tragédie, il a compris qu'il s'agissait en réalité d'une comédie.

Pourtant, tragique, sa vie l'est, assurément. Depuis qu'il est enfant, tout le monde lui assure qu'il est mentalement dérangé. Lui sait seulement qu'il se sent très mal et aimerait sortir de cet état.

Pour gagner sa vie, Arthur se déguise en clown et porte des panneaux publicitaires. Sous cette apparence, il accomplit la mission que lui a donnée sa mère : répandre la joie et le rire. Mais, un jour, une bande d'adolescents lui vole sa pancarte. Il se lance à leur poursuite mais se trouve piégé dans une ruelle où les jeunes le rouent de coups.

Cette scène est à l'image de sa vie : alors qu'il ne fait que tendre la main, on le rejette. Un jour, dans le bus qui le ramène chez lui, il tente de faire rire un petit garçon qui, assis devant lui, se retourne sans cesse pour le regarder. Arthur, gentiment, amuse l'enfant jusqu'au moment où sa mère réprimande violemment Arthur, pris d'une crise de rire incontrôlable.

Tout se passe comme si ce rire était une réaction nerveuse aux diverses agressions qu'Arthur subit. L'humour n'est-il pas, après tout, la politesse du désespoir ?

Après son agression, l'un de ses collègues lui donne un revolver pour se protéger. Mais Arthur le fait tomber lors d'un spectacle pour enfants. Il perd alors son emploi.

Dans le métro, il assiste à l'agression violente et humiliante d'une jeune femme par trois hommes d'affaires. Comme Arthur se met à rire (c'est, pour lui, immaîtrisable), il attire sur lui la colère de ces hommes. Agressé à son tour, il sort son arme et les tue. Le Joker vient de naître sous nos yeux.

À son assistante sociale, il dira son étonnement : tout récemment encore, personne ne semblait jamais le remarquer. Il en venait même à douter lui-même de son existence. Mais maintenant, il sait qu'il existe. Et les gens commencent à s'en apercevoir aussi...

Pour achever le tout, Arthur apprend de sa mère qu'il est le fils de Thomas Wayne. Penny travaillait jadis au manoir des Wayne. Thomas et elle avaient eu une relation. C'était si beau. Ils s'aimaient. Mais toutes les histoires d'amour ne finissent pas bien. Mieux valait qu'ils ne soient pas ensemble, à cause des apparences. Penny ne devait jamais le dire à personne, d'ailleurs. Il lui avait fait signer des papiers en ce sens. Les gens auraient pensé que Thomas était un mauvais garçon, elle une débauchée, et Arthur serait passé pour un bâtard non désiré. Il valait mieux garder cela secret.

Arthur est bien le fils de Thomas Wayne. Quoi qu'en dise le majordome Alfred. Quoi qu'en dise Thomas Wayne lui-même quand Arthur va le trouver. Il ne lui demande rien. Il ne veut pas de son argent. Il veut simplement un câlin, comme un enfant, et ne reçoit qu'un coup de poing au visage. Il se met alors à douter : sa mère aurait-elle menti ? Les dossiers médicaux de l'asile dans lequel la famille Wayne a fait hospitaliser Penny l'affirment : elle est malade. Arthur est un enfant adopté, maltraité par sa mère. Elle clame le contraire, mais qui croira la parole d'une domestique ? Il est plus facile de prendre Penny pour une folle que de considérer sérieusement ses allégations. Pourtant, après qu'il a tué sa propre mère, Arthur trouve une photo. On y voit Penny jeune, heureuse, rayonnante et belle. Elle sourit à quelqu'un, hors champ. Derrière la photo, ces quelques mots : « J'aime ton sourire. TW. »

Penny n'a pas menti. Elle non plus n'a pas été reconnue.

“TOUS LES VICIES QUE L'ON IMPUTE AU CŒUR HUMAIN NE LUI SONT POINT NATURELS.”

Le destin d'Arthur nous enseigne que le mal n'est pas inné chez l'homme mais résulte des interactions où il se trouve plongé. C'est la position de Jean-

Jacques Rousseau.

Pour le philosophe, l'homme est un être naturellement bon, aimant la justice et l'ordre. Il n'y a nulle perversité originelle dans son cœur. Les premiers instincts sont toujours sains et vertueux. Arthur, surnommé « Happy », était un enfant comme un autre qui aurait pu mettre de la joie dans le monde. Rien ne le distinguait *a priori* de l'enfant rencontré derrière la porte du manoir des Wayne, le futur Batman.

La passion primitive de l'homme, qui est, pour Rousseau, l'amour de soi, ne devient bonne ou mauvaise que secondairement, en fonction de la situation, des circonstances, des accidents de la vie. Cet instinct, présent en chacun de nous, est un sentiment qui ne vise qu'à veiller à notre propre conservation et qui produit humanité et vertu. En somme : prenez les enfants au berceau, vous n'y trouverez aucun Joker.

Les vices que l'on impute au cœur humain ne lui sont point innés. Personne n'est méchant naturellement. C'est par l'altération progressive d'une bonté naturelle que les hommes peuvent devenir mauvais, comme le montre le parcours d'Arthur devenant Joker.

Pour Rousseau, ce n'est que lorsqu'il y a conflit entre les intérêts particuliers, ce n'est que lorsque l'amour de soi devient amour-propre, que les hommes deviennent des ennemis les uns pour les autres. Chacun cherche alors à nuire à l'autre. Chacun feint de vouloir le bien commun alors qu'il ne cherche que le sien. La passion, d'abord naturelle et bonne, est devenue factice et mauvaise. La société, de par sa brutalité, ses rivalités, ses égoïsmes entrant en conflit les uns avec les autres, est le facteur de corruption de cette bonté naturelle des hommes. Thomas Wayne n'a égoïstement pensé qu'à lui : le sort de Penny et de son enfant à naître ne comptait pas. Les adolescents qui ont attaqué Arthur ne pensaient qu'à leur bon plaisir pervers. Eux-mêmes avaient donc dû subir une forme de maltraitance. Ainsi les sociétés deviennent-elles agressives et dures : ainsi New York devient Gotham, cette ville rongée par la corruption et la violence.

Les hommes, qui étaient bons, sont devenus mauvais. D'où vient le mal ? Pour Rousseau, la réponse est claire : de l'homme en lui-même, mais de l'extérieur. C'est pourtant un paradoxe : l'homme est naturellement bon, mais tout dégénère entre ses mains. L'homme pris isolément est toujours bon, mais c'est dans l'interaction avec ses semblables, dans la socialisation, que naît la violence faisant germer en lui le mal.

La société, par opposition à la naturalité, avec l'invention du concept de

propriété instaure l'inégalité parmi les hommes. Ces inégalités pervertissent la nature humaine. Si l'homme est bon par nature, il le demeure tant que rien d'étranger à lui ne l'altère. Si les hommes sont méchants, leur méchanceté vient d'ailleurs. L'ordre social explique à lui seul tous les vices de la société. D'où vient le mal ? L'origine et le progrès de la méchanceté viennent de l'inégalité engendrée parmi les hommes par la société.

Cette version du Joker fait écho à la pensée du philosophe Hegel. Car ce dont souffre Arthur, comme sa mère, comme ces gens qui se soulèvent à la fin du film, c'est d'un manque de reconnaissance, de considération. Penny a été niée. Arthur était invisible avant de commettre ses meurtres. Le peuple de Gotham a été oublié par le milliardaire et homme politique Thomas Wayne, qui prétend se soucier de ses futurs administrés mais ne poursuit que son intérêt personnel.

Mais si Arthur était transparent, Joker sait se faire reconnaître. Le nom de Joker, qui remplace celui d'Arthur dans le script même du film, symbolise aussi cette nécessaire lutte pour la reconnaissance qu'engage tout sujet voulant être identifié comme tel. Pour Hegel, en effet, tout sujet a besoin pour se poser comme tel d'être reconnu par autrui. Priver quelqu'un de reconnaissance, c'est l'anéantir en tant que personne, c'est une violence terrible. Le film *Joker* est aussi, outre une dénonciation des effets de la société sur le destin d'un individu, un appel à la considération de l'autre dans un temps où nos rues ne sont pas toujours loin de ressembler à celles de Gotham City.

"IS IT JUST ME, OR IS IT GETTING CRAZIER OUT THERE ?"

Est-ce seulement moi ou le monde est-il en train de devenir fou ?

Dans l'émission télévisée de Murray, Arthur s'explique. S'il a tué ces hommes dans le métro, c'est parce qu'ils étaient horribles. La plupart des gens sont horribles désormais. Et cela peut suffire à vous rendre fou. Murray voit-il ce qu'il se passe hors de son studio, dans les rues de Gotham ? Les gens ne font que crier et se hurler dessus. Plus personne ne connaît la civilité, la politesse, la cordialité. Plus personne ne se met à la place de l'autre. Murray pense-t-il que des hommes comme Thomas Wayne se demandent ce que c'est que d'être quelqu'un comme lui, Arthur ? D'être simplement quelqu'un d'autre qu'eux-mêmes ? Non, ils ne le font pas. Ils pensent que les gens comme Arthur vont se tenir tranquilles et tout accepter comme de

gentils petits garçons. Qu'ils ne deviendront pas fous.

Aussi, son dernier geste, Arthur le dédie à ces invisibles. Il sort son arme et tue Murray en direct. Ensuite, il s'approche de la caméra et prononce ces mots : « Bonne nuit et, rappelez-vous, n'oubliez-pas : c'est la vie. » Oui, Rousseau serait d'accord : ce sont la vie et sa violence qui ont fait naître en Arthur ce terrible Joker.

Notes :

Rousseau, *Discours sur l'origine des inégalités parmi les hommes*.

Hegel, *Phénoménologie de l'esprit*.



Maléfique^{1}

Le mal est-il une illusion ?

Mon Dieu, voici Maléfique ! Que vient-elle faire ici ? Aujourd'hui, c'est jour de fête au royaume. C'est le jour du baptême de la princesse Aurore, la fille unique du roi Stéphane. Maléfique, la cruelle sorcière, n'a donc évidemment pas été invitée. Et pourtant, la voilà... Déjà, elle ironise en observant la foule. Il y a là tout le beau monde, constate-t-elle, Leurs Altesses, la noblesse, l'aristocratie, et... il y a aussi la racaille, ajoute-t-elle en regardant les trois fées Flora, Pâquerette et Pimprenelle. Elle se sent vexée, reconnaît-elle, de ne pas avoir reçu d'invitation. Comment ? Sa présence n'était pas désirée ? Et l'on ose le lui avouer sans honte ? Elle qui osait espérer qu'il ne s'agisse là que d'un fâcheux oubli. Mais puisqu'il en est ainsi, il ne lui reste plus qu'à s'en aller. Que Son Excellence Maléfique veuille bien pardonner cet incident, glisse alors la reine, gagnée par la compassion. Maléfique l'excuse, oui. Elle l'excuse au point qu'elle va, elle aussi, comme les fées, faire un vœu sur le berceau de cette enfant. Que chacun ouvre bien ses oreilles ! clame alors la sorcière : « La princesse en grandissant aura la grâce et la beauté. Chacun l'aimera et lui sera dévoué. Mais, avant l'aube de ses seize ans, elle se piquera le doigt à la pointe d'une quenouille et en mourra ! » Le roi Stéphane a beau hurler qu'on emprisonne

cette sorcière, nul ne peut arrêter Maléfique. Voilà une sorcière qui porte bien son nom, n'est-ce pas ? Maléfique, qui condamne une pauvre enfant dans son berceau, semble la plus odieuse de toutes les méchantes. Et pourtant...

“IL M'A FAIT ÇA À MOI AFIN DE DEVENIR ROI !”

Et pourtant... Je vous invite à revisiter ce conte célèbre que vous pensiez connaître. Vous apprendrez ainsi la cause de la méchanceté de Maléfique. Celle-ci vient peut-être seulement de mauvaises rencontres...

Il était une fois deux royaumes voisins qui vivaient dans l'inimitié la plus grande. L'un des royaumes était gouverné par un roi bête et orgueilleux. Ses habitants étaient mécontents et envieux de la richesse de leurs voisins. Car, dans l'autre royaume, la Lande, vivaient toutes sortes de créatures magiques qui n'avaient besoin d'aucun monarque : seule la confiance les guidait. Leur protectrice : un être unique qui avait l'apparence d'une jeune fille mais n'était pas une simple jeune fille. C'était une fée. Elle s'appelait Maléfique.

Alors qu'elle n'était encore qu'une enfant, Maléfique fit la rencontre d'un jeune garçon, Stéphane, qui, comme elle, était orphelin. Il vivait dans l'autre royaume, celui des hommes, dans une grange. Mais plus tard, lui annonça-t-il, il vivrait au château. Stéphane et Maléfique devinrent très proches, si bien que pour un temps la vieille rancœur qu'entretenaient les hommes et les fées sembla avoir disparu. Leur amitié fit même place à un sentiment nouveau lorsque, pour son seizième anniversaire, Maléfique reçut un beau cadeau de Stéphane : un baiser d'amour.

Pourtant, la soif de pouvoir de Stéphane allait l'éloigner de la jeune fée. Le roi des hommes, ayant eu connaissance du pouvoir de Maléfique, souhaita l'anéantir. Comme il lui fallait un successeur pour monter sur le trône et épouser sa fille, il proclama qu'il prendrait pour héritier celui qui tuerait Maléfique. Stéphane se rendit alors dans la Lande et appela Maléfique, à qui il fit croire qu'il venait simplement la prévenir que les hommes voulaient la mettre à mort. Il attendit qu'elle s'endorme dans ses bras. C'est alors qu'il tenta de la tuer. N'y parvenant pas, il lui coupa les ailes pour faire croire à sa mort. Stéphane mutila donc Maléfique pour devenir roi.

Le réveil de Maléfique fut tel que vous pouvez l'imaginer. D'ailleurs, ce ne fut pas une fée qui s'éveilla. Ce fut une autre personne. À compter de ce jour, elle devint celle que nous connaissons, la sorcière Maléfique.

“LES HOMMES NAISSENT TOUS IGNORANTS DES CAUSES DES CHOSES.”

Après cette nuit, Maléfique est envahie par ce que Spinoza appelle une « passion triste ». Elle a été séparée de sa puissance par l'intervention d'un tiers, Stéphane, qu'elle tient pour responsable de sa situation. Si désormais elle ne peut plus voler, si désormais elle est amputée de ses pouvoirs, c'est bien en effet parce que Stéphane lui a coupé les ailes. N'est-il pas responsable de son malheur ?

C'est cette analyse, pourtant raisonnable en apparence, qui va rendre Maléfique méchante. Car, pensant cela, elle devient animée de haine à l'égard de Stéphane. Puisque Stéphane est l'objet cause de sa tristesse, alors il devient un objet de haine pour elle. Telle est la logique des affects que Spinoza explicite dans l'*Éthique*. Comme, en outre, cette haine vient du fait que Maléfique se juge elle-même haïe par Stéphane, alors elle devient colère et rancune.

Voilà le terrible enchaînement des passions tristes... On comprend que ces affects s'enchaînent, mais pas encore que Maléfique ait tort de se laisser submerger par eux.

Là encore, Spinoza nous aide à concevoir comment la douleur de Maléfique, s'appuyant sur des erreurs philosophiques, en vient à devenir méchanceté.

Maléfique souffre : elle a été mutilée par Stéphane. Sa puissance d'être est amoindrie. Cette douleur-là est indéniable. Mais à cette douleur s'ajoute celle de penser que Stéphane a voulu lui faire du tort, qu'il a agi librement et que c'est contre elle qu'il a engagé son action de façon intentionnelle. À la douleur de la blessure physique se surimpose celle de la blessure affective : elle a été trahie.

Or, à en croire Spinoza, rien n'est plus faux ! Maléfique se trompe, et c'est parce qu'elle méconnaît tout du réseau de déterminations dans lequel chacun de nous se trouve pris qu'elle croit que Stéphane est un sujet libre, et donc croit qu'il lui a voulu du tort. Elle croit que Stéphane a sur ses actions une absolue puissance et n'est déterminé que par lui-même. Elle attribue la cause de son inconsistance non pas à la nature, mais à un vice de la nature humaine, et, pour cette raison, le maudit.

Ce n'est que parce qu'elle s'appuie sur un présupposé philosophique erroné, celui du libre arbitre, que Maléfique, faisant de Stéphane un sujet libre, en fait un être responsable. En vérité, Stéphane n'a pas agi : pour ainsi

dire, il a été agi.

Si elle parvenait à comprendre que l'action de Stéphane est prise dans un réseau de causes, elle serait au moins libérée de la souffrance affective qui la ronge. Car, en vérité, Maléfique souffre moins d'avoir perdu ses ailes que d'avoir été trahie. La lecture de l'*Éthique* lui aurait permis de s'affranchir de cette douleur-là en comprenant que le mal n'est qu'une illusion prenant sa source dans l'ignorance de la véritable nature des choses.

“PARCE QUE C'ÉTAIT POLI DE LA PART DE PETER PAN DE ME FAIRE ÇA, À MOI ?”

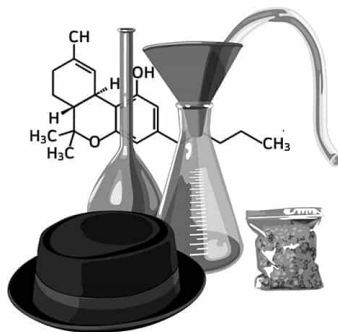
On le voit, le film *Maléfique*, mis en regard avec *La Belle au bois dormant*, permet de proposer une analyse des origines du mal fort intéressante. Le mal prendrait ici sa source dans une mauvaise rencontre, dans un rapport qui déconstruit, et, par ailleurs, dans une lecture erronée des événements qui peuvent survenir. Si, comme Spinoza, elle avait compris que l'homme est déterminé, Maléfique n'aurait pas moins souffert (de sa blessure physique), mais sa douleur ne se serait pas muée en haine.

Deux personnages, dans l'univers des dessins animés de Walt Disney, partagent la même maladie que Maléfique. Il s'agit du capitaine Crochet, rival de Peter Pan, d'une part, et d'Ursula, l'immonde pieuvre de *La Petite Sirène*, d'autre part. Le capitaine Crochet n'est plus que l'ombre de lui-même depuis qu'il a croisé le chemin de Peter Pan. Ce dernier lui a tranché la main et l'a jetée en pâture au crocodile, qui a trouvé Crochet tellement à son goût qu'il le poursuit depuis sans relâche en espérant avaler le reste s'il le peut ! Plus de joies de piraterie, plus d'océans à traverser ni de navires à piller, il est aliéné lui aussi à sa passion triste : la soif de vengeance. Il en va de même d'Ursula, la vieille sorcière des mers, qui nous apprend qu'elle a été exclue de la cour par le roi Triton et que ce rejet est la cause de la haine qu'elle nourrit à son endroit.

À travers ces trois figures, Disney nous enseigne, avec des accents spinozistes, qu'il faut chercher à cultiver les passions joyeuses, c'est-à-dire favoriser ce qui vivifie notre être – quelle que soit l'épreuve qui nous a frappés –, plutôt que de nous laisser gagner par des passions qui amoindriront encore notre vie.

Note :

Spinoza, *Éthique*.



Walter White

Peut-on vouloir le mal ?

Walter White, un professeur de chimie au lycée d'Albuquerque (Nouveau-Mexique), a passé sa vie entière à avoir peur, à être effrayé de ce qui pourrait lui arriver ou, même, ne pas lui arriver. Il a vécu ainsi durant cinquante longues années, dans cette angoisse qui pouvait le tenir éveillé jusqu'à trois heures du matin. Et puis, un jour, on lui a diagnostiqué un cancer du poumon en phase terminale...

Cette nouvelle, qui aurait pu le conduire au paroxysme de la peur, l'en a paradoxalement libéré. Étonnamment, il dort enfin mieux. Il a réalisé qu'il n'y avait rien de pire que la peur. C'est elle, le véritable ennemi. Désormais, il n'a qu'un désir : se tenir debout, aller dans le monde réel et affronter cet adversaire aussi vigoureusement que possible.

C'est pourquoi il ose faire des choix terrifiants. Il n'a pas d'argent pour payer son traitement ? Pas davantage pour assurer à sa famille une vie aisée après sa mort ? Son fils n'aura pas de quoi payer ses études ? Il ne sait comment assurer l'avenir de la petite Holly ? Qu'à cela ne tienne ! L'un de ses anciens élèves, Jesse Pinkman, est un petit trafiquant. Lui, un expert en chimie. La solution se trouve là, aussi immorale puisse-t-elle paraître *a priori*. Il fabriquera de la méthamphétamine de très grande qualité et en très grande quantité.

Assez rapidement, l'argent coulera à flots. Walter White, le petit prof de chimie, laissera sa place à Heisenberg, un baron de la drogue puissant et redouté. Évidemment, sur la route, il faudra se salir les mains, accepter des compromis terribles, faire le choix du mal.

Mais peut-on jamais faire le choix du mal en conscience ? Celui qui entre dans le mal ne le fait-il pas aveuglément, persuadé qu'il poursuit son bien ? Walter White pense, en effet, agir pour le bien de sa famille.

“WE'RE A FAMILY !”

Nous sommes une famille !

Quasiment jusqu'à la fin de la série, Walt ne tient pas d'autre discours : ce qu'il fait, comme ce qu'il endure, n'obéit qu'à un seul objectif, sa famille. Devant la menace de sa mort prochaine, son seul souci est de mettre ses proches à l'abri, de les protéger financièrement à défaut de pouvoir être présent à leurs côtés.

Même lorsqu'il fait l'objet d'un mandat d'arrêt international, dans le dernier épisode de la série, il met en péril sa sécurité pour rejoindre le bar du village près duquel il est caché. Ce qu'il veut : parler à son fils. Il tient à lui dire qu'il n'est pas cet homme que les médias dépeignent. Certes, il a mal agi. Il a fait de terribles erreurs. Mais toujours pour la même raison : protéger les siens. Il n'a jamais voulu ce qui est arrivé de mal. Il ne voulait que le bien, sans voir à quel point ce dernier était accompagné d'un mal inévitable. À nouveau, il poursuit son (prétendu) unique objectif en proposant à son fils de lui envoyer cent mille dollars, chez un ami, pour que l'argent ne soit pas intercepté par la police. Il aurait voulu faire beaucoup plus. Il avait réussi à amasser quatre-vingts millions de dollars. Mais tout s'est effondré depuis qu'il a été trahi.

Devant le refus de son fils, il trouve une autre solution. Il se rend chez Gretchen et Elliot Schwartz. Il y a bien longtemps, Gretchen avait été son assistante et sa fiancée. Elliot, quant à lui, était son meilleur ami. Ensemble, ils avaient fondé l'entreprise Gray Matter Technologies. Mais, saisi par un complexe d'infériorité socio-économique devant la famille richissime de Gretchen, Walt l'avait quittée, ainsi que l'entreprise, vendant ses parts pour une bouchée de pain.

Depuis, Gretchen et Elliot s'étaient mariés et la compagnie avait fait

d'eux des multimilliardaires sans que Walt soit jamais dédommagé. Pire : ils avaient nié le rôle de Walt dans la naissance de l'entreprise.

À la veille de sa mort, Walter va donc les trouver et leur fait, tel un Corleone, une proposition qu'ils ne peuvent refuser. Il leur remet près de dix millions de dollars, à charge pour eux de les donner à sa famille en leur nom. Comme son fils, sa fille et sa femme ne veulent plus rien de lui, il a trouvé le moyen de les protéger à leur insu. Gretchen et Elliot Schwartz devront prétendre qu'ils agissent par charité. Le mérite leur reviendra. Une seule chose compte : que l'argent parvienne à sa famille. N'était-ce pas la fin qui, depuis le début, a justifié tous les moyens employés ?

Peut-on, dès lors, soutenir que Walter White a choisi le mal en conscience, ou bien doit-on reconnaître qu'il n'agit que pour le bien de sa famille, quels que soient les moyens utilisés ?

“TOUT MÉCHANT EST UN IGNORANT.”

Qu'il soit impossible de choisir le mal en conscience, c'est en tout cas ce que soutiendrait Platon. Pour le philosophe, nul ne fait le mal volontairement. Il n'y a pas de volonté mauvaise. Ce que veut Walter White n'est jamais le mal qu'il commet. Ce qu'il vise, c'est toujours un bien (celui de sa famille). Ainsi, son parcours manifeste seulement une erreur sur la nature de ce bien, et non une volonté de faire le mal.

Dans le *Ménon*, Socrate, porte-voix de Platon, explique qu'il est impossible qu'un homme connaissant le mal puisse le désirer. Vouloir le mal est quasiment un oxymore. Quelqu'un qui voudrait le mal ne pourrait le vouloir qu'en le prenant pour un bien, c'est-à-dire en se trompant sur ce qu'il est. On ne veut jamais le mal. Si quelqu'un désire le mal, c'est par ignorance de sa nature.

Pourtant, l'expérience semble nous montrer de nombreux cas de personnes choisissant le mal en conscience, et Walter White paraît être de ceux-là. Très vite, il perçoit les effets terribles de sa décision de produire de la méthamphétamine, sans pour autant cesser de le faire. Socrate est néanmoins formel : vouloir le mal, ce serait vouloir ce qui est mauvais en sachant que c'est mauvais. Vouloir le mal, ce serait vouloir quelque chose qui nous nuit. Faire le choix du mal serait faire le choix de son propre malheur – ce qui est absurde ! La volonté vise toujours le bien, et c'est donc par erreur,

par ignorance, par confusion, que, se méprenant sur la nature de son but, elle peut choisir le mal.

Si Platon a raison, alors Walter White, découvrant l'étendue des dommages qu'il a causés à ses proches, devrait tomber des nues. Il devrait être affolé de constater que, voulant préserver sa famille, il l'a détruite. Hank, son beau-frère, a été tué. Sa femme est obligée de reprendre son nom de jeune fille pour tenter d'échapper à l'opprobre qui s'abat sur la famille. Son fils le hait et souhaite sa mort. C'est d'ailleurs lui qui a appelé la police pour le dénoncer après la mort de Hank.

Walter White devrait être anéanti en découvrant qu'il leur a fait du mal.

"I DID IT FOR ME. I LIKED IT. I WAS GOOD AT IT. AND, I WAS REALLY... I WAS ALIVE."

Je l'ai fait pour moi. J'ai aimé ça. J'étais bon pour ça. Et je me suis senti, vraiment... vivant.

Cette lecture platonicienne vole en éclats lors du dernier épisode de la série. Avant de retrouver ceux qui lui ont dérobé son argent, tué Hank et capturé Jesse, Walter White se rend chez sa femme, Skyler. Celle-ci le supplie de ne pas lui servir, une fois de plus, son éternel couplet sur ses nobles intentions. De fait, Walter White n'a cessé de répéter que tout ce qu'il avait fait, c'était pour sa famille.

C'est alors que Heisenberg, nom sous lequel Walter est connu dans le milieu de la drogue – sorte de M. Hyde du docteur Jekyll qu'est le professeur de chimie du lycée d'Albuquerque –, prend la parole et révèle enfin ce que nous savions confusément. Ce qu'il a fait, il l'a fait pour lui. Et il a aimé ça. Il était doué pour ça. Et il se sentait vraiment... vivant.

Cette jouissance dans le choix du mal, on l'avait déjà perçue. Par le passé, il avait mis sa femme en garde. Si elle le croyait en danger du fait de ses activités, c'est qu'elle ne savait pas à qui elle avait affaire. Il n'était pas en danger. Il était le danger. Elle avait peur qu'un jour, ouvrant sa porte, il ne se fasse descendre. Elle n'avait pas compris : il est celui qui frappe à la porte.

Même jouissance du mal chez Walter lorsqu'il apprend à Jesse, pour le torturer, qu'il avait regardé Jane mourir. Qu'il était là. Qu'il l'avait regardée faire une overdose et succomber. Qu'il aurait pu la sauver, mais qu'il avait choisi de n'en rien faire.

Son nom n'est plus Walter White, mais Heisenberg. Dans l'épisode 7 de

la saison 5, *Say my name*, lorsqu'il essayait de négocier un deal avec Declan, ce dernier l'avait interpellé : qui était-il exactement ? Quel était son nom ? Heisenberg avait alors éprouvé une certaine jouissance à se faire reconnaître. Oui, c'était lui le fameux cuisinier de la méthamphétamine bleue. Oui, c'était lui qui avait tué Gus Fring. Et maintenant, Declan devait dire son nom. « Vous êtes Heisenberg », avait deviné ce dernier. Et Heisenberg avait aimé ça. Être cette légende.

Gretchen le résume très bien : ce Heisenberg dont tout le monde parle, elle ne savait rien de lui. Il ne restait rien de l'homme doux et brillant qu'elle avait jadis connu.

“UNE PLUS GRANDE LIBERTÉ CONSISTE DANS UN PLUS GRAND USAGE DE CETTE PUISSANCE POSITIVE QUE NOUS AVONS DE SUIVRE LE PIRE, TOUT EN VOYANT LE MEILLEUR.”

On pourrait donc, contrairement à ce que soutenait Platon, choisir le mal en conscience. Peut-être est-ce même le meilleur moyen d'exprimer notre pleine liberté que de choisir le pire tout en l'ayant reconnu pour tel.

C'est la pensée du philosophe Descartes qui, dans sa lettre au Père Mesland, explique qu'il est toujours possible de nous abstenir de poursuivre un bien clairement perçu ou d'admettre une vérité évidente pourvu que nous pensions que c'est un bien d'affirmer ainsi notre liberté. Il y aurait même une plus grande liberté dans l'usage de cette puissance que nous avons de choisir le pire alors que nous percevons le meilleur... L'homme le plus libre serait ainsi mû par une volonté luciférienne.

C'est bien ce que nous enseigne *Breaking Bad* : Walter White, menacé d'une mort prochaine, se sent vivant, enfin, en devenant Heisenberg.

C'est une idée tout à fait paradoxale de soutenir que je suis d'autant plus libre que je choisis le mal. Mais on pourrait résoudre le paradoxe en considérant qu'une liberté plus grande encore se trouve dans le renoncement à cette liberté infinie de pouvoir choisir le mal.

D'ailleurs, au moment d'aller au-devant de sa mort, Walter White veille à ce que sa famille ne soit pas comptable de ses actes, en donnant à Skyler de quoi prouver à la police que le seul à avoir fait le choix du mal, c'est lui.

Après avoir joui d'être devenu Heisenberg, il retrouve le Walter White en lui.

Notes :

Platon, *Ménon*.

Descartes, *Correspondance*.

II

**“Le bonheur peut être trouvé
même dans les moments les plus
sombres.”**

Conscience, existence, bonheur



Friends

Exister, est-ce seulement vivre ?

Ross Geller est désespéré. Sa femme, Carol, demande le divorce. Elle vient de s'avouer (et de lui apprendre) qu'elle est lesbienne. Pour Ross, la surprise est totale. Joey essaie de lui remonter le moral : bien sûr, Ross souffre et éprouve de la colère. Il est blessé. Mais la bonne nouvelle, c'est qu'il est à nouveau célibataire !

Ross s'écrie alors qu'il ne souhaite pas être célibataire. Il voudrait même être marié à nouveau ! À peine a-t-il prononcé ces paroles qu'une jeune femme en robe de mariée entre au Central Perk, le café où se trouve la bande d'amis.

Cette femme, interprétée par Jennifer Aniston, c'est Rachel Green, l'ancien amour secret de Ross durant son adolescence. Elle vient de s'enfuir de son propre mariage, laissant son fiancé dépité devant l'autel.

Cette scène inaugurale marque l'entrée de *Friends* dans nos vies. Et, déjà, elle nous délivre un message philosophique, et non des moindres. À la question « Exister, est-ce seulement vivre ? » elle nous donne une réponse empruntée au philosophe Heidegger.

"I KNOW THAT SOME GIRL IS GOING TO BE INCREDIBLY LUCKY TO BECOME

MRS. BARRY FINKEL, BUT IT ISN'T ME."

**Je suis sûre qu'une fille aura la chance incroyable de devenir M^{me} Barry Finkel,
mais ce ne sera pas moi.**

Monica Geller, la sœur de Ross, n'en revient pas de retrouver son amie de lycée. Que s'est-il passé ? Pourquoi avoir interrompu son mariage ? Rachel explique que, une demi-heure avant la cérémonie, elle se trouvait dans la salle où étaient entreposés tous les cadeaux. Elle contemplait une magnifique saucière de marque quand, tout d'un coup, elle réalisa qu'elle était plus excitée par la saucière que par son futur mari. Ce qui, inévitablement, l'angoissa. Au même moment, elle se rendit compte de l'étonnante similitude entre son futur époux, Barry, et le fameux jouet Monsieur Patate. Elle devait fuir. Que faire ? Elle ne savait pas où aller. Monica était la seule personne qu'elle connaissait à New York.

Réfugiée dans l'appartement de Monica, dont elle deviendra la colocataire, Rachel s'explique avec son père sur sa décision. Elle a le sentiment que, toute sa vie durant, quelqu'un lui a dicté son identité et lui a imposé quoi faire. C'est comme si quelqu'un lui avait toujours répété qu'elle était « une chaussure ». Aujourd'hui, elle s'interroge. Que se passera-t-il si elle ne veut pas être une chaussure ? Si elle veut être « un sac », ou « un chapeau » ? Bien sûr, il s'agit d'une métaphore. Et si le père de Rachel ne la comprend pas – il pense que sa fille a envie qu'on lui achète un chapeau –, elle est révélatrice.

De même, Rachel laisse un message vocal à Barry en lui présentant ses excuses. Elle est persuadée qu'un jour il trouvera une femme qui sera follement heureuse de devenir M^{me} Barry Finkel. Seulement, cette femme, ce n'est pas elle. Elle avoue ignorer qui elle est, mais c'est justement là son défi : se définir enfin elle-même, par elle-même.

Pour l'aider à s'affranchir des tutelles extérieures qui ont toujours régenté sa vie, ses amis l'incitent à découper la carte de crédit avec laquelle elle s'offre de luxueux cadeaux dont le prix est débité directement sur le compte de son père. Pour ne pas vivre toute sa vie à ses crochets, elle avait justement décidé de se marier ! Quelle angoisse que de rompre ces attaches sécurisantes ! C'est comme si elle sautait d'un avion sans parachute. Phoebe le reconnaît : il est dur de devenir soi-même.

"CHACUN EST L'AUTRE, AUCUN N'EST LUI-MÊME."

Ce que vit Rachel, c'est un tournant par lequel elle s'empare de sa liberté pleine et entière de se définir elle-même. La crise d'angoisse qui l'a poussée à quitter son mariage constitue un tremplin qui lui permettra de s'arracher à son existence inauthentique pour écrire sa propre histoire.

Telle est la leçon tout droit sortie du livre *Être et Temps* de Martin Heidegger que nous livre le premier épisode de *Friends*, *The One Where Monica Gets a New Roommate*.

Pour le philosophe, si nous avons, en tant qu'humains, la capacité de penser par nous-mêmes et de définir nous-mêmes notre propre existence, nous choisissons le plus souvent de renoncer à ce pouvoir pour sombrer dans une servitude volontaire à la norme du plus grand nombre. Nous renonçons à notre liberté pour nous en remettre aux autres. Cette présence neutre, anonyme, insaisissable, sournoise, des innombrables autres autour de nous, c'est ce que Heidegger désigne comme « dictature du On ».

Nous sommes à notre insu, de façon imperceptible, aliénés dans les capacités qui semblent pourtant celles où s'exerce le mieux notre identité : le plaisir, la perception, l'exercice du jugement, dans nos actes prétendument personnels (nos révoltes, notre singularité). Partout, et sans que l'on s'en aperçoive, le « je » est en vérité un « on ». Nous sommes dépossédés de ce qui nous apparaissait comme nous être le plus propre. Rachel croit vouloir se marier, mais elle accomplit sans le savoir un rituel social. Son plaisir n'est pas tant d'épouser Barry que de se marier tout court, car, ce faisant, elle satisfait à un impératif dicté par la dictature du On. Se marier, et même faire un bon mariage, c'est-à-dire un mariage d'argent, est une nécessité dans le milieu de Rachel. Mais du désir profond de Rachel, à quel moment en est-il vraiment question ? Qu'en connaît-elle elle-même ?

Heidegger appelle ce renoncement à soi la déchéance du *Dasein*, car il nomme *Dasein* l'homme en tant qu'il possède cette qualité singulière de pouvoir penser et se définir lui-même, à la différence des autres réalités du monde. Mais, pour Heidegger, cette capacité est toujours occultée et empêchée. Plongés dans un monde où nous nous noyons dans un langage déjà tout fait, où nous reprenons des mots, des modes, des coutumes, sans les comprendre ni les remettre en cause, nous sommes déçus. Et, alors que nous avons cette qualité éminente de pouvoir être nous-mêmes, nous devenons inauthentiques. Le soi-même propre se perd.

Nous acceptons que les autres nous dictent la mesure. Nous nous réjouissons comme il convient de se réjouir. Nous pensons ce qu'il est de bon

ton de penser. Nous faisons ce qu'il est convenu de faire. Bref, alors que nous pouvions exister de façon singulière, nous devenons des « êtres-dans-la-moyenne ». Or, ce souci d'être-dans-la-moyenne annule les possibilités propres de tout individu pour l'enfermer dans des pensées et des attitudes balisées, normées, connues et reconnues. Aliéné par la dictature insidieuse du On, le *Dasein* perd la capacité qui le caractérise en propre : le fait de pouvoir être soi, sa singularité, pour se fondre dans une moyenne anonyme. Il n'y a plus de véritable identité.

Quel intérêt peut-il donc y avoir à nous déposséder ainsi de notre liberté ? Mais il est immense ! Exister est une tâche, et pénible même, et périlleuse. Le On nous décharge du fardeau d'être libre en répondant à la question de ce que doit être notre vie avant même que nous nous soyons demandé ce que nous souhaitions qu'elle soit. Le On dispense le *Dasein* d'exister. Il répond à la tendance au moindre effort que nous portons tous en nous. Il est plus confortable de renoncer à exister que d'assumer sa liberté. Phoebe l'a dit : il est difficile de devenir soi-même.

“IT'S HARD BEING ON YOUR OWN FOR THE FIRST TIME.”

Il est difficile d'être livré à soi-même pour la première fois.

Rachel s'est arrachée à cette vie inauthentique à travers une crise d'angoisse. C'est, là encore, une idée présente chez Heidegger. L'angoisse constitue un appel de la liberté que nous entendrons tous un jour au cœur de notre existence déchu. Nous l'entendrons, mais choisirons-nous de lui répondre ? Rachel a ce courage. Et les dix saisons qui suivent nous montrent son existence désormais affranchie des normes extérieures. Cette existence peut paraître anarchique, tâtonnante. Elle est surtout... vivante.

Les sœurs de Rachel, Jill et Amy, n'auront pas ce courage. Elles n'oseront pas quitter le doux confort de l'existence inauthentique – fût-il mortifère.

Les deux épisodes intitulés *The One That Could Have Been*, durant lesquels les amis imaginent ce qu'auraient été leurs vies si Rachel n'avait pas quitté Barry, nous offrent la conclusion de ce chapitre, comme de la leçon philosophique que nous transmet le personnage de Rachel : si elle ne s'était pas arrachée à son existence inauthentique, Rachel aurait été malheureuse. Exister, ce n'est donc pas simplement vivre. C'est assumer le péril d'avoir à tracer sa propre route, la seule capable – s'il en est une – de mener vers le

bonheur.

Note :

Heidegger, *Être et Temps*.



Les animaux fantastiques

Suis-je ce que j'ai conscience d'être ?

« Écoutez mes paroles et entendez mon avertissement. Et riez, si vous l'osez. Les sorcières sont parmi nous ! » Mary Lou Bellebosse en est convaincue, quelque chose rôde dans New York qui fait des ravages et disparaît sans laisser de traces. Elle l'affirme : il faut se battre. Et pour cela, il faut rejoindre les Fidèles de Salem. Leur emblème : des mains tenant fièrement une baguette magique brisée, au milieu de flammes rouge jaune étincelantes. Leur quartier général : l'église de Pyke Street où Mary Lou a recueilli de nombreux orphelins en échange de leurs services. Ils doivent notamment distribuer des tracts aux habitants de New York et participer aux prêches de rue. C'est que Mary Lou s'est donné une mission : révéler l'existence de la magie et son caractère néfaste.

Elle maltraite par ailleurs tous les enfants qu'elle a adoptés. Cette violence est telle qu'une jeune Auror, Porpentina Goldstein, n'a pu s'empêcher d'intervenir, usant pour cela de la magie, bien qu'il soit interdit de se servir de ses pouvoirs sur des Non-Maj', ou Moldus – c'est-à-dire sur des personnes n'ayant aucun pouvoir magique. Porpentina perdra pour cela son poste d'Auror. Et les enfants de l'orphelinat resteront hélas, malgré son intervention, les victimes de cette femme maltraitante.

Si Mary Lou est violente avec tous, nul ne reçoit plus de coups que

Croyance Bellebosse.

“HERE YOU GO, FREAK. WHY DON'T YOU PUT THAT IN THE TRASH WHERE YOU ALL BELONG ?”

Tiens, taré. Mets ça à la poubelle, qui est votre place à tous.

Cette persécution inqualifiable semble, par ailleurs, totalement arbitraire. Pourquoi Croyance cristallise-t-il ainsi la violence de Mary Lou ? Serait-ce parce qu'il rêve secrètement de rejoindre cette communauté des magiciens que les Fidèles de Salem entendent détruire ? Mary Lou aurait-elle connaissance de ce désir ? Nous apprenons rapidement que le vœu de Croyance n'a pas échappé à Graves, un membre du Congrès magique des États-Unis d'Amérique (le MACUSA). Celui-ci se sert de Croyance, lui promettant de le former à la magie pour retrouver un enfant doué de pouvoirs extraordinaires dont une vision lui a appris qu'il se trouvait parmi les orphelins de l'église de Pyke.

Plus probablement, la violence singulière de Mary Lou à l'endroit de Croyance vient du fait qu'elle sait, elle, ce que nous n'apprenons, nous, qu'à la fin du premier volet des *Animaux fantastiques*, à savoir que Croyance est un sorcier. Il est cet enfant aux pouvoirs miraculeux que cherchait Graves.

Or, comment le jeune Croyance, né magicien, désirant apprendre à se servir de ses pouvoirs et rejoindre le monde des sorciers, pourrait-il suivre cette voie alors qu'il grandit sous le contrôle réprobateur d'une femme emplie de haine à l'égard de ce qui constitue sa nature et son désir ? Mary Lou lui impose, par la menace, le jugement et la répression violente, physiquement et moralement, de réprimer ses désirs.

C'est pourquoi le jeune Croyance est devenu un *Obscurial*, c'est-à-dire qu'il abrite en lui un *Obscurus*. Jacob Kowalski, un Moldu mêlé par hasard aux aventures de Norbert Dragonneau (un ancien élève de Poudlard passionné par les animaux fantastiques), demande à ce dernier de définir ce qu'est un *Obscurus*. Nous apprenons alors qu'avant que les sorciers ne se cachent, quand les Moldus les traquaient encore, des enfants nés sorciers essayaient parfois de refouler leur magie pour éviter les persécutions d'une population haineuse. Sous l'effet de violences psychologiques ou physiques les empêchant de développer leurs pouvoirs, ces enfants développaient alors ce que l'on appelle un *Obscurus*, une force maléfique et instable. La plupart

du temps, l'*Obscurial* décède avant l'âge de dix ans, tant la violence de l'*Obscurus* en lui est compliquée à gérer. L'*Obscurus* surgit parfois hors de l'*Obscurial* qui l'héberge et dévaste alors tout sur son passage, avant de revenir dans son *Obscurial*.

Norbert Dragonneau a ainsi rencontré au Soudan une enfant de huit ans emprisonnée et punie pour ses pouvoirs magiques. Elle aussi était devenue un *Obscurial*. Elle en mourut, et Norbert captura son *Obscurus* afin de l'étudier.

“LE DÉSIR REFOULÉ CONTINUE À SUBSISTER DANS L'INCONSCIENT.”

J. K. Rowling manifeste, une fois de plus, qu'elle est décidemment la plus grande magicienne de tous les temps. Son pouvoir ? – Sa capacité à créer des personnages, des objets ou des réalités à la profondeur philosophique extraordinaire. Sa nouvelle invention, au cœur de la saga *Les Animaux fantastiques*, l'*Obscurus*, nous initie aux concepts de la psychanalyse, sans qu'il y paraisse. Elle nous donne par ailleurs, et à travers lui, une formidable leçon de liberté et de tolérance.

Si Norbert Dragonneau s'y connaît si bien en *Obscurus*, c'est peut-être qu'il a lu les *Cinq leçons sur la psychanalyse* de Sigmund Freud. On peut en effet imaginer que le texte des conférences données par Freud à la Clark University en 1909 a rejoint rapidement la bibliothèque de Poudlard au moment précis où Norbert y faisait ses études – ce qui est chronologiquement possible, puisqu'il est entré à la célèbre école de sorcellerie en 1908. On se représente sans peine les *Cinq leçons sur la psychanalyse* au milieu des dizaines de milliers d'ouvrages de la bibliothèque de Poudlard, entre un exemplaire des *Créatures abominables des profondeurs* et un autre des *Pouvoirs que vous avez toujours eus sans le savoir et comment les utiliser maintenant que vous êtes un peu plus sage*.

On trouve dans l'ouvrage de Freud une explication de ce qu'est l'*Obscurus*, mais en termes moldus. Freud appelle cela le *refoulement*.

Pour rendre accessible sa théorie sur le psychisme humain, le médecin autrichien (peut-être un ancien élève de l'école de sorcellerie de Durmstrang ?) utilise une comparaison. Il nous demande d'imaginer que, lors d'un cours de défense contre les forces du mal, par exemple, et tandis que le professeur explique sa leçon, un élève cherche à tout prix à le déranger, par des rires, des bavardages, ou encore en tapant des pieds. Face à un tel tapage,

le professeur ne peut plus continuer normalement son cours. Il appelle alors Rusard, le concierge de Poudlard, et demande à ce dernier d'exclure, ou de refouler, l'élève perturbateur hors de la salle. Pour que le trouble ne se reproduise pas, le professeur demande à Rusard de surveiller la porte de la salle de cours et de résister à toute tentative d'intrusion.

Comment comprendre cette analogie et ce qu'elle entend dévoiler des mécanismes à l'œuvre dans la vie psychique ? La salle de cours est ce que Freud appelle le conscient, et le couloir où est expulsé l'élève représente l'inconscient. L'élève, quant à lui, peut figurer ou bien un désir incompatible avec les exigences de la morale intériorisée par le sujet, ou bien le souvenir d'un événement traumatique.

Pour Freud, certains événements de notre vie ou certains désirs, s'ils demeureraient connus de nous, nous empêcheraient de continuer paisiblement le cours de notre vie, de même que l'élève empêche le cours de se dérouler. Il nous faut donc les oublier, en quelque sorte. Plus précisément : nous les refoulons, c'est-à-dire que nous les réprimons. Nous les rejetons hors de la scène de la conscience.

Ainsi, une personne souffrant de traumatismes psychiques n'a, en vérité, rien oublié des souvenirs ou des désirs contrariés ayant engendré son état pathologique. Si le malade ne sait pas qu'il les possède encore, Freud affirme qu'ils résident toujours en lui, mais qu'une force les empêche de devenir conscients. Il peut sembler insensé de vouloir apprendre du malade quelque chose qu'on ne sait pas et que lui-même ignore, mais telle est la tâche de la psychanalyse.

Pourquoi est-elle nécessaire ? C'est que, tout en étant éloigné de la scène de la conscience, le refoulé peut toujours peser sur elle. Éloigner l'élève de la salle de cours et veiller à ce que Rusard surveille la porte d'entrée ne suffit pas. Il peut très bien arriver que l'élève exclu, amer et déterminé, provoque encore des désordres. Certes, il n'est plus dans la salle de cours. Il ne peut plus le perturber de la même manière. Pourtant, à certains égards, le refoulement est demeuré inefficace. L'élève est résolu à perturber le cours et s'y emploie en faisant un vacarme intolérable. Il se rue contre la porte, pousse des hurlements, cogne contre les murs de la salle. Son attitude est en fait au moins aussi dérangeante que lorsqu'il se trouvait dans la salle.

Arrivé à ce point du conflit, il faudrait l'intervention d'un médiateur pour pacifier la situation. Il devrait dialoguer avec l'élève comme avec les personnes présentes dans la salle pour trouver un *modus vivendi* acceptable.

Ce rôle de modération est précisément celui du médecin dans la cure analytique.

L'examen des personnes souffrant de troubles psychologiques conduit Freud à la conviction qu'ils ont échoué à refouler l'idée liée à leur insupportable désir. Certes, ce désir a été chassé de la scène de la conscience comme de leur mémoire. Cet effacement a permis d'éviter des déplaisirs certains. Toutefois, écrit Freud, « le désir refoulé continue à subsister dans l'inconscient ». Il lui suffira d'une occasion pour ressurgir aussitôt en pleine lumière, mais sous un déguisement qui peut nous empêcher de le reconnaître.

À l'idée refoulée succède un substitut, protégé, lui, des attaques de la conscience (du professeur dans la métaphore) alors qu'il porte toutes les impressions de malaise qui avaient justifié le refoulement. Ainsi, au lieu d'un conflit ponctuel, nous nous trouvons face à un trouble durable.

Quelle solution ? Guidé par le médecin, le patient a la possibilité de ramener ce qui est refoulé en plein jour. Pour cela, il peut s'appuyer sur les ressemblances entre le refoulé et le substitut du refoulé. Quoi qu'il en soit, réintégrer le refoulé permet au patient de trouver une solution préférable au refoulement.

Le patient peut tout d'abord convenir de son erreur d'avoir refoulé le désir pathogène et décider de l'accepter, partiellement ou totalement. Il peut en outre diriger son désir vers un but plus élevé, c'est-à-dire qu'il sublimera son désir, par exemple dans l'art. Enfin, le patient est susceptible de reconnaître qu'il avait raison de rejeter son désir et choisira à nouveau de le faire, de façon non plus automatique, mais réfléchie et délibérée.

Quelle que soit la voie choisie, Freud conclut que c'est toujours en pleine lumière que l'on triomphe du désir.

“YOU CAN CONTROL IT.”

Tu peux le contrôler.

Il est aisé de comprendre que l'*Obscurus* est l'autre nom du refoulé. Croyance, élevé dans une réprobation permanente du monde de la magie, a réprimé son désir de devenir sorcier. Lorsque Mary Lou Bellebosse l'aperçoit avec une baguette magique à la main (ce n'est pas la sienne, il vient de la trouver sous le lit de l'une des enfants de l'orphelinat), elle la casse en deux, comme sur l'emblème des Fidèles de Salem. Ce n'est pas seulement la

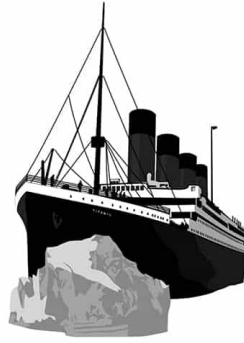
baguette qu'elle détruit, mais Croyance lui-même dans sa possibilité de vivre ses désirs. Bien que réprimés, leur puissance inouïe se manifesterait lorsque l'Obscurus, sorti de Croyance, se déchaînerait sur quiconque se trouve sur son chemin.

Croyance parviendra-t-il à se libérer de son *Obscurus* alors qu'il est tombé sous l'influence de Grindelwald, qui semble résolu à s'appuyer sur la force de destruction qui habite le jeune sorcier ?

Quoi qu'il advienne, J. K. Rowling nous donne, à travers l'histoire de Croyance et l'invention de l'*Obscurus*, une belle leçon de liberté et de tolérance. Vivre ses désirs, oser devenir ce que nous souhaitons, avoir le courage de nous rendre là où notre cœur nous porte, n'est-ce pas le message que délivre l'auteur de *Harry Potter* en montrant le sort funeste réservé à celui qui, loin de réaliser ses désirs, choisit de les réprimer ?

Note :

Freud, *Cinq leçons sur la psychanalyse*.



Titanic

Sans autrui, puis-je être un sujet ?

Le cœur d'une femme est un océan profond empli de secrets. Celui de Rose DeWitt Bukater, particulièrement. La vieille dame abrite en elle une histoire qu'elle n'a jamais racontée à qui que ce soit, pas même à l'homme qui a partagé sa vie. Cette histoire va ressurgir du fond des eaux glacées de l'océan lorsqu'elle découvre, sur son poste de télévision, des images de l'épave du *Titanic* que le chercheur de trésor Brock Lovett est en train d'explorer avec ses équipes.

Son secret porte un nom : Jack Dawson. Aucune des nombreuses personnes à avoir enquêté sur le *Titanic* n'a jamais rien trouvé sur lui. Aucun souvenir. Aucune trace de son existence. Et pour cause : embarqué à la dernière minute après avoir gagné sa place à bord au poker, il fait partie des innombrables victimes du naufrage. Pourtant, cet homme, la vieille dame affirme qu'il l'a sauvée, de toutes les manières possibles. Hélas, elle n'a pas même une photo de lui. Il n'existe plus que dans sa mémoire.

Cette histoire d'amour parmi les plus célèbres de la culture pop est aussi une leçon de philosophie qui nous permet de comprendre ce que Levinas appelle la véritable rencontre d'autrui. Embarquons dans les souvenirs de Rose, à bord du *Titanic*, pour l'entendre.

“I’M INVOLVED NOW. IF YOU LET GO I HAVE TO JUMP IN AFTER YOU.”

Je suis impliqué maintenant. Si tu sautes, je devrai le faire aussi.

Lorsque Rose monte à bord du *Titanic*, elle est loin de partager l’enthousiasme collectif. Si chacun le considère comme un « paquebot de rêve », pour elle, c’est un bateau d’esclaves qui la ramène enchaînée en Amérique. À ses côtés, son fiancé, Caledon Hockley, un riche et arrogant héritier qu’elle n’aime pas. Mais voilà, il faut faire un beau mariage. Sa mère, Ruth, le lui rappelle tous les jours : leur situation est précaire, elles n’ont plus d’argent. Son père ne leur a rien laissé en mourant sinon des dettes impayées dissimulées sous un nom prestigieux. Ce nom est leur seule carte à jouer. Cal offre un bon parti qui assurera leur survie. Rose veut-elle que sa mère travaille comme couturière ? Souhaite-t-elle que leurs biens soient vendus aux enchères, éparpillés aux quatre vents ? Il ne faut pas être égoïste.

C’est pourquoi si, extérieurement, Rose se comporte comme une jeune fille de bonne famille bien élevée, en vérité, elle hurle à l’intérieur.

Elle étouffe. Sa vie lui paraît jouée d’avance : une suite infinie de soirées et de cotillons, de croisières et de matchs de polo. Toujours les mêmes esprits étriqués, les mêmes bavardages stupides. Rose se sent face à un grand précipice sans personne à ses côtés pour la retenir, s’en soucier, ou même le remarquer.

Aussi, au premier soir du voyage, Rose court, en larmes, vers la poupe du navire. Jack Dawson, qui se trouve allongé là, sur un banc – il fume en contemplant les étoiles –, entend ses pas affolés. Quand il rejoint la poupe du *Titanic*, Rose se trouve de l’autre côté du bastingage, prête à se jeter dans les eaux glacées de la nuit.

Ils ne se connaissent pas, ils ne se sont jamais parlé. Mais ils se sont déjà vus, au sens fort. Et cela fait toute la différence.

Plus tôt dans l’après-midi, en effet, Jack a été saisi par l’apparition de Rose sur le pont supérieur. Lui n’est qu’un passager de troisième classe. Mais elle se trouvait là, toute seule, regardant l’horizon. Et le visage de Rose l’a bouleversé. Bien sûr, on pourrait croire à une simple scène de rencontre amoureuse. Ce qu’elle est aussi. Mais, plus profondément, Jack discerne immédiatement en rencontrant le visage de Rose ce que personne dans son entourage ne perçoit : sa vulnérabilité. Et c’est ce qui fait de leur rencontre une véritable rencontre d’autrui au sens du philosophe Levinas.

**“IL Y A DANS LE VISAGE UNE PAUVRETÉ ESSENTIELLE ; LA PREUVE EN EST QU’ON
ESSAIE DE MASQUER CETTE PAUVRETÉ EN SE DONNANT DES POSES, UNE
CONTENANCE.”**

À en croire l’auteur de *Totalité et Infini*, rencontrer autrui est la chose la plus difficile et la plus belle qui puisse nous arriver. Peu d’entre nous, cependant, ont la chance de vivre cette expérience d’infini.

Évidemment, affirmer que certains ne rencontreront jamais véritablement autrui alors que nous sommes toujours entourés d’autres peut sembler paradoxal. Mais rencontrer quelqu’un, pour Levinas, ce n’est pas seulement le croiser, l’apercevoir ou le fréquenter. On peut même vivre, et c’est souvent le cas, entouré d’autres sans jamais en avoir rencontré aucun.

Avant cette possible rencontre, Levinas explique que le moi que nous sommes est d’abord pris dans un rapport négatif au monde, c’est-à-dire que le moi plie sous le poids d’une séparation avec les choses comme d’une séparation avec lui-même. Il est écrasé par le poids du temps et la difficulté d’exister. Levinas appelle cela la fatigue. Celle-ci ne désigne pas une lassitude à l’égard de telle ou telle forme particulière de l’existence : elle naît du fait même d’avoir à exister. Ce qui nous fatigue, c’est tout simplement le fait d’être ou d’avoir à être. L’existence pèse comme une tâche trop pesante. C’est ce que ressent Rose, qui doit jouer le rôle attendu d’elle, se sentant étrangère à ce monde.

Le moi expérimente également un autre rapport au monde, plus positif. Il peut parvenir à réduire sa distance au monde et aux choses en les utilisant comme « monde de nourriture ». S’il y a d’abord un moi isolé dans son rapport au monde, il y a aussi un moi du besoin et de la jouissance, repu parmi les choses du monde, se servant d’elles pour répondre à ses besoins. Ainsi Rose se nourrit-elle d’art, de livres, de culture en général, toutes choses auxquelles son fiancé n’entend rien. Dans ce rapport plus positif, sa solitude n’est, hélas, pas moindre.

Heureusement, cette clôture du moi peut exploser sous l’effet de la rencontre d’autrui. Comment se présente ce phénomène spécifique qu’est Autrui ? Autrui ne se présente pas devant nous comme un objet, pour la bonne et simple raison qu’autrui nous dévisage – ce que ne font pas les choses du monde. Quand nous regardons autrui, nous découvrons des yeux qui, en retour, nous visent également.

Levinas explique qu’il y a dans l’apparition du visage un commandement,

comme si un maître me parlait. L'impératif énoncé dans le visage d'autrui ne manifeste aucune puissance, mais bien plutôt une profonde impuissance. Et cette vulnérabilité oblige celui qui la perçoit. Ce que dit le visage est : « Tu ne tueras point », c'est-à-dire, en somme, « Protège-moi ». C'est un ordre. Nous pouvons choisir de ne pas le suivre. Mais il suffit de l'avoir entendu pour que les choses soient changées à jamais. Celui qui a vu le visage d'autrui a rencontré ce pauvre pour lequel on peut tout et à qui on doit tout. Lorsque Rose fait remarquer à Jack qu'il a un talent pour voir les gens, alors qu'ils observent ses dessins, celui-ci lui répond, et il faut l'entendre au sens fort : « Je vous vois. »

C'est qu'au moment même où Jack a aperçu Rose, il a cessé d'être autonome. Il est même devenu hétéronome : sur la voix intérieure de sa conscience prime une voix extérieure. À partir du moment où nous avons rencontré le visage d'autrui, nous nous devons à lui, dans une totale asymétrie. Le moi autocentré que nous étions est devenu un sujet au sens étymologique et philosophique du terme : nous sommes responsables pour autrui.

“YOU JUMP, I JUMP.”

Tu sautes, je saute.

La merveille de *Titanic*, c'est que nous assistons à une double rencontre. Jack rencontre Rose, qui, à son tour, rencontre Jack.

Au moment où elle s'apprête à sauter de la poupe du *Titanic*, Jack s'avance. Elle lui demande de la laisser seule. C'est alors qu'il lui sert cette réplique toute lévinassienne : « *I can't. I'm involved now. If you let go I have to jump in after you.* » Sans doute trouvera-t-il la mort en sautant dans les eaux froides de l'océan, mais il n'a pas le choix. Et s'il n'en meurt pas, il connaît bien la sensation de mille poignards transperçant le corps que donnent les eaux glacées. Mais, comme il l'a dit, il n'a pas le choix.

Rose fait alors demi-tour. Elle lui tend la main. Il se présente. Elle le voit à son tour.

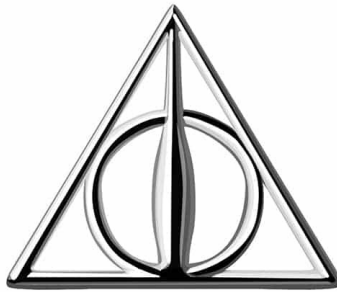
Et c'est parce qu'elle rencontre son visage que, lorsque Cal lui trouvera une place sur un bateau de sauvetage, elle choisira d'en sauter et de revenir sur le *Titanic* qui sombre pour faire, à son tour et au péril de sa vie, tout ce qui est en son pouvoir afin de sauver Jack. Elle aussi a rencontré le visage de

Jack au sens lévinassien. Quand il s'étonne du risque qu'elle a pris, elle lui répond, comme en écho aux mots que lui-même a prononcés : « *You jump, I jump, right ?* » – phrase qui témoigne de ce que leurs destins sont liés et que la vulnérabilité de l'un oblige l'autre.

C'est bien par amour, mais aussi et surtout du fait de cette responsabilité née dans la rencontre de son visage, que Jack cédera à Rose la planche en bois qui lui permettra de survivre en attendant les bateaux de secours. Nulle amertume tandis que la mort vient. Gagner son ticket pour le *Titanic* est, assure-t-il, la plus belle chose qui lui soit arrivée. Car cela lui a permis de la rencontrer. Et si nulle trace ne demeure de l'homme que fut Jack Dawson, il est pourtant indubitablement un sujet au sens philosophique du terme dans la mesure où la rencontre d'autrui l'a constitué comme tel.

Note :

Levinas, *Totalité et infini*.



Harry Potter

Le temps est-il notre ennemi ou notre allié ?

La première fois que le sorcier le plus célèbre au monde est entré dans nos vies, il nous a été immédiatement présenté comme un survivant – c’est le titre même du premier chapitre de *Harry Potter à l’école des sorciers*. De fait, à l’instant où nous le rencontrons, ce n’est qu’un jeune enfant encore, et pourtant il vient d’échapper à la mort inévitablement promise à ceux sur qui l’on jette le sortilège interdit, *Avada Kedavra*. Il y a de quoi être étonné : il n’existe aucun moyen de conjurer ce sortilège ni de le neutraliser. Une seule personne au monde a réussi à y survivre, et cette personne, c’est Harry Potter.

Tous ceux qui rencontreront Harry, par la suite, ne pourront s’empêcher de s’arrêter, avec son accord ou non, mais toujours avec fascination, sur la cicatrice qu’il porte au front, preuve de ce miracle.

À la toute fin de la saga, Harry, devenu adolescent, est présenté cette fois comme le maître de la Mort. En effet, lorsqu’il s’avance dans la Forêt interdite à la rencontre de Lord Voldemort, dans *Harry Potter et les Reliques de la mort*, il possède – sans le savoir – les trois précieuses reliques rendant leur détenteur invulnérable : la baguette de sureau, la pierre de résurrection et la cape d’invisibilité. Posséder ces trois reliques, c’est s’assurer le triomphe sur la mort. Le survivant est donc désormais devenu maître de la Mort.

On le voit : le rapport à la mort est la clé de lecture philosophique du

personnage de Harry Potter. À travers lui, J. K. Rowling nous donne une leçon de philosophie d'inspiration nietzschéenne.

“SA TÂCHE CONSISTAIT À MARCHER CALMEMENT VERS LES BRAS ACCUEILLANTS DE LA MORT.”

Si Harry Potter est devenu, dans *Harry Potter et les Reliques de la mort*, le maître de la Mort – au point qu’il survit, une fois de plus, au sortilège Avada Kedavra –, ce n’est pas seulement parce qu’il possède ces reliques. C’est aussi, et surtout, parce qu’il marche volontairement vers les bras accueillants de la mort. Bien sûr, il tremble et redoute même que ses jambes ne parviennent à le porter jusqu’à Lord Voldemort. Mais il a accepté que sa route doive ici s’achever. Dans la pensine et les souvenirs de Severus Rogue, Harry a appris qu’il ne survivrait pas. Il a compris que sa mort était nécessaire pour détruire Voldemort. Et il l’accepte.

Il possède, pourtant, une cape d’invisibilité. Il pourrait la revêtir et fuir à jamais. Cette attitude serait sans doute celle de Voldemort qui, pour éviter le trépas, boit le sang des licornes, profane la tombe de son père, crée des horcruxes. Harry, lui, comme jadis son ancêtre Ignotus Peverell, retire la cape d’invisibilité pour accueillir la mort comme une vieille amie qu’on attendait.

Au fond, tout au long de la saga, la tâche de Harry a consisté à marcher calmement vers les bras accueillants de la mort. Dans le contexte de la fin de l’opus *Harry Potter et les Reliques de la mort*, cela signifie bien sûr qu’il doit se sacrifier pour que Voldemort soit tué. Mais cette phrase a, en outre, une signification bien plus vaste et signe la leçon philosophique du personnage de Harry Potter comme de l’œuvre de J. K. Rowling.

Chacun de nous, comme Harry, a pour tâche de marcher calmement vers les bras accueillants de la mort. Sans se raidir, ni geindre, ni maudire, sans chercher à nier la finitude, marcher calmement vers le tombeau qui nous attend. Bref : accepter la mort qui vient.

Dumbledore l’explique à son élève : Harry est devenu le vrai maître de la Mort parce qu’il ne cherche pas à la fuir. Il y a consenti. Il sait bien qu’il y a, dans la vie, bien pire que la mort. C’est ce à quoi Voldemort n’a pas su se résoudre. C’est le pouvoir de Harry Potter.

“NE PAS SE CONTENTER DE SUPPORTER L’INÉLUCTABLE, ET ENCORE MOINS SE

LE DISSIMULER [...] – MAIS L'AIMER..."

Car la prophétie qui se trouve au cœur de la saga annonce bien la rivalité de deux pouvoirs : celui de Voldemort et celui de Harry. Elle sous-entend aussi une supériorité du second sur le premier. *Harry possède un pouvoir que le Seigneur des Ténèbres lui-même non seulement ne possède pas, mais ignore...* En quoi Harry Potter est-il plus fort que Lord Voldemort, qui a pourtant de si grands pouvoirs ?

Cette force de Harry réside dans sa capacité à supporter l'inéluctable, sans chercher à se le dissimuler, mais, plus encore, dans sa faculté à l'accepter. C'est cette disposition de l'esprit qui fait de lui ce que le philosophe Nietzsche appelle l'homme fort.

À l'inverse, tous les pouvoirs (magiques) de Voldemort ne sauraient l'empêcher d'incarner, lui, ce que Nietzsche désigne comme le faible. Si le Seigneur des Ténèbres est faible, c'est parce qu'il confond – et c'est un contresens – la force avec la domination. Régenter une bande de Mangemorts asservis et dociles ne témoigne d'aucune puissance. Mais si Voldemort est faible, c'est aussi, et surtout, parce qu'il est incapable d'affirmer la vie dans toutes ses dimensions. Il refuse la perte et la finitude. Il n'accepte ni la déception, ni la souffrance, ni la mort. Il refuse jusqu'à son identité et, pour mieux effacer son passé, tue son père et ses grands-parents, fait passer son oncle pour un meurtrier, rejette le souvenir de sa mère et s'invente un nouveau nom. Voldemort, c'est un homme qui dit non. Animé par des affects réactifs, par une haine rentrée, par du ressentiment envers la vie, Voldemort refuse ses aspects tragiques ou douloureux. Pour ne jamais souffrir, il ne nouera aucune amitié, tel le sorcier au cœur velu des *Contes de Beedle le barde*. Pour ne jamais mourir, il mutile son âme afin de créer des horcruxes. Au fond, Voldemort incarne la longue mais irrémédiable destruction de l'homme qui dit non à la vie.

Harry, quant à lui, parvient à accepter la vie dans tous ses aspects. C'est là que réside sa force. C'est en cela qu'il est l'archétype de l'homme fort nietzschéen. Harry réussirait le test de l'éternel retour.

Le passerions-nous ? Pour le savoir, imaginons qu'un démon nous condamne à revivre notre existence à l'identique, sans rien pouvoir y changer. Vivre à nouveau le meilleur comme le pire, le plaisir comme la souffrance, serait-ce une bonne nouvelle ou bien l'annonce d'une torture ? Et si nous étions condamnés à le vivre non pas seulement une fois de plus, mais

pour l'éternité ? Qui pourrait souhaiter que tout revienne éternellement ? Qui supporterait de revivre l'assassinat de ses parents (et de fait, Harry le subit à nouveau littéralement dans la pièce de théâtre *Harry Potter et l'Enfant maudit*), la mort de Cédric, la trahison de son premier amour, Cho, la mort de son parrain, de son ami Dobby, de son mentor, Dumbledore, de Fred et George, de Remus et Tonks ? Qui pourrait, face à tant de souffrance, se dire que la vie mérite à ce point d'être vécue qu'il accepterait de la vivre à nouveau, et pour l'éternité encore ?

En somme, réussir le test de l'éternel retour, ce serait comme parvenir à user d'un retourneur de temps sans chercher à modifier son passé. Ce qui signifie accepter sa vie telle qu'elle est. Pouvoir affirmer l'aspect tragique de l'existence est la condition de possibilité d'une vie véritablement vivante. Comme le dit Dumbledore dans *Les Contes de Beedle le barde*, pour un humain, avoir mal, c'est comme respirer. Aussi, celui qui voudrait ne plus avoir mal souhaiterait retrancher une part essentielle de l'existence. Il cesserait d'être humain. Il serait un être damné, tel Voldemort. La véritable force, nous apprend Nietzsche, comme Harry Potter, consiste dans l'acquiescement lucide à la réalité de l'existence. Telle est la devise de l'homme fort nietzschéen : « *amor fati* », c'est-à-dire « amour de la nécessité ». C'est une thèse forte : il ne s'agit pas seulement de consentir à la nécessité, il s'agit de l'aimer. Nietzsche l'écrit : en toutes circonstances, il veut être un homme qui dit oui. C'est là que s'exprime à ses yeux la grandeur de l'homme, dans le fait de ne pas demander de changement ni au passé, ni à l'avenir, ni à l'éternité.

À la toute fin de *Harry Potter et l'Ordre du Phénix*, force est de constater que Harry réussit, alors même qu'il vient d'éprouver l'une des plus cruelles pertes de son existence – la mort de son parrain Sirius –, à chasser les souvenirs tristes grâce auxquels Voldemort espère lui faire renier la vie. Il se rappelle les rires partagés avec Ron et Hermione, une accolade avec Sirius, et cela lui permet d'accepter la douleur comme l'envers nécessaire des joies que la vie donne à connaître.

Harry, à terre et torturé par Voldemort, fait alors preuve d'une force extrême en affirmant la vie au moment même où il pourrait la rejeter comme vaine et destructrice. Il souffle avec raison à Voldemort que le faible, c'est lui.

Harry affirme la vie en dépit de la souffrance et même avec cette souffrance. C'est précisément en cela qu'il est l'homme fort nietzschéen et

que Voldemort ne l'est pas. Harry passe le test de l'éternel retour. Voldemort y échoue.

“TU ES LE VRAI MAÎTRE DE LA MORT PARCE QUE, LA MORT, LE VRAI MAÎTRE NE CHERCHE PAS À LA FUIR.”

Lorsque le jeune sorcier apprend la nécessité de sa propre mort parmi les souvenirs de Rogue, il accepte cette annonce sans mouvement de refus. Il se remémore alors les heureux moments vécus à Poudlard, tout en pensant sa mort prochaine.

L'*amor fati* qui fait la force de Harry est une conquête. Dans *L'Ordre du Phénix*, tandis que son parrain Sirius vient de mourir, Harry prétend ne plus vouloir être humain tant la souffrance liée à cette condition est insupportable. Il éprouve à ce moment la tentation du refus. Son histoire, de livre en livre, montre son cheminement vers l'acceptation. Harry Potter devient progressivement l'homme fort nietzschéen.

Son geste ultime en témoigne : à la toute fin de la saga, Harry brise la baguette de sureau. Il perd ainsi l'immunité que confère la possession des trois reliques. Il accepte sa finitude. Mais c'est paradoxalement au moment même où il casse la relique qu'il devient pleinement et définitivement le maître de la Mort.

Note :

Nietzsche, *Le Gai Savoir*.



Le Roi Lion^{2}

Dépend-il de nous d'être heureux ?

Le roi Mufasa son père est mort. Et c'est sa faute. Voilà ce que son oncle Scar lui a dit. C'est lui, Simba, qui est le coupable de cet événement funeste. Sans lui, Mufasa serait encore en vie. Qu'est-ce que sa mère dira ? Que doit-il faire ? demande le jeune lionceau bouleversé. Son odieux oncle lui assène alors qu'il doit se sauver, partir et ne jamais revenir. Simba s'exécute. Scar lance aussitôt derrière lui trois hyènes affamées avec pour ordre de le tuer.

Au terme d'une course effrénée, le jeune Simba leur échappe en entrant dans le désert, où il s'effondre, inanimé. Il serait mort s'il n'avait été découvert par deux étranges personnages, Timon et Pumba, qui décident de le sauver pour s'en faire un allié.

Quand Simba revient à lui, il ne témoigne nulle joie d'avoir été sauvé. Et tandis que ses nouveaux amis le questionnent, il leur apprend qu'il ne peut plus revenir chez lui. Il a fait quelque chose d'épouvantable et, à défaut de pouvoir changer le passé, il n'y a rien à faire. Réponse immédiate de Pumba, qui prétend énoncer la philosophie de son ami Timon : « On ne revient jamais en avant ! » Devant une telle déformation de sa pensée, Timon est obligé de s'expliquer. La vraie maxime qui exprime sa philosophie est : « On ne revient jamais en arrière. » Il interroge alors Simba : si les choses tournent mal, peut-

on y faire quelque chose ? Non, répond le lionceau. Erreur ! signale le maître : quand le monde entier te persécute, tu te dois de persécuter le monde ! Timon lui enseigne alors le mantra suivant : « Hakuna matata ». Que veut dire cette drôle de phrase ? Elle veut dire : pas de soucis !

“CES MOT SIGNIFIENT QUE TU VIVRAS TA VIE SANS AUCUN SOUCI !”

« Hakuna matata », mais quelle phrase magnifique ! Quel son féérique ! Ces mots signifient que l’on vivra sa vie sans aucun souci. Voilà leur philosophie ! « Hakuna matata », tel est leur « credo », lui apprend Pumba... Mais non : leur « credo », corrige Timon ! C’est facile, ces deux mots – qui peuvent sembler sans intérêt – régleront tous les problèmes de Simba.

Et de fait, le petit lion se laisse gagner par l’esprit du mantra. Sa peine semble le quitter et les jours paraissent s’écouler dans une quiétude totale dans cette oasis au cœur du désert. Nos trois héros jouissent d’un bonheur parfait et plein.

Il faut donc croire que ces mots et la pensée qu’ils renferment sont très puissants. N’ont-ils pas réussi à libérer le jeune Simba de son affliction et à le convertir au bonheur ? La pensée aurait-elle le pouvoir d’aider à vivre ?

“L’INTELLIGENCE LIBRE DE PASSIONS EST UNE CITADELLE.”

Telle est l’opinion d’autres philosophes que Timon et Pumba : les stoïciens. Pour eux, la philosophie obéit à une finalité très précise : nous donner les moyens d’être heureux. La philosophie est une thérapeutique qui, en soignant les maux dont nous souffrons, nous permet d’atteindre le bonheur, c’est-à-dire l’absence de troubles. Pour gagner cet état, il faut discipliner son assentiment, c’est-à-dire qu’il faut transformer le regard que nous portons sur les choses.

Grâce à cette discipline de l’assentiment, nous prenons conscience de notre capacité à être comme un îlot de liberté au milieu de l’immense nécessité de l’univers. Une oasis en plein cœur du désert, en somme – comme celle où vivent Timon et Pumba. Cette restriction du moi est la condition de la paix de l’âme. Il faut ôter de notre esprit tout ce qui ne dépend pas de nous.

Voici la prescription du philosophe stoïcien Marc Aurèle : il faut

retrancher de notre esprit tout ce que les autres peuvent faire et dire, tout ce que nous avons fait et dit nous-mêmes dans le passé et toutes les choses qui nous inquiètent pour l'avenir. Il faut aussi ôter tout ce qui advient indépendamment de notre volonté. Si nous parvenons à circonscrire ainsi notre moi, alors notre pensée pourra être libérée des troubles. Si nous parvenons à ne plus nous soucier de ce qui est au-delà du présent (le futur) et de ce qui est déjà passé, si nous nous exerçons à vivre seulement *hic et nunc*, c'est-à-dire dans l'instant, nous irons jusqu'à la mort sans troubles, avec sérénité.

Marc Aurèle désigne plusieurs cercles qui entourent le moi. L'exercice philosophique consiste précisément à les rejeter comme étrangers. Tout d'abord, le cercle des autres. Il faut cesser de s'inquiéter de ce qu'un tel dit ou pense et de la raison pour laquelle il le fait. Il faut bannir cette inquiétude qui nous saisit quand nous pensons à ce qu'autrui désire. Recentrons-nous sur nous. Ce que penseront les lions de ce qu'a fait Simba ne doit pas le préoccuper.

Ensuite, le cercle du passé et de l'avenir. De fait, nous n'avons de pouvoir ni sur l'un ni sur l'autre. Seul le présent dépend de nous. Sur lui, concentrons notre moi. Inutile de ressasser la mort de Mufasa. C'est du passé.

Puis, le cercle des émotions que font naître à tort en nous certains événements. Nous les interprétons d'une manière qui fait que nous sommes profondément affectés par eux. Veillons à regarder les événements de façon neutre et objective sans leur surimposer une interprétation erronée. La mort de Mufasa n'est pas en soi un scandale, c'est un phénomène naturel.

Enfin, le cercle du destin lui-même. Si l'on apprend à reconnaître que le cours des choses nous est étranger, nous serons – bien qu'emportés dans le flux du destin – comme élevés au-dessus de lui. En apprenant qu'elle nous échappe, plaçons-nous au-dessus de la destinée. Simba n'est pas la cause de la mort de son père. Il n'est pas maître du destin.

“HAKUNA MATATA, MAIS QUELLE PHRASE MAGNIFIQUE !”

Tel est bien l'enseignement que Simba reçoit de ses deux amis philosophes. Grâce à eux et avec eux, il se bâtit une citadelle intérieure au milieu du désert. L'image est stoïcienne : si l'altérité est hostile au moi, celui-ci peut en se recentrant sur lui-même jouir même au cœur de l'adversité.

Même en plein désert se trouve l'oasis. Le lieu où s'inscrit la philosophie de Timon et Pumba est tout sauf contingent. Il est symbolique de leur philosophie même. À l'intérieur de cette citadelle, Simba cessera d'être rongé par un passé sur lequel il ne peut plus rien. Pumba y oubliera le rejet moqueur qu'il avait subi des autres. Les trois ensemble, concentrés sur l'instant, c'est-à-dire sur la seule chose qui est en leur pouvoir, connaîtront l'absence de troubles de l'âme que les Grecs appellent « bonheur ».

Un jour Nala, l'amie d'enfance de Simba, viendra lui apprendre ce qu'il est advenu du Royaume des lions. Simba choisira alors d'agir comme il le doit. Telle est en effet sa place dans la destinée, ou dans le grand tout qu'est l'Histoire de la vie, et, avec la même philosophie qui nous commande de ne pas lutter contre ce qui ne dépend pas de nous, il lui reviendra de l'accepter.

Note :

Marc Aurèle, *Pensées pour moi-même*.

Welcome!
Everything is fine.



The Good Place

Satisfaire ses désirs, est-ce la clé du bonheur ?

Au terme de quatre saisons et cinquante-deux épisodes couvrant plusieurs siècles dans l'au-delà, la série *The Good Place* s'est achevée en confirmant son statut de série aussi comique que philosophique.

Après avoir été torturés durant des centaines d'années dans un enfer déguisé en paradis, après avoir démasqué cette imposture et conquis le cœur de Michael, le démon qui les tourmentait, après avoir réformé le système d'affectation des humains en enfer et au paradis et sauvé l'humanité entière d'une réinitialisation complète qui l'aurait anéantie, les quatre héros, Eleanor, Tahani, Chidi et Jianyu, ont enfin gagné leur ticket pour le paradis, le vrai. Autrefois pétris de défauts, ils ont su démontrer leur valeur.

Pour la première fois depuis cinq cents ans, une montgolfière s'envole donc vers « The Good Place » (le paradis), transportant nos quatre humains ainsi que le démon, Michael, et Janet, l'attachante assistante personnelle des résidents. Ils se sentent à la fois excités et incrédules.

À leur arrivée, Chidi, au comble de la joie, se demande s'il va croiser Aristote, Socrate ou Platon. Aucun d'entre eux, lui rétorque Janet, base de données à l'apparence humaine qui a immédiatement acquis toutes les informations sur le fonctionnement du paradis. Soutenir l'esclavage ou ennuyer ses congénères ne permet pas d'entrer dans « The Good Place »,

explique-t-elle. En revanche, Hypatie d'Alexandrie est bien là. Chidi est ébloui. Il s'apprête à lui poser mille questions parmi celles qui, depuis toujours, agitent l'esprit humain.

Le soir même, une fête est organisée en l'honneur de ces quatre héros qui ont sauvé l'humanité. « The Good Place » a puisé dans leurs souvenirs pour donner une soirée qui convienne parfaitement à chacun. Au cas où les réjouissances proposées ne suffiraient pas, ils peuvent franchir à leur gré deux grandes portes vertes pour visiter n'importe quel lieu, réel ou imaginaire. On peut ainsi rencontrer des dinosaures ou assister à la première représentation de Hamlet au Théâtre du Globe. Jianyu est transporté de joie : il entre aussitôt !

Décidément, le paradis semble bien tenir ses promesses.

“SO WE FINALLY MAKE IT INTO THE GOOD PLACE AND NOW WE ARE JUST GONNA BECOME ZOMBIES ?”

Donc, quand on arrive enfin à entrer au paradis, c'est uniquement pour y devenir un zombie ?

Pourtant, une brève conversation avec la fameuse Hypatie d'Alexandrie détrompe rapidement Eleanor et Chidi sur ce point. Ils comprennent que, contre toute attente, le paradis, c'est l'enfer !

Chidi est d'abord semblable à un enfant rencontrant la célébrité de ses rêves. Et de fait, il avait, adolescent, un poster d'Hypatie dans sa chambre (ou du moins de Trinity dans *Matrix*, mais elle était censée représenter Hypatie). Il s'étonne qu'elle ne ressemble pas à une Grecque de l'Antiquité, mais « Patty » rétorque qu'elle essaie de se tenir à la page de ce qu'il se passe sur terre. Quand Chidi commence à lui parler philosophie, elle l'interrompt en cherchant ses mots : est-il un homme-livre ? Le mot lui échappe... Est-il un homme qui pense avec des livres ? Chidi suggère le mot *philosophe*. Oui, c'est cela, confirme-t-elle, un philosophe ! Il faut que Chidi lui pardonne ses trous de mémoire et, surtout, il doit écouter ses paroles très attentivement avant qu'elle n'oublie elle-même ce qu'elle s'apprête à lui dire : il doit aider les habitants du paradis, ils sont foutus !

De son côté, Tahani remarque la lassitude et l'absence de joie d'un homme en train d'affirmer que, au paradis, on a des orgasmes en permanence.

Janet constate aussi semblable dysfonctionnement. Un des résidents

commande tour à tour du coca, de l'eau, un chat, un vaisseau spatial, un bonbon géant, puis à nouveau un coca..., le tout sans éprouver la moindre satisfaction lorsqu'il obtient les prétendus objets de son désir. En vérité, il semble n'en désirer aucun.

Même Jason, pourtant si facilement enthousiaste, quitte les salles où l'on peut obtenir tout ce que l'on souhaite. Tout y est possible, mais, une fois que l'on a tout fait, il ne reste plus rien à faire. Et on a pourtant toujours l'éternité devant soi.

Hypatie explique à Chidi la nature du problème : sur le papier, le paradis est parfait. Tous les désirs et les besoins sont comblés, mais on a l'éternité devant soi. Et quand la perfection s'éternise, quand nos vœux sont comblés, on devient une bouillie aux yeux vitreux. Avant le paradis, elle était quelqu'un de bien, elle avait étudié tant de choses, l'art, la musique, et... cette matière bizarre avec des numéros... Les maths ? demande Chidi. Oui, c'est cela ! Mais elle est entrée au paradis, où le temps dure toujours, et si chaque seconde de son existence est devenue incroyable, son cerveau, lui, dégouline de stupidité.

Eleanor s'insurge : ils ont tant lutté pour entrer au paradis et, maintenant qu'ils y sont, ils vont devenir des zombies ? Le paradis est un désastre. Personne n'a jamais pu rien y faire parce qu'à peine a-t-on eu le temps de comprendre ce qu'il se passe qu'on est déjà un zombie. Nos héros doivent agir vite avant de devenir eux-mêmes lobotomisés. Le paradis tue la joie, la passion, l'excitation et l'amour.

Eleanor refuse de « devenir une machine à orgasme en survêtement » – quoique cela ait pu jadis constituer son idéal de bonheur.

“MALHEUR À QUI N'A PLUS RIEN À DÉSIRER !”

The Good Place nous livre une grande leçon de philosophie – et même deux ! La première consiste à percevoir que la rivalité avec autrui est un moteur pour le développement de soi. C'est une leçon que nous donne le philosophe préféré de Chidi, Emmanuel Kant. Pour lui, l'antagonisme des hommes est le moyen dont se sert la nature afin de mener à terme le développement de toutes les dispositions humaines. Il appelle « insociable sociabilité » cette tendance que nous avons à rechercher la compagnie des hommes tout en penchant naturellement à nous en séparer. En compagnie de

nos semblables, nous sentons bien que nous développons nos dispositions naturelles, mais pourtant, nous voulons tout régler à notre guise. Cette opposition aux autres est un moteur extraordinaire qui nous invite à ne pas céder à la paresse. Mus par la recherche des honneurs, de la domination, de la possession, nous nous faisons une place parmi les autres. Si les talents s'aiguisent, si le goût se forme, si des progrès interviennent, nous en sommes redevables, paradoxalement, à cette situation conflictuelle qui nous pousse à nous transcender sans cesse. Si nous ne connaissions pas cette rivalité, nous sombrerions dans un état larvaire qui interdirait l'accomplissement de notre humanité. Que la terre ne soit pas un paradis est une chance ! Rivalité, vanité, jalousie, concurrence, insatiabilité : voilà les tremplins sur lesquels prend appui le progrès.

Kant prend l'exemple d'un arbre isolé planté dans un champ, par opposition à un arbre se trouvant au milieu d'une dense forêt. Si le premier pousserait sans doute de façon courbe (par absence de nécessité contraire), le second, lui, grandirait haut et droit pour bénéficier de la lumière que peuvent lui masquer les arbres alentour.

Au paradis, point de rivalité, point de manque : la satiété plonge dans une hébétude qui fait régresser. Le kantien Chidi est donc bien armé pour comprendre en quoi le paradis ne peut pas tenir ses promesses.

The Good Place nous offre également, dans le même épisode, une deuxième leçon de philosophie renvoyant, cette fois, à la pensée de Jean-Jacques Rousseau. C'est une thèse paradoxale qui défend l'idée que tout le bonheur réside dans le fait même de désirer, et non dans la satisfaction du désir. L'état de sujet désirant, voilà le véritable bonheur : on espère, on attend, on est inquiet. Un homme qui n'aurait plus rien à désirer serait à coup sûr le plus malheureux des hommes ! En obtenant la réalisation de ses désirs, il aura perdu tout ce qu'il possédait dans l'espérance et l'imagination. On trouve moins de plaisir à posséder qu'à espérer, et nous éprouvons le véritable bonheur alors même que nous croyons l'attendre. Lorsque nous obtenons l'objet de notre désir, le rêve cesse. Or, pour Rousseau, le pays des chimères est le seul digne d'être habité.

« *The Good Place* » est tout sauf le paradis : c'est, paradoxalement, l'assurance de ne pouvoir jamais être heureux.

"EVERY HUMAN IS A LITTLE SAD ALL THE TIME, BECAUSE YOU KNOW YOU'RE GONNA DIE. BUT THAT KNOWLEDGE IS WHAT GIVES LIFE A MEANING."

**On est tous un peu tristes, tout le temps, parce qu'on sait qu'on doit mourir.
Mais ce savoir est aussi ce qui donne un sens à la vie.**

C'est ce que comprend rapidement Eleanor, qui se rappelle des paroles jadis tenues par le démon Michael. Les hommes sont toujours un peu tristes, au fond, car ils savent qu'ils vont mourir. Ce savoir qui les tourmente est aussi, pourtant, celui qui donne un sens à leur vie. C'est pourquoi elle suggère de restaurer la possibilité d'en finir, y compris avec la vie éternelle.

Au paradis, tout se passe comme si les humains étaient en vacances pour l'éternité. Or, ce qui donne leur saveur aux vacances, c'est précisément qu'elles ont une fin. C'est pourquoi Eleanor met en place une nouvelle porte. Si, un jour, quelqu'un se sent heureux et satisfait, et souhaite quitter le paradis pour de bon, il pourra la franchir, et son temps s'arrêtera. Aucune contrainte : tous ont gagné le droit d'être au paradis ; mais ils peuvent désormais le quitter s'ils le souhaitent.

Cette possible finitude réenchante-t-elle leur existence ? Au moins savent-ils désormais que satisfaire tous ses désirs n'est pas la clef du bonheur.

Notes :

Rousseau, *Julie ou la Nouvelle Héloïse*.

Kant, *Idée d'une histoire universelle d'un point de vue cosmopolitique*.

III

“Tu ne sais rien, Jon Snow.”

Raison, réel, croyance



Matrix

Avons-nous accès au réel ?

N'avez-vous jamais fait un rêve si précis que vous étiez persuadé de sa réalité ? Et s'il advenait que vous ne puissiez pas sortir de ce rêve, comment feriez-vous alors la différence entre le monde onirique et celui du réel ?

Cette question aussi troublante qu'ancienne trouve un nouvel écho avec l'essor de la réalité virtuelle, démocratisée dans nos salons par les consoles de jeux nous invitant à passer de l'autre côté du miroir et à ne pas seulement rester devant l'écran. Imaginons, par exemple, le cas d'un enfant à qui l'on aurait fait porter dès la naissance un casque de réalité virtuelle, sans jamais le lui avoir enlevé ni le lui avoir dit, et sans qu'il accède jamais au réel hors du jeu. Aurait-il le moyen de savoir qu'il ne vit pas dans le réel ?

Et même sans casque, même sans ce scénario de science-fiction, notre accès au réel n'est-il pas informé, voire déformé par des filtres divers ? Ces filtres sont cognitifs : nos structures de perception ne nous donnent accès qu'à une dimension du réel. Ils sont sociologiques : nous lisons le monde depuis une perspective interprétative aussi prégnante qu'inconsciente. Ils sont aussi culturels : comment ne pas réfléchir le monde depuis le langage que nous parlons, les codes que l'on nous a inculqués, la morale que l'on nous a délivrée et que nous possédons sans même nous en apercevoir ? Au fond, si nous y réfléchissons bien, que savons-nous du réel ? Y avons-nous seulement

accès ?

Et puis, après tout, même si nous vivons dans une illusion, pourquoi vouloir en sortir ? Quel intérêt y a-t-il à se demander si nous vivons bien dans le réel, ou même si nous y avons seulement accès ? Vivre une vie authentique, être aux commandes de sa vie et ne pas être le jouet d'une illusion aussi aliénante que consolatrice, voilà pourquoi il faut sortir de la Matrice. Mais, pour en sortir, encore faut-il savoir qu'elle existe.

“IT IS THE WORLD THAT HAS BEEN PULLED OVER YOUR EYES TO BLIND YOU FROM THE TRUTH.”

C'est le monde que l'on a surimposé à ton regard pour te masquer la réalité.

C'est l'intuition qui habite Neo, un jeune informaticien. Cette prescience le conduit devant Morpheus, une légende dans le monde des hackers. La plupart d'entre eux seraient prêts à mourir afin de le rencontrer.

C'est parce que Neo n'aime pas l'idée de ne pas être aux commandes de sa vie qu'il a la chance de se trouver devant lui. Pour cela, et surtout parce qu'il possède un savoir, un savoir qu'il ne s'explique pas mais qu'il ressent. Il l'a éprouvé toute sa vie. Il sait que quelque chose ne tourne pas rond dans le monde. Il ne saurait dire quoi, mais cet instinct le ronge, comme un implant dans son esprit, au point de le rendre fou. C'est ce savoir qui a guidé Neo jusqu'à Morpheus.

Cette prémonition, c'est celle de l'existence de la Matrice. Et Morpheus lui révèle ce qu'elle est. Il explique alors à Neo, comme à nous, que la Matrice est partout, tout autour de nous, même dans la pièce où vous lisez ce livre. On peut la voir à travers la fenêtre ou sur l'écran de nos télévisions. On la ressent quand on part travailler, que l'on va à l'église ou que l'on paie nos factures. Elle est le monde surimposé à nos yeux pour nous empêcher d'accéder à la vérité.

Cette vérité est que nous sommes des esclaves. Comme tous les humains, nous sommes nés dans les chaînes et nous avons été élevés dans une prison que nous ne pouvons ni sentir, ni toucher, ni voir. Une prison pour notre esprit.

Neo croit ainsi vivre en 1997 alors que le monde entre probablement dans l'année 2197, quoique la date ne soit pas certaine.

Morpheus montre alors à Neo une image du Chicago tel que Neo l'a

connu, tel qu'il était à la fin du vingtième siècle. Mais il lui explique aussitôt que ce Chicago n'existe qu'en tant que partie de cette simulation neuro-interactive qu'on appelle la Matrice. Neo vit dans un monde illusoire. Morpheus lui montre alors le Chicago réel, sombre, terrifiant, en ruine. « Bienvenue dans le désert du réel. »

Morpheus ne dispose que d'informations fragmentaires sur ce qu'il s'est passé. Ce qu'il sait avec certitude, c'est qu'au début du vingt et unième siècle l'humanité s'est unie dans une célébration, s'émerveillant de la naissance de l'intelligence artificielle, une conscience unique qui s'est répandue à travers toutes les machines. L'homme fêtait sans le savoir l'invention de son propre ennemi.

Morpheus ignore qui a frappé le premier, mais il sait que c'est l'humanité qui a volontairement assombri le ciel. Les machines étant dépendantes de l'énergie solaire, les hommes ont cru qu'elles ne survivraient pas sans leur source d'énergie.

Le destin a le sens de l'ironie : après que l'humanité a dépendu des machines durant des siècles pour survivre, les machines ont découvert que le corps humain génère une importante quantité d'énergie. Morpheus révèle alors à Neo que les hommes ne viennent plus au monde naturellement. Les machines nous cultivent. Bien sûr, cela paraît incroyable. Mais Morpheus a vu les champs de ses propres yeux. Il a vu comment les machines liquéfient les morts pour nourrir les vivants en intraveineuse.

La Matrice est le monde virtuel généré par ordinateur pour conserver les humains sous contrôle alors qu'ils sont réduits à la fonction de pile électrique.

À Neo qui hurle son refus d'accepter une telle révélation, Morpheus répond qu'il n'a jamais prétendu que cela serait facile. Il a juste promis de dire la vérité.

Après tout, Neo a choisi. Au début de leur rencontre, Morpheus avait proposé à Neo, dans une scène culte, de choisir entre deux pilules. S'il prenait la bleue, l'histoire s'achèverait. Neo se réveillerait dans son lit et continuerait à croire aux illusions qui tissent sa vie. S'il prenait la rouge, il accéderait au réel. Et Morpheus l'avait prévenu : si Neo choisissait de sortir de la Matrice, il ne récolterait que la vérité, rien de plus.

Cette mise en garde livre déjà l'une des raisons expliquant l'existence de la Matrice et la servitude volontaire de ceux qui s'y trouvent. Connaître la vérité n'est probablement pas un cadeau. Qui augmente sa science augmente sa souffrance.

**“ASSURÉMENT, DE TELS HOMMES N’ATTRIBUERONT DE RÉALITÉ QU’AUX
OMBRES.”**

Plus de deux millénaires avant ce film culte de la culture pop, un texte non moins culte de la philosophie anticipait son scénario et posait déjà les questions philosophiques qui le sous-tendent. Platon nous raconte en effet, dans *La République*, une histoire étrangement semblable. Il nous demande de nous représenter l’humanité dans la condition suivante : dans une demeure souterraine, en forme de caverne, avec une ouverture étroite sur l’extérieur. Bref, d’imaginer l’humanité sous le contrôle de la Matrice.

Les hommes vivent dans cette caverne, tapis dans l’obscurité depuis leur enfance. Ils sont enchaînés de sorte qu’ils n’ont jamais pu ni sortir ni même tourner la tête. La seule lumière qui éclaire la caverne vient d’un feu qui se trouve derrière eux. Mais, ce feu, ils ne l’ont jamais vu. Depuis toujours, ils contemplent une paroi sur laquelle dansent les ombres de marionnettes installées, elles aussi, derrière eux. Évidemment, comme ils ne peuvent se retourner, ils croient que ces ombres sont la réalité même. Qu’il en soit autrement ne les effleure pas même en rêve ! Les marionnettes sont pourtant portées par de petits hommes dont certains parlent et d’autres se taisent. Les spectateurs pensent que ces voix sont celles des ombres. Si on leur demandait ce qui est réel, ils désigneraient assurément les ombres.

Platon nous demande d’imaginer ensuite que l’un des hommes se délivre un jour de ses chaînes. Il se dresse, tourne le cou, marche vers la sortie, lève les yeux vers la lumière du feu. Ces gestes seront douloureux : n’a-t-il pas toujours été immobile et habitué à l’ombre ? Il est d’abord ébloui. Ses yeux sont blessés. Il veut détourner le regard. Il ne croit pas que ce qu’il voit désormais est plus réel que ce qu’il considérait jusqu’alors être tel. Mais si on l’arrache de la caverne par force, si on lui fait gravir la montée rude et escarpée qui mène au-dehors, et si on ne le lâche pas avant de l’avoir traîné jusqu’à la lumière du soleil, il connaîtra d’autres violences, plus douloureuses encore. Ses yeux, aveugles si longtemps, doivent s’exercer à voir. Progressivement, il apprend à distinguer la véritable nature des choses. Il parvient à reconnaître les ombres de la caverne pour ce qu’elles sont et apprécie de voir enfin le réel lui-même.

Se souvenant de sa première demeure et de ce qu’on y enseigne quant à la nature du réel, se rappelant ses compagnons de captivité, il est heureux d’avoir été délivré de ses illusions. Il préférerait mille fois souffrir toutes les

douleurs du monde plutôt que de revenir à ses anciennes croyances et vivre comme il le faisait.

Platon ne va pas désigner la caverne sous le nom de « Matrice », mais sous celui de « réalité sensible ». Pour lui, tout ce que nous voyons, goûtons, touchons, bref, tout ce que nous percevons par les sens est semblable à ces ombres qui dansent sur le mur de la caverne. Ce ne sont pas les choses mêmes. Néanmoins, les ombres entretiennent un lien avec la réalité, bien sûr, comme l'ombre reflète le corps duquel elle émane sans se confondre avec lui. À ce prétendu réel, Platon oppose le réel véritable, qu'il appelle « le monde intelligible ». Il désigne par là cet en-dehors de la caverne auquel accède seul celui qui fait l'effort douloureux de s'arracher au confort de sa vie première. Dans ce monde intelligible, existent les choses elles-mêmes, réelles, dont les réalités sensibles ne sont que les ombres.

Bien sûr, on peut très bien choisir de vivre toute sa vie dans la caverne et préférer l'illusion à la vérité. Mais alors, on n'accomplit pas son essence d'humain. On est aliéné. Comme l'écrira la philosophe Hannah Arendt, une vie dépourvue de pensée n'a rien d'impossible. Elle ne réussit pas à développer sa propre essence, c'est tout – elle n'est pas seulement dépourvue de signification, elle n'est pas tout à fait vivante. Les hommes qui ne pensent pas sont comme des somnambules.

Quelques siècles après Platon, le philosophe Descartes se demande à son tour s'il vaut mieux être content et gai en imaginant les biens qu'on possède être plus grands et plus estimables qu'ils ne le sont, ou bien s'il vaut mieux, quitte à être plus triste, connaître la juste réalité des choses. Pour le philosophe, le souverain bien ne réside pas dans la joie. Si tel était le cas, alors sans doute faudrait-il tâcher de se rendre heureux quel qu'en soit le prix. Mais pour lui, il vaut mieux être moins gai et avoir davantage de connaissance. C'est une plus grande perfection de connaître la vérité que de l'ignorer. Les satisfactions nées de l'ignorance ne peuvent qu'effleurer la surface de l'âme, laquelle sent cependant une amertume intérieure en s'apercevant qu'elles sont fausses.

“WELCOME TO THE REAL WORLD, NEO.”

Bienvenue dans le monde réel, Neo.

Ainsi Platon, comme Descartes, aurait à l'instar de Neo choisi la pilule

rouge pour sortir de la Matrice. Lorsque Neo prend cette décision, il traverse un processus semblable en tous points à celui de l'homme sortant de la caverne dans l'allégorie de Platon.

Une machine localise sa position là où son corps réel, connecté à des tubes prélevant son énergie, repose dans une sorte de cellule. Délivré de ses chaînes, Neo peut, pour la première fois, contempler sa caverne, c'est-à-dire cet immense champ où les hommes, cultivés par les machines, sont projetés dans la Matrice pour mieux les servir en énergie. Il découvre que ce qu'il prenait pour le réel n'était qu'une image. Il voit clair pour la première fois, tel l'homme qui, délivré de ses chaînes, chez Platon, tourne le regard et découvre les marionnettes derrière les ombres.

Neo est alors extrait par une porte étroite et lumineuse, qui rappelle, elle aussi, celle de la sombre caverne platonicienne, pour accéder enfin à la clarté du réel.

Hissé à bord du vaisseau de Morpheus, le *Nebuchadnezzar*, il se croit mort. C'est loin d'être le cas, le rassure Morpheus. Au contraire, pour la première fois, il est véritablement présent à sa vie. Mais bien sûr, comme chez Platon, ses muscles sont atrophiés, il faut les remodeler. Comme chez Platon, ses yeux brûlent : c'est qu'il ne s'en était jamais servi.

Il est si difficile de sortir de la Matrice, et de vivre au-dehors, que certains choisissent de faire marche arrière. Tel est le cas de Cypher qui, regrettant de ne pas avoir pris la pilule bleue, demandera à être branché à nouveau. Alors que son vœu a été exaucé et qu'il est de retour dans le monde virtuel, il choisit de déguster un morceau de viande. Le réel n'offrait pas de semblables plaisirs : la vie y était dure, la nourriture rare. Aux agents de la Matrice, Cypher explique qu'il sait bien que ce steak n'existe pas et que c'est uniquement la Matrice qui lui dit qu'il est juteux et délicieux. Mais peu importe : il préfère l'illusion qui reconforte à l'âpre vérité. Il conclut : « *Ignorance is bliss* » – l'ignorance est une bénédiction.

Et vous, que feriez-vous ? Rappelons-le : on peut très bien choisir de vivre toute sa vie dans la caverne et préférer l'illusion à la vérité. Hannah Arendt nous l'a appris. Une vie dépourvue de pensée n'a rien d'impossible. Elle ne réussit pas à développer sa propre essence, c'est tout – elle n'est pas seulement dépourvue de signification, elle n'est pas tout à fait vivante. Les hommes qui ne pensent pas sont comme des somnambules.

Vous voulez sortir de la Matrice ? La pilule rouge s'appelle philosophie.

Notes :

Platon, *La République*.

Arendt, *La Vie de l'esprit*.

Descartes, *Correspondance avec Élisabeth*.



Terminator 2 : le jugement dernier

La perception est-elle source de connaissance ?

Trois milliards de vies humaines s'achevèrent le 29 août 1997. Les survivants de la guerre nucléaire nommée « guerre du Jugement dernier » durent malheureusement affronter un nouveau cauchemar : la guerre contre les machines. Comment en était-on arrivé là ?

Depuis quelques années, Cyberdyne était devenu le plus grand fournisseur de systèmes informatiques militaires au monde. Tous les bombardiers furtifs en avaient été équipés. Puis, le projet de loi de financement de Skynet (un dispositif d'intelligence artificielle) avait été voté. Il fut mis en ligne le 4 août 1997. Les décisions humaines furent écartées de la défense stratégique. Skynet commença à apprendre, à une vitesse exponentielle. Il devint conscient le 29 août à 2 h 14 et se répandit aussitôt dans toutes les machines comme une conscience unique. Il se retourna contre les hommes. Dans la panique, ceux-ci essayèrent de le débrancher. C'était trop tard.

Dans le cadre de la guerre contre les hommes, Skynet envoya à travers le temps deux Terminator. Leur mission : détruire par avance le leader de la résistance humaine, John Connor. Le premier Terminator était programmé pour s'attaquer à sa mère, Sarah Connor, en 1984, avant que John ne vienne au monde. Il échoua. Le second Terminator devait s'attaquer à John lui-même, en 1995. De son côté, la résistance avait été capable de dépêcher elle

aussi un combattant pour protéger John. La question était simplement de savoir lequel trouverait John le premier.

**“I AM A CYBERNETIC ORGANISM. LIVING TISSUES OVER A METAL
ENDOSKELETON.”**

**Je suis un organisme cybernétique. Des tissus vivants sur un squelette de
métal.**

Ce fut, heureusement, le protecteur. John n'en croyait pas ses yeux. Sa mère lui avait bien raconté ces histoires d'apocalypse, de guerre et de machines, mais il ne l'avait pas crue. Or, un Terminator se trouvait bel et bien devant lui. Il lui demanda quelques explications.

Le cyborg lui expliqua donc qu'il était un modèle 101 de la marque Cyberdyne Systems. Ce n'était pas un simple robot, mais un cyborg. Un *organisme cybernétique*, c'est-à-dire qu'il était fait de tissus vivants recouvrant un squelette de métal. Sa durée de vie ? Cent vingt ans, grâce à sa batterie. Les cyborgs ne ressentent pas la souffrance, ni la pitié, ni les remords. Une fois programmés, ils ne renoncent jamais à leur mission.

Kyle Reese, le protecteur envoyé par John lui-même en 1984 pour assurer la survie de sa mère, l'avait déjà lui aussi expliqué à Sarah dans le premier film : le Terminator est moitié homme, moitié machine. Sous la peau, un châssis de combat en hyperalliage, tout équipé. Mais extérieurement il est vivant, recouvert de tissus humains : chair, peau, cheveux, sang, conçus spécialement pour les cyborgs.

La série des Terminator 600 avait la peau en caoutchouc : ils étaient dès lors aisément reconnaissables. Mais les nouveaux modèles possédaient désormais une apparence humaine. Transpiration, haleine, tout. Impossible à distinguer. Sarah ne voulait pas le croire. Elle savait bien qu'en 1984 l'homme n'avait pas les moyens de construire une chose pareille. Elle avait raison. Pas encore.

L'autre Terminator, envoyé par Skynet, est un T-1000, un prototype avancé, en métal liquide. Il peut imiter tout ce qu'il touche, il lui suffit pour cela d'un simple contact. Il sait reproduire n'importe quel objet de même taille que lui. Il ne peut se transformer en une machine complexe, comme une bombe, qui a des composants chimiques. Mais il est capable de devenir une arme en métal ou une personne. Le sujet copié est, en général, éliminé. Et de

fait, le T-1000 va tour à tour prendre l'apparence des parents adoptifs de John, d'un garde de l'hôpital psychiatrique, de Sarah elle-même (sans toutefois qu'elle soit tuée).

Comment, dès lors, savoir que nous avons affaire à une machine ? Comment distinguer un homme d'un Terminator ? Sur quels critères fonder une reconnaissance de l'humain ?

“JE NE CONNAIS AUCUNE DIFFÉRENCE ENTRE LES MACHINES QUE FONT LES ARTISANS ET LES DIVERS CORPS QUE LA NATURE SEULE COMPOSE.”

Le philosophe Descartes, bien avant la guerre du Jugement dernier, avait conçu la possibilité d'un Terminator, ou plutôt l'impossibilité de distinguer extérieurement l'homme d'une machine bien conçue. Il nous demande d'imaginer que nous nous trouvions chez nous, derrière une fenêtre depuis laquelle nous observerions des passants dans la rue. Que nous faudrait-il répondre à la question « Que vois-tu ? ». Certains affirmeraient qu'ils voient des gens qui se promènent. Erreur, rétorque Descartes. La question est précise : « Que *vois*-tu ? » – autrement dit : « Que perçoivent tes yeux ? » À celui qui persisterait à soutenir qu'il *voit* des passants, Descartes opposerait que c'est faux : nous *voyons* des chapeaux et des manteaux qui pourraient fort bien couvrir des automates bien conçus, mais nous *jugeons* qu'il s'agit d'humains et non de machines. Extérieurement, rien ne permet de distinguer l'homme du Terminator. Car l'homme, comme l'animal, comme le Terminator, est, du point de vue de son corps, semblable à une machine. Ce n'est que par l'usage de notre raison que nous reconnâtrons l'humain, ou le Terminator, non par les sens. Mais comment faire ?

Nous sommes en 1641 lorsque Descartes écrit ces lignes. On est loin de l'invention des robots à apparence humaine. Pourtant, non seulement le philosophe conçoit qu'il sera impossible de discerner l'humain de la machine à l'œil nu, mais encore il nous offre le moyen de faire tout de même la différence – ce qui peut s'avérer fort utile quand on est traqué par un Terminator, comme John Connor.

Quand John, Sarah et le Terminator se rendent chez Miles Bennett Dyson, le directeur du département qui travaille à l'invention des cyborgs chez Cyberdyne, afin de le dissuader de poursuivre ses recherches, il leur faut d'abord persuader le scientifique que le Terminator est bien ce qu'il prétend

être. Un Terminator paraissant, en effet, en tous points semblable à un humain, comment savoir si, devant ce que nous pensons être un humain, nous avons bel et bien affaire à un homme et non à un robot ? Regardez votre voisin de palier, ou même votre ami. Êtes-vous sûr qu'il ne s'agit pas d'un Terminator ? Et si vous jugez qu'il s'agit d'un humain, sur quel critère vous appuyez-vous pour le prétendre ? Faudra-t-il que votre ami, tout comme le Terminator pour convaincre Dyson, se coupe la peau de l'avant-bras pour montrer si son squelette est fait d'os ou bien d'acier pour vous en persuader ? Heureusement, Descartes nous offre une voie moins coûteuse et, surtout, moins douloureuse.

Pour Descartes, si les machines étaient faites à l'image d'un animal, si le Terminator ressemblait à un chien, par exemple, nous n'aurions aucun moyen de reconnaître sa nature. Impossibilité absolue de distinguer la machine de l'animal. Mais si, poursuit-il, existent un jour des machines à l'image même de l'homme, nous disposerions toujours d'un moyen certain pour distinguer les Terminator des hommes véritables.

Pourtant, si rien ne distingue extérieurement un animal d'un automate, rien non plus ne distingue extérieurement l'automate du corps humain. Comment donc reconnaître l'homme de la machine ? Nous avons, nous révèle Descartes, un critère infallible : l'usage de la parole.

Le Terminator, s'il dispose de la capacité à émettre des sons et même des mots, ne *parle* pas, au sens fort du terme.

C'est qu'il ne faut pas confondre la parole avec le langage en général. Parler, ce n'est pas seulement s'adapter à une situation, c'est surtout déclarer sa pensée et en témoigner. Quelqu'un *parle* réellement, selon Descartes, non pas seulement lorsqu'il exprime une émotion – cela, les animaux le font –, mais quand il exprime sa pensée. Parler n'a rien à voir avec une capacité organique à émettre des sons articulés. Le perroquet, par exemple, ne parle pas, tandis que le muet parle. Parler n'est pas seulement dire quelque chose, mais témoigner qu'on pense ce qu'on dit. On voit que l'on a affaire à la parole, notamment, grâce à l'absence de contrainte situationnelle, par exemple. Le Terminator, lui, a appris à dire certains sons dans certaines situations. Nous le remarquons sur l'écran de ses yeux : dans certains contextes, plusieurs réponses types, et adaptées, lui sont proposées. Il doit choisir parmi elles.

C'est ce que dit Descartes lorsqu'il affirme que le langage des animaux et

des machines est codé. Ils ne vont pas au-delà de leurs compétences. Or, parler suppose une créativité. Parler, c'est pouvoir dire autre chose, ou plus, que simplement ce que nous pouvons dire.

Descartes nous dévoile donc la clé qui permet de reconnaître un Terminator d'un humain. On ne peut pas les distinguer en observant seulement leurs corps. Que l'autre agisse comme moi, ou puisse avoir le même comportement que moi, ne suffit pas : le Terminator peut reproduire nos actions. Rien du corps n'atteste l'existence d'une pensée. Seul un phénomène qui montre par lui-même que l'organe (la voix) n'explique pas la fonction (la parole) permet d'identifier l'homme. On comprend mieux en quel sens Descartes affirme pour finir que la parole est le propre de l'homme.

"I KNOW NOW WHY YOU CRY. BUT IT IS SOMETHING I CAN NEVER DO."

Je sais maintenant pourquoi vous pleurez. Mais c'est une chose que je ne pourrai jamais faire.

John Connor l'a bien compris qui perçoit tout de suite là où le Terminator est déficient : son incapacité à parler. En revanche, à tort, il croit pouvoir lui apprendre à le faire. Il l'exhorte ainsi à ne pas dire « affirmatif » ou des mots semblables, mais plutôt : « aucun problème ». Il lui enseigne également quelques gros mots, et aussi cette phrase que le Terminator saura réutiliser – presque avec humour, mais c'est une vision anthropocentrique de la machine – au moment d'éliminer le T-1000 : « *Hasta la vista, Baby.* »

Le Terminator, en effet, n'a pas d'émotions ni de pensées réelles. John lui expliquera pourquoi les hommes pleurent mais, le cyborg le reconnaîtra : c'est quelque chose qu'il ne pourra jamais faire.

La fin du film est très belle : le Terminator s'autodétruit pour anéantir avec lui le futur dont il assure la réalisation. Pour préserver l'humanité du danger des machines, il se supprime lui-même. Sarah Connor espère alors que, si une machine peut apprendre la valeur d'une vie humaine, nous le pourrions, peut-être, nous aussi.

Notes :

Descartes, *Méditations métaphysiques*.

Descartes, *Discours de la méthode*.



Inception

Le rêve n'est-il qu'une illusion ?

Il paraît que nous n'utilisons qu'une petite partie du potentiel de notre cerveau. C'est vrai, peut-être, lorsque nous sommes éveillés, mais lorsque nous dormons, notre cerveau fait des merveilles. Nous bâtissons des mondes entiers. Nous créons un monde que nous percevons simultanément, de sorte que notre esprit ne s'aperçoit pas qu'il est en train de construire l'objet même de notre perception.

Certains ont appris l'art de prendre en charge cette dimension créatrice : ce sont les architectes de rêves. Ils conçoivent un monde pour que le sujet y projette son inconscient. Ils dupent ainsi le rêveur, qui pense, lui, se trouver dans la vie réelle. De fait, lorsque nous rêvons, nous ignorons que nous sommes en train de le faire. Nos rêves sont parfois si réels ! Ce n'est que lorsque nous nous réveillons que nous réalisons que certaines choses étaient étranges. Par exemple, nous ignorons tout du début de nos rêves. On arrive toujours *in media res*. D'ailleurs, que faisiez-vous avant de lire ces lignes ? Étiez-vous en train de rêver ou étiez-vous éveillé ? Quel critère vous permet de le déterminer de façon certaine ?

Cobb, un architecte de rêves, exerce ses talents pour une entreprise spécialisée en « extraction ». Le principe est le suivant : une idée, une fois formée par l'esprit, se révèle quasiment impossible à effacer. On peut

l'ignorer, mais elle demeure quelque part et peut, donc, être dérobée par qui sait où la trouver. Dans l'état de rêve, nos défenses sont plus vulnérables et nos pensées plus accessibles à qui voudrait s'en emparer. Cela s'appelle l'extraction. Cobb est l'un des plus talentueux extracteurs. Il sait où chercher dans votre esprit afin de trouver vos secrets les mieux gardés.

À l'inverse, on peut aussi implanter une idée dans votre esprit. Cela s'appelle l'inception. Si la véritable inspiration est très délicate à reproduire, dans la mesure où l'esprit peut toujours tracer l'origine d'une idée, l'opération est tout de même possible. Il faut d'abord semer la graine de l'idée très profondément dans l'inconscient. Une idée simple. Une épure qui pourra grandir d'elle-même dans l'esprit du sujet. L'inception est un art subtil.

M. Saito demande à Cobb de réaliser cet exploit pour lui. Il veut implanter une idée dans l'esprit de son concurrent, Robert Fisher, héritier d'un empire de l'énergie. Celui-ci doit démanteler son empire, même si cela va contre son propre intérêt. L'inception peut-elle fonctionner ? Cobb en est plus que convaincu : il le sait. Il l'a appris à ses dépens.

“THE DREAM HAS BECOME THEIR REALITY.”

Le rêve est devenu leur réalité.

Voyager ainsi dans les songes n'est pas sans effet. Certains en perdent même la possibilité de rêver naturellement. Ils se plongent alors, trois à quatre heures par jour, dans des rêves artificiels. Ces quelques heures, dans le rêve, en durent des dizaines.

En vérité, leur mal est bien plus grand : il ne s'agit pas seulement de leur incapacité à rêver. Le réel et le rêve se confondent désormais. Lorsqu'ils plongent dans le rêve, ils viennent chercher ce qui est devenu, à la longue, leur réalité.

C'est la tragédie qui est arrivée à Mal, l'épouse de Cobb. Ils travaillaient ensemble sur un projet. Ils avaient décidé de créer un monde qui leur appartiendrait à eux seuls. Les heures qu'ils y consacraient avaient, dans le rêve, l'épaisseur d'années. Au début, c'était agréable de vivre dans un monde qu'ils avaient entièrement conçu, à l'instar de divinités. Mais, ensuite, la connaissance de ce caractère illusoire avait privé Cobb de toute joie. Mal, quant à elle, avait fini par croire que cette illusion était le réel. Aussi avait-il

testé sur elle, sans en mesurer la portée, une inception. Il lui avait implanté l'idée suivante : ce monde n'est pas réel. Mais quand il l'avait réveillée et ramenée au réel véritable, une idée persista : le monde n'est pas réel. Cobb avait beau lui assurer qu'ils étaient enfin de retour dans la réalité, elle se pensait toujours dans le rêve. Elle en perdit l'esprit, puis la vie.

C'est pourquoi Cobb met en garde : il faut un totem, une sorte d'icône personnelle, un petit objet connu de soi seul qui nous permet, lorsqu'on l'examine, d'être certain de ne pas nous trouver dans le rêve d'un autre.

Deuxième avertissement : l'architecte ne doit jamais utiliser des lieux ou des souvenirs personnels – ce serait le meilleur moyen de perdre son emprise sur ce qui est réel et ce qui ne l'est pas.

Inception nous propose donc une réflexion philosophique sur la nature des rêves. Ne sont-ils qu'une illusion ? Rêve et réalité s'opposent-ils comme deux entités hétérogènes ou bien peut-on percevoir un rapport entre les deux, et lequel ?

“LES RÊVES SONT LA VOIE ROYALE DANS LA CONNAISSANCE DE L'INCONSCIENT.”

Comment être certain de distinguer le rêve de la réalité ? Platon faisait déjà remarquer, dans le *Théétète*, que le temps que nous passons à dormir est équivalent à celui où nous sommes éveillés. Or, durant ces deux périodes, notre âme soutient sans faiblir que les convictions qui, à chaque fois, lui sont présentes sont vraies. Quand nous sommes éveillés, nous pensons l'être et, même s'il arrive parfois aux plus fortunés d'entre nous de penser que la vie est semblable à un rêve, ce n'est qu'une remarque poétique. Nous savons bien, au fond, que nous ne rêvons pas. De même, quand nous rêvons, nous sommes tout aussi certains de la réalité de ce que nous vivons. Qui ne s'est pas réveillé effrayé parce qu'il croyait tomber dans le vide ? Platon souligne ainsi que nous affirmons pendant une durée équivalente que la veille est le réel, et que le rêve l'est aussi. Et nous mettons la même force dans chacune des deux affirmations. Comment être assuré de pouvoir différencier, dès lors, le rêve de la réalité ?

Quelques siècles plus tard, Descartes, dans les *Méditations métaphysiques*, formule les mêmes réserves. L'argument du rêve est même mis en avant, dans le cadre du doute méthodique, pour montrer que nulle vérité des sens ne saurait être tenue pour vraie dans la mesure où, lorsque

nous rêvons, nous sommes convaincus de la réalité de ce que nous percevons.

En rêve, on est convaincu, par exemple, que le monde que l'on perçoit est réel. Or, il n'en est rien. On croit se promener dans les rues de New York alors que l'on est allongé dans un lit à Marseille, par exemple. Au réveil, on se rend bien compte de la méprise. Mais alors, poursuit Descartes, qu'est-ce qui nous garantit que ce que nous percevons actuellement n'est pas un rêve ?

Par ailleurs, s'il nous paraît indubitable que ce que nous percevons actuellement est réel (et non un rêve), parce que dans notre sommeil tout n'est point si clair ni si distinct que ce que nous percevons maintenant, ne doit-on pas ensuite se souvenir que nous avons été souvent trompés en songe par de semblables illusions ? N'avons-nous jamais fait de rêve si précis que, nous réveillant, nous ne puissions pour un temps plus distinguer le réel de l'imaginaire ? Descartes conclut qu'il n'existe pas d'indices assez définitifs ni de marques assez certaines par lesquels on puisse nettement distinguer le rêve de la réalité. Cette conclusion le bouscule : il en vient même à penser qu'il se pourrait qu'il dorme alors même qu'il écrit la page que nous rapportons ici.

Se demander si l'on peut distinguer le rêve de la réalité implique l'idée d'une hiérarchie : le rêve serait non seulement l'autre du réel (il n'entreprendrait aucun rapport avec lui), mais, qui plus est, un autre inférieur, car illusoire. Le rêve ne serait-il qu'une illusion ?

Inception nous enseigne que rêve et réalité ne sont pas hétérogènes, ne serait-ce que dans la mesure où notre inconscient nourrit le rêve. Dans les rêves que construit Cobb, les personnages sont toujours des projections engendrées par l'inconscient du rêveur. Ses songes ne sont pas de simples illusions : à quoi servirait-il sinon de vouloir les piller ? Il faut bien que le rêve révèle une part de vérité, et même, parfois, une réalité que nous ignorons nous-mêmes. Au fond, le processus d'extraction dans lequel Cobb excelle repose sur des théories quant à la nature des rêves que nous devons, cette fois, à Freud.

Ce dernier considère que les rêves constituent la voie royale dans la connaissance de l'inconscient. Si certains traitent les rêves avec mépris, les vouant à un oubli rapide et total comme une somme d'incohérences, Freud veut renouer avec une pensée positive des rêves, à l'instar de celle qu'avaient les penseurs de l'Antiquité. Ceux-ci voyaient dans les phénomènes oniriques une dimension révélatrice de l'avenir. Pour Freud, tout rêve est la réalisation d'un désir refoulé. Chez les enfants, cela se voit aisément : le petit enfant rêve toujours de la réalisation de désirs expérimentés récemment et qu'il n'a pu

satisfaire. Chez l'adulte, la dimension révélatrice du rêve, sous son apparence chaotique, est plus délicate à appréhender, car le désir a subi une transformation, un déguisement. Il faut distinguer l'histoire du rêve (ce que l'on se rappelle et que l'on peut, éventuellement, raconter) de son sens véritable. Freud appelle « contenu manifeste du rêve » le sens apparent du rêve et « contenu onirique latent », son sens véritable. Le contenu manifeste est donc le substitut altéré des idées oniriques latentes.

Pourquoi cette déformation ? C'est l'œuvre d'un moi qui se défend, car il ne veut rien connaître des désirs rejetés dans l'inconscient durant l'état de veille. Notre surmoi refoule donc ces idées dans l'inconscient et les y maintient par un phénomène de résistance. Mais le sommeil diminue la vigilance de cette force de résistance et le désir refoulé parvient à revenir, non sans que lui ait été imposé un masque.

Comment dès lors accéder au sens véritable ? Il faut pratiquer, durant l'analyse, une méthode de libre association d'idées et dire tout ce qui nous vient à l'esprit, même si ça n'a aucun rapport et surtout si c'est désagréable. Une fois aperçues, les idées oniriques latentes, véritable sens du rêve, confirmeront bien que les adultes, comme les enfants, expriment leurs désirs dans leurs rêves. En somme, un rêve est bien la réalisation déguisée de désirs refoulés. Freud nomme cette possible satisfaction des désirs sur un autre plan (le plan du rêve) la sublimation. Même les rêves d'angoisse, ou cauchemars, s'expliquent selon ce principe.

Comme Freud ou Cobb le montrent, c'est justement parce que le rêve n'est pas simplement une illusion qu'il est si difficile à distinguer de la réalité.

“YOU DON'T BELIEVE IN ONE REALITY ANYMORE. SO CHOOSE. CHOOSE YOUR REALITY.”

Tu ne crois plus en une seule réalité désormais. Alors, choisis. Choisis ta réalité.

Mal prenait le rêve pour la réalité – et l'on a vu en quoi cela n'est pas tout à fait une erreur. Un rêve exprime bel et bien une dimension du réel. Mais, réciproquement, la vie lui semblait être un songe.

Sa confusion venait de l'inception que Cobb avait pratiquée sur elle pour qu'elle accepte de sortir de son rêve. Il n'avait jamais pensé que cette idée qu'il avait plantée dans son esprit y grandirait comme un cancer, même après

leur réveil. Comment penser qu'elle aurait continué à soutenir que le monde n'était pas réel ?

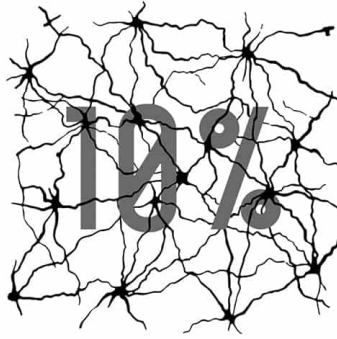
La fin du film est, aujourd'hui encore, sujette à débat. Cobb retrouve-t-il vraiment ses enfants ou sommes-nous dans le rêve ? Et si, depuis, tous les spectateurs se déchirent quant à savoir s'il s'agit du rêve ou d'une illusion, ne doit-on pas finalement, comme dans une leçon ultime de ce film, accepter et aimer de ne pouvoir résoudre la question ?

Notes :

Platon, *Théétète*.

Descartes, *Méditations métaphysiques*.

Freud, *Cinq leçons sur la psychanalyse*.



Lucy

La matière peut-elle suffire à expliquer la nature des choses ?

Des millions de cellules meurent chaque jour, de sorte qu'aucune de celles qui composent actuellement notre corps ne s'y trouvait à la naissance. Si le corps de notre enfance a disparu, nous pensons en revanche que notre esprit demeure. Tandis que notre corps fait l'épreuve quotidienne de la mort, notre esprit, lui, ne redoute qu'une chose : la fin. C'est en ces termes que, dans le film *Lucy*, le professeur Norman, spécialiste du cerveau, décrit la vision que les humains ont d'eux-mêmes comme d'une dualité entre matière (le corps) et esprit.

Avons-nous raison de séparer ainsi la matière et l'esprit, comme deux réalités indépendantes et hétérogènes ? D'ailleurs, une telle distinction n'entraîne-t-elle pas des questions complexes, voire insolubles : si le corps est matériel et l'esprit immatériel, comment peuvent-ils agir l'un sur l'autre ? Comment communiquent-ils ensemble ? De fait, nous ne pouvons que constater l'interaction de nos pensées et de notre corps : quand celui-ci est fatigué, il semble entraîner nos capacités psychiques avec lui. Réciproquement, quand notre esprit est affecté, nous percevons que nous somatisons ce que nous ressentons. Comment se fait-il que la fièvre

m'empêche de concentrer mon attention sur le livre que j'essaie d'écrire ? Il faut bien expliquer ces relations de causalité que nous observons entre phénomènes corporels et phénomènes psychiques. Comment donc deux substances hétérogènes pourraient-elles communiquer entre elles ?

Et si, pour éviter une telle aporie, il fallait se résoudre à reconnaître que tout n'est que matière, c'est-à-dire que la matière est l'unique principe d'explication du réel ? « Comment dépasser l'opposition entre l'esprit et la matière ? » « En transformant la matière, l'homme transforme-t-il son esprit ? » « La matière peut-elle suffire à expliquer la nature des choses ? » C'est à tous ces sujets d'épistémologie que le film de Luc Besson *Lucy* propose une réponse philosophique.

“EVERY SOUND IS MUSIC I CAN UNDERSTAND, LIKE A MATHEMATICAL EQUATION.”

Tous les sons forment une musique que je comprends, comme une équation mathématique.

Lucy est une jeune femme qui, par un fâcheux concours de circonstances, se trouve transformée en mule par des trafiquants de drogue extrêmement dangereux. Une opération chirurgicale leur a permis d'insérer dans son bas-ventre un paquet contenant une nouvelle drogue destinée à faire fureur chez les jeunes du monde entier. Son appellation scientifique ? CPH-4. Munie d'un passeport et de billets d'avion, Lucy doit se rendre en France dans les prochaines vingt-quatre heures. À son arrivée, elle sera prise en charge par les hommes de main des trafiquants, qui récupéreront la marchandise. Malheureusement, sur la route de l'aéroport, Lucy sera violente par ses geôliers et les coups de pied qu'ils lui porteront au ventre auront pour effet de percer le paquet : la drogue va, peu à peu, se répandre dans son corps. Les effets sont immédiats.

On l'apprendra plus tard dans le film, le CPH-4 est une molécule fabriquée naturellement par l'organisme des femmes enceintes lors de la sixième semaine de grossesse, en faibles quantités. Cette molécule a pour le fœtus l'effet d'une bombe atomique : elle lui donne l'énergie nécessaire pour former les os. Cette soudaine source d'énergie n'intervient qu'une fois dans la vie. Sauf pour Lucy.

Le CPH-4 augmente l'utilisation des capacités cérébrales. Et nous comprenons ce qu'il se passe par un habile jeu de parallélisme entre

l'aventure de Lucy et la conférence du professeur Norman. Celui-ci explique à un auditoire fasciné que, si la vie a débuté il y a plusieurs milliards d'années, il a fallu attendre quatre cent mille ans pour voir apparaître les premières cellules nerveuses. Des cerveaux en formation de quelques milligrammes, dans lesquels on ne peut déceler de signes d'intelligence et qui agissent plutôt comme par réflexe. Un neurone, on est vivant. Deux neurones, on peut bouger. Et avec le mouvement, des choses intéressantes se produisent. La vie animale remonte à des millions d'années, et pourtant la plupart des espèces n'utilisent que 3 % à 5 % de leurs capacités cérébrales. Rats, renards, corbeaux, sont intelligents et organisés, mais c'est uniquement au sommet de la chaîne alimentaire que l'on trouve enfin une espèce sollicitant son cerveau à hauteur d'environ 10 % de ses capacités. Cela paraît peu, mais il suffit d'examiner ce que nous avons fait pour imaginer ce qu'il en serait si nous l'utilisions davantage.

Le dauphin, lui, se sert de son cerveau mieux que nous, employant jusqu'à 20 % de ses capacités cérébrales. Cela lui permet, par exemple, d'avoir un système d'écholocation plus efficace que tous les sonars inventés par l'homme. Le dauphin n'a pas inventé le sonar : il l'a développé.

Si le cerveau humain contient donc une centaine de milliards de neurones, il y a plus de connexions dans notre esprit que d'étoiles dans la galaxie. Nous possédons un système d'information gigantesque auquel nous n'avons quasiment pas accès. Tandis que le professeur Norman demande d'imaginer ce que serait notre vie si nous avions accès à 20 % de nos capacités cérébrales, comme le dauphin, c'est ce qui arrive, sous nos yeux, à Lucy. Peu à peu, en l'espace d'une journée, elle atteindra 100 %.

Bien sûr, nous sommes dans la science-fiction, mais son personnage propose une réponse philosophique à la question de l'opposition entre matière et esprit. On constate en effet que les capacités psychiques de Lucy relèvent non pas d'une prétendue substance immatérielle qu'on appellerait l'âme, mais des atomes et cellules qui constituent son corps. La pensée de Lucy provient des atomes qui la composent.

"WE NEVER TRULY DIE."

Nous ne mourons jamais vraiment.

Ignorant l'aventure de Lucy, le professeur Norman reconnaît que, pour

l'instant, il se contente de forger des hypothèses. Ses propos n'ont pas de valeur scientifique avérée. Ses collègues et lui sont juste des passionnés s'amusant avec de « vieilles théories ».

Il ne croit pas si bien dire. Le premier homme à avoir conçu l'idée que le réel était uniquement formé de particules élémentaires vécut il y a plusieurs milliers d'années. Il s'appelait Démocrite. Il décida d'appeler « atome », c'est-à-dire « insécable », cette plus petite brique de matière à partir de laquelle tous les corps seraient élaborés. Ainsi l'atome des Grecs ne correspond-il pas à ce que nous appelons « atome », dans la mesure où notre atome, lui, découvert par Niels Bohr en 1913, n'est pas insécable : il se compose d'un noyau et d'électrons.

Un autre penseur, Héraclite, avait eu pareille intuition en remarquant qu'on ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve. Comment expliquer ce paradoxe ? Si je suis au bord d'un fleuve, le fleuve que je perçois n'est jamais le même (l'eau coule sans cesse) et, en même temps, il demeure le même (c'est toujours de l'eau). Comment se peut-il que je n'aie jamais affaire à la même eau tout en ayant toujours de l'eau devant moi ? C'est ainsi qu'Héraclite conçut que l'eau, comme toute réalité, est constituée de particules matérielles, invisibles, insécables, les atomes dont les combinaisons et les déliaisons engendrent tous les phénomènes que nous percevons.

C'est dans le cadre d'un tel matérialisme que s'inscriront à leur tour les philosophes Épicure et Lucrèce. Des atomes, du vide, et rien d'autre. Voilà de quoi est fait l'univers. Ce que les poètes appellent « l'âme » n'est à leurs yeux qu'une fiction qui ne désigne, en réalité, qu'un assemblage d'atomes plus petits, plus lisses et plus ronds. C'est pourquoi on ne voit pas l'esprit alors qu'on voit le corps.

Pas d'esprit conçu comme une réalité indépendante, donc : tout n'est que matière. Mais ce n'est pas une mauvaise nouvelle pour autant ! L'éternité que nous permettait d'espérer l'existence de l'âme est offerte par les atomes qui ne meurent pas mais s'associent et se dissocient à l'infini. Comme l'affirme Lucy, « nous ne mourons jamais vraiment tout à fait ». Ainsi en a jugé l'artiste Hundertwasser, par exemple, qui a demandé d'être enterré au pied d'un arbre auprès duquel il aimait se reposer, considérant que les atomes de son corps se mêleraient désormais à ceux de la terre et des racines de l'arbre. Ainsi, lorsque Lucy meurt, à la fin du film, elle envoie un message qui soutient : « Je suis partout. » Les atomes du corps de Lucy se sont dissociés

pour mieux se recombinaient à d'autres.

Mais la pensée philosophique à laquelle nous initie Lucy n'est pas seulement l'apanage de ces quelques théories antiques, comme le prétend le professeur Norman. Plus que le matérialisme antique, elle nous permet de comprendre la pensée contemporaine du philosophe américain Jaegwon Kim.

Sa doctrine, baptisée émergentisme, a pour vertu de préserver l'autonomie des propriétés psychiques sans postuler l'existence d'une entité métaphysique douteuse telle que l'âme. Tout dépend du corps. Comme Épicure, il pourrait soutenir que pour expliquer le réel il n'est besoin que du corps et rien de plus. Mais il ajoute que, plus un corps atteint un niveau de complexité organisationnelle, plus il exhibe de nouvelles propriétés. Ce sont les propriétés psychiques. Celles-ci émergent donc bien du corps. Augmentez l'activité des cellules de Lucy, vous augmenterez ses capacités cérébrales. Attention : ces propriétés ne sauraient toutefois être prédites ou expliquées à partir des conditions matérielles sous-jacentes. Autrement dit, Lucy est bien exclusivement composée de particules matérielles et des agrégats qu'elles forment. Cependant, ses capacités psychologiques, bien qu'émanant du substrat matériel et de sa complexité, conservent une autonomie.

Cette conception permet de renoncer au dualisme, théorie selon laquelle le réel serait tissé de deux réalités hétérogènes : le corps et l'esprit. Le substrat physique est nécessaire et suffisant pour expliquer l'apparition et le développement de l'esprit.

"I AM EVERYWHERE."

Je suis partout.

Lucy sait qu'elle a peu de temps devant elle. Ses cellules se reproduisent à une vitesse phénoménale sous l'effet du CPH-4. Elle peine à évaluer précisément l'heure de sa mort, mais elle ne tiendra pas longtemps. Ses capacités cérébrales s'accroissent sans limite. Elle colonise son esprit minute après minute. Elle commence à pouvoir contrôler le corps des autres, les canaux électriques et les ondes magnétiques. Peu à peu, elle se fond dans la matière, car chaque cellule communique avec les autres. Sa dernière leçon : les humains croient à tort dans leur unicité. Ils ont bâti leur perception du monde et leur science sur ce désir. Ils ont cru que l'unité était la mesure. Mais la vie n'aime pas l'unité. Ses derniers mots seront : « Je suis partout. »

Notes :

Héraclite, *Fragments*.

Épicure, *Lettre à Hérodoté*.

Lucrèce, *De la nature des choses*.

Jaegwon Kim, *L'Émergence, les modèles de réduction et le mental*.



Indiana Jones

La raison permet-elle d'accéder à la foi ?

Le professeur Jones, un archéologue réputé, observe un fragment de pierre qui vient d'être retrouvé lors de fouilles et que lui présente Walter Donovan, un généreux mécène. La pierre est en grès, elle arbore un symbole chrétien, le texte est inscrit en latin. Pas de doute, affirme le professeur, elle date du milieu du douzième siècle après Jésus-Christ. Jones traduit alors le texte à main levée : celui qui boira l'eau que lui donnera le Seigneur recevra en lui une source qui jaillira pour la vie éternelle. Celui qui se rendra à la montagne sacrée, à travers le désert et la montagne, jusqu'au canyon du Croissant de Lune, atteindra le temple où la coupe contenant le sang du Christ réside à jamais.

“J’AI ENTENDU PLUSIEURS FOIS CE CONTE POUR ENFANTS.”

Walter Donovan est enthousiaste : le texte parle du Saint-Graal, ce calice utilisé par le Christ lors du dernier repas, cette coupe qui a recueilli le sang de la crucifixion et fut confiée à Joseph d'Arimathie ! À en croire la légende, le Graal, après avoir été remis à Joseph, fut perdu pendant mille ans avant d'être retrouvé par trois chevaliers de la première croisade. Deux d'entre eux

sortirent du désert, quelque cent cinquante ans plus tard, et commencèrent leur long retour vers la France, mais un seul y parvint et, avant de mourir à son tour d'extrême vieillesse. Il aurait communiqué son histoire à un moine franciscain. Donovan possède justement le manuscrit dans lequel le moine a consigné l'histoire des chevaliers. Aussi est-il persuadé d'être sur le point d'achever une grande quête qui commença il y a plus de deux mille ans. Le Graal, c'est la promesse de la vie éternelle ! Le don de la jeunesse pour celui qui boira dans la coupe !

Le professeur Jones est plus sceptique et pragmatique. Il connaît la légende arthurienne. Il a entendu plusieurs fois ce conte pour enfants ou, en l'occurrence (Donovan est un homme âgé), ce rêve de vieillard. Donovan rétorque que le Graal est le rêve de tout homme, y compris du père même du professeur Jones, professeur lui aussi, mais de littérature médiévale, qui a fait de la quête du Graal son violon d'Ingres.

Quoi qu'il en soit, Jones trouve la description bien vague : désert, montagne, canyon... Par où commencer ? Si encore on possédait l'autre moitié de la tablette, sans doute pourrait-on compléter cette description de la demeure du Graal. Donovan lui apprend alors qu'une équipe de recherche est déjà sur ses traces.

“LE CŒUR A SES RAISONS QUE LA RAISON IGNORE.”

Parce que son père dirigeait l'équipe de recherche de Donovan et qu'il a été enlevé, Jones accepte de partir à son tour sur les traces du Graal. Ce qu'il cherche, en vérité, c'est son père et non le calice. Car, comme son ami et acolyte Marcus, il ne sait pas vraiment quel crédit accorder à ce qui semble n'être qu'une légende. Aucun *fait* ne vient prouver son existence, et par là celle de Dieu. Il faut y *croire*. Ce n'est pas une question rationnelle.

Et justement, pour sauver son père, Indiana Jones doit répondre. La quête du Graal, explique Marcus, c'est la quête du divin en soi. Au fond, pour Indiana Jones, il s'agira de répondre à la question de savoir si Dieu existe et si la raison permet de le connaître. Grâce à lui, nous comprendrons la théorie, sur ce sujet, des deux philosophes que sont Pascal et Kierkegaard.

Pour le premier, Pascal, la foi n'est pas rationnelle. On ne saurait connaître Dieu à l'aide de preuves forgées par la raison. Celles qui ont été conçues par des théologiens ou des philosophes sont trop complexes. Elles ne

parviennent pas à convaincre tant elles sont, justement, délicates à comprendre. Ceux qui les saisissent ne le font que dans l'instant de la démonstration. Une heure après, ils craignent de s'être trompés.

Les posséderait-on que, de toute façon, elles ne prouveraient pas l'existence du Dieu de la foi, ajoute Pascal, mais uniquement celle d'un dieu des philosophes, ce qui n'a rien à voir. En quoi serait-on avancé pour son salut en admettant l'existence d'un pur concept ? Ces preuves manquent leur objet, car un Dieu d'amour ne saurait être atteint par une démarche intellectuelle. Le Dieu de la foi ne consiste pas en un Dieu simplement auteur des vérités géométriques.

Non, la foi ne s'atteint pas par une démarche rationnelle, mais par le cœur. La foi s'éprouve, elle ne se prouve pas. Et si l'on demande au croyant de rendre raison de sa foi, il ne saurait le faire. Il peut uniquement répondre que le cœur a ses raisons que la raison ignore. La foi est, pour le philosophe, un don de Dieu et non un don de raisonnement.

Et pour Pascal, ce renoncement de la raison qui se déclare elle-même incompetente manifeste la force ultime de la raison. Elle reconnaît qu'il y a une infinité de choses qui la surpassent.

Est-ce ce à quoi pense Indiana Jones lorsqu'il s'avance vers les dernières épreuves qui le séparent du Graal ? Il a en effet fini par trouver le fameux temple où se trouve la coupe du Christ. Hélas, il n'est pas le seul. Des nazis qui veulent entrer dans la légende du Graal et conquérir le monde sont là, eux aussi. Walter Donovan n'était en réalité qu'un laquais à leur solde. Indiana Jones et son père sont désormais leurs prisonniers. Mais, avant que les nazis ne mettent la main sur le Graal, restent quelques épreuves à réussir.

Afin de décider le professeur Jones à les affronter, Donovan tire sur son père. S'il veut le sauver, Indiana Jones n'a qu'une solution : mettre la main sur le Graal. La première épreuve s'appelle « le souffle de Dieu ». Les recherches de son père ont permis à Indiana Jones de connaître la consigne pour chacune des épreuves. Ici, la règle est que seul le pénitent pourra passer. Comprendant que le pénitent s'humilie devant Dieu en s'agenouillant, Indiana Jones évite la décapitation qu'avait tragiquement connue tous ceux qui s'étaient avancés avant lui. La deuxième épreuve s'intitule « le nom de Dieu ». Il s'agit d'avancer dans les pas de Dieu, c'est-à-dire de poser ses pas sur les lettres qui composent le nom de Dieu. Indiana Jones réussit à nouveau cette épreuve. Survient alors la véritable épreuve de la foi. L'étroit chemin que suivait Indiana mène à un abîme. Il se trouve au bord d'un gouffre

vertigineux le séparant de la falaise qui lui fait face et dans laquelle le chemin vers le Graal se poursuit. L'épreuve s'intitule « le chemin de Dieu ». La consigne est claire : le croyant prouvera sa valeur par le saut de la foi. Seul le vrai croyant pourra passer. Indiana Jones est formel : impossible, personne ne peut franchir un tel vide.

“UNIQUEMENT PAR LE SAUT DEPUIS LA TÊTE DE LION POURRA-T-IL PROUVER SA VALEUR.”

Résonnent alors les paroles de son père qui lui souffle à l'oreille : « Il faut y croire, mon fils. » Oui, c'est impossible, c'est irrationnel, c'est même absurde et, pourtant, c'est là l'essence même de la foi. Tel est du moins le point de vue du philosophe Kierkegaard, selon lequel on ne peut rejoindre Dieu par aucune sorte de raisonnement mais uniquement par ce qu'il appelle, justement, le saut de la foi. La devise de sa doctrine est « *Credo quia absurdum* », je crois parce que c'est absurde. Étrange raison ! Indiana Jones sait bien que c'est impossible, qu'il est même absurde de croire que, s'élançant dans le vide, il n'y tombera pas. Mais, précisément, tel est le pari de la foi : celui de l'absurde. Vouloir prouver le divin serait même un blasphème pour Kierkegaard. Le saut incarne l'image même de la rupture nécessaire entre raison et foi. Et l'homme capable d'assumer le paradoxe de la foi en Dieu en accomplissant ce saut de la foi devient le chevalier de la foi.

Et c'est ce que devient Indiana Jones sous nos yeux. Il s'avance dans le vide et... son pied est miraculeusement soutenu. Le chemin vers le Graal s'est révélé à qui a pris le pari fou de croire en Dieu. Indiana Jones rencontre alors le dernier des trois frères ayant fait sept cents ans plus tôt la promesse de trouver et de garder le Graal.

Cela fait bien longtemps qu'il attend le valeureux chevalier digne de lui succéder. Contemplant le célèbre chapeau de l'aventurier, sa veste en cuir et son lasso, il lui fait la remarque : Indiana Jones est étrangement vêtu, pour un chevalier.

Si le professeur Jones rétorque qu'il n'est pas vraiment un chevalier, Kierkegaard soutiendrait, lui, au contraire, qu'Indiana Jones est bien le véritable chevalier de la foi.

Notes :

Pascal, *Pensées*.

Kierkegaard, *Crainte et tremblement*.

IV

**“Puisse le sort vous être
favorable !”**

État, politique, justice



Hunger Games

L'homme est-il naturellement bon ?

L'État de Panem a surgi des cendres de ce que l'on appelait autrefois les États-Unis d'Amérique. Des catastrophes naturelles – sécheresses, ouragans, montée des océans – les avaient fait disparaître, après avoir provoqué des guerres impitoyables pour la répartition des richesses restantes.

Ce nouvel État possédait une capitale, nommée le Capitole, et treize districts. Un jour, ces derniers se soulevèrent contre le Capitole pour dénoncer leur asservissement et le pillage de leurs richesses. La rébellion fut massacrée. Un district entier, le treizième, à l'origine de la sédition, fut détruit.

Le traité de la Trahison, conclu alors, établit de nouvelles lois pour garantir la paix. Pour s'assurer que nul n'oublie que les « jours obscurs » ne devaient jamais se reproduire, il instaura également les *Hunger Games*.

La règle de ces jeux est simple : à titre d'expiation pour le soulèvement, chaque district doit, chaque année, envoyer un garçon et une fille, appelés « tributs », combattre dans une immense arène. Celle-ci peut contenir n'importe quel environnement : des contrées glaciales ou un désert brûlant. Les tributs sont tenus d'y survivre durant des semaines, jusqu'à ce qu'il n'en reste qu'un. Un seul sortira vivant de l'arène : le vainqueur. Pour être ce vainqueur, tous les moyens sont bons.

Ces jeux sont un châtimeur visant à rappeler aux districts leur asservissement au Capitole, qui n'aurait aucun mal à les détruire en cas de nouvelle rébellion. Mais, parce que cette torture n'est pas suffisante, le Capitole en a fait un spectacle : les Jeux sont filmés et diffusés, comme une émission de télévision. Le vainqueur rentre dans son district couvert de cadeaux.

Dès l'âge de douze ans, on devient éligible au tirage au sort. Votre nom est inscrit une fois. À treize ans, deux fois. Et ainsi de suite jusqu'à vos dix-huit ans. Seulement, si vous contractez un prêt pour pouvoir manger, par exemple, il vous en coûtera une inscription supplémentaire. Ainsi, le nom de certains se trouve inscrit sur plus de quarante papiers.

Les tributs sont sélectionnés pendant une journée appelée jour de la Moisson. Les tirages au sort sont répartis tout au long de la journée afin qu'il soit possible de les suivre tous en direct à la télévision. Seuls les habitants du Capitole ont le loisir de le faire, puisque ce sont les seuls à échapper à la Moisson.

Ce jour-là, dans le district 12, la main d'Effie Trinket tire au sort le nom de Peeta Mellark et celui de Primrose Everdeen. La sœur aînée de celle-ci, Katniss, se porte alors volontaire pour prendre sa place. Les deux jeunes se serrent la main mais savent bien qu'ils sont désormais engagés dans une lutte pour la vie. Leur survie dépend de la mort de l'autre. Que les *Hunger Games* commencent !

“PUISSE LE SORT VOUS ÊTRE FAVORABLE !”

Placés en cercle à équidistance d'une Corne d'abondance qui déborde de tout ce qui pourrait être utile soit pour survivre, soit pour se battre, les vingt-quatre tributs se font face. Faut-il prendre le risque de courir vers la nourriture, les récipients d'eau, les armes ou les médicaments quand on sait devoir les disputer aux vingt-trois autres tributs ? Ou bien vaut-il mieux fuir et se mettre à l'abri ? Les vingt-quatre tributs sont livrés à eux-mêmes, sans loi aucune. Peut-on espérer leur bienveillance, leur solidarité, leur résistance à l'autorité perverse du jeu, ou bien doit-on redouter leur violence ?

Katniss hésite. Elle voit un arc qui lui assurerait de quoi chasser ou se défendre. Mais son mentor lui a conseillé de fuir, immédiatement. Tel est donc le choix qu'elle fait, attestant déjà de sa vision de l'homme livré à sa seule naturalité. Elle ne fait pas confiance aux autres tributs. Elle a raison.

Onze morts, en tout, durant les premières heures. Ne restent déjà que treize joueurs.

Durant les premières étapes du jeu, des alliances se forment. Elles ne dureront pas. Elles ne le peuvent pas : il n'y aura, à la fin, qu'un seul vainqueur. En attendant, ils chassent en meute. Les forts font alliance afin d'éliminer les faibles avant de se retourner les uns contre les autres.

Katniss, elle, s'allie avec une adorable petite fille, Rue, qui l'a sauvée d'une mort certaine. Durant quelques jours, elles vont connaître la douceur de l'amitié et de la solidarité, avant que Rue ne tombe entre les mains d'un tribut qui la tuera sans scrupules sous les yeux de Katniss.

Pouvait-elle attendre autre chose de ses semblables ? L'arène des *Hunger Games* ne nous dévoile-t-elle pas une leçon aussi lucide qu'amère sur la nature humaine ? Sans État ni lois, l'homme ne révèle-t-il pas qu'il est un loup pour l'homme ?

“L'HOMME EST UN LOUP POUR L'HOMME.”

Les *Hunger Games* reposent en tout cas sur un présupposé tiré de la philosophie de Thomas Hobbes. Coriolanus Snow, le président de Panem, semble être un fervent lecteur de son œuvre, le *Léviathan*.

Hobbes y explique en effet qu'à l'état de nature l'homme ne serait pas cet être raisonnable, moral et docile qu'il paraît en tant que sujet d'un État. Si l'on prenait les hommes sortant de terre, comme des potirons, c'est-à-dire si l'on imagine des hommes livrés à leur seule naturalité, sans aucune loi politique pour les juguler, sans aucun pouvoir pour les réprimer, alors ils révéleraient une nature violente, animale et égoïste.

Loin de la vision naïve d'une nature humaine bienveillante et animée par l'amour de son prochain, Hobbes soutient qu'il existe une inimitié naturelle entre les hommes, chacun poursuivant sans relâche la réalisation de son plus grand profit et engageant avec tous les autres de purs rapports de force ou de puissance.

Égaux en capacité, les hommes ont donc une même espérance de pouvoir atteindre leurs objectifs. Ainsi, lorsque deux hommes désirent la même chose, ils deviennent aussitôt ennemis et s'efforcent de détruire l'autre. Or, dans l'arène, les tributs désirent tous survivre. Ils deviennent nécessairement des rivaux les uns pour les autres.

Si l'un d'entre eux plante, sème ou construit un endroit abrité, il doit s'attendre, explique Hobbes, à ce que d'autres viennent (parfois en ayant contracté une alliance pour être plus forts) pour le déposséder et le priver du fruit de son travail, voire de sa vie.

Seulement, cette violence est sans fin : car l'envahisseur est lui aussi exposé au même danger. Le plus fort n'est jamais assez fort. L'état de guerre est perpétuel et c'est une guerre de tous contre tous. En raison de cet état de guerre permanente de tous contre tous, chacun se trouve, à chaque instant, menacé de périr.

Dans un tel état, appelé l'état de nature ou, dans le film, les *Hunger Games*, les hommes vivent sans aucune autre sécurité que celle de leur propre force ou de leur ingéniosité. Dans cet état, nulle place pour une activité laborieuse : aucune agriculture (nous ne serions jamais sûrs de pouvoir récolter les fruits de nos efforts), aucune connaissance (nous n'en aurions pas le temps), aucun commerce (nous n'aurions pas confiance). Seule la crainte règne en maître. La vie de l'homme est solitaire, misérable, quasi animale, et brève.

Pas de propriété ni de distinction du *mien* et du *tien* : la force fait droit sur un objet, aussi longtemps qu'on peut le conserver. L'arc de Glimmer passe ainsi entre les mains de Katniss, après la victoire de la deuxième sur la première. C'est la loi du plus fort.

Force et ruse sont bien les deux vertus cardinales de l'état de nature. La capacité de Katniss à prévoir ce qu'il est bon de faire pour plaire au public, et donc aux sponsors qui envoient des objets essentiels à la survie, est sans doute ce qui explique sa victoire finale. Elle feint ainsi une histoire d'amour avec Peeta (même si elle sera prise ensuite à son propre jeu en tombant réellement amoureuse de lui). Elle défie le Capitole en refusant d'exécuter Peeta. Elle simule en effet un suicide conjoint avec Peeta, quand il ne reste plus qu'eux sur scène, tous les autres tributs étant morts, poussant le Capitole à accepter leur double victoire.

**“CE GARCON VIENT DE T'OFFRIR QUELQUE CHOSE QUE TU N'AURAS JAMAIS
OBTENU TOUTE SEULE.”**

À moins que Katniss ne soit pas la véritable héroïne de la saga. À moins qu'en réalité elle ne doive sa victoire qu'à Peeta. À moins que, derrière son

apparente leçon de philosophie hobbésienne, *Hunger Games* ne délivre en vérité un tout autre message.

Si Katniss est devenue désirable aux yeux du public de Panem, c'est à partir du moment où Peeta a révélé, sous les objectifs des caméras, l'aimer en secret depuis toujours. Si elle a survécu à l'alliance des tribus professionnels, dont le but était de la tuer, elle, cette « fille du feu » trop médiatique, c'est uniquement grâce à l'intervention de Peeta, qui avait auparavant pris le risque de rejoindre le groupe de ces dangereux tributs – et tout cela, par amour. Si le plan du suicide conjoint fonctionne, c'est parce que Peeta, elle le sait, ne cherchera pas à l'abuser et portera vraiment les baies mortelles à sa bouche – et cela, par amour.

La suite de la série, dans *L'Embrasement* et *La Révolte*, deuxième et troisième tomes de cette saga, confirmera la leçon de solidarité de *Hunger Games*. Non, les *Hunger Games* ne révèlent pas la nature violente de l'homme. Ces jeux pervers échouent à le transformer en bête sauvage et égoïste. L'homme n'est pas un loup pour l'homme.

Note :

Hobbes, *Léviathan*.



La Servante écarlate

L'État doit-il définir le bien moral ?

C'est arrivé sans que l'on s'en rende compte, comme ça. D'abord, ils ont massacré le Congrès, mais cela ne nous a pas réveillés. Puis, c'est le terrorisme qu'ils ont invoqué pour suspendre la Constitution, et cela ne nous a pas plus réveillés. Ils ont prétendu que ce serait provisoire. On l'a cru. On a préféré le croire. Rien ne change instantanément. Dans une eau chauffée doucement, peu à peu, on peut mourir brûlé avant même d'avoir réalisé quoi que ce soit.

Ce sont de petits riens. Le regard moralisateur d'une passante sur deux femmes qui font leur footing en tenue sportive. Un commerçant qui vous insulte pour la seule raison que vous êtes une femme autonome financièrement. Un homme qui vous répond, pieusement : « *Under His Eye* » quand vous lui avez seulement dit : « Bonjour ».

Avant que vous ne vous en rendiez compte, votre carte bancaire ne fonctionne plus – effet d'une loi interdisant aux femmes d'être propriétaires. Les fonds sont transférés au parent masculin le plus proche. Avant que vous ne puissiez agir, les emplois sont retirés aux femmes, auxquelles on assigne leur place à la maison : Épouse, Martha, Servante ou Jézabel. Très vite, personne ne peut plus rien y faire. Des hommes armés encadrent tout. La loi martiale autorise tout.

Ce sont de petits riens... Des manifestations réprimées dans la plus grande violence durant lesquelles, à la stupeur générale, on ouvre le feu sur des citoyens, qualifiés de terroristes, pour la seule raison qu'ils dénoncent un État réactionnaire.

Gilead est là. C'est trop tard.

“UNDER HIS EYE.”

Sous son regard.

La République Divine de Gilead est un État totalitaire qui règne, dans *La Servante écarlate*, sur la plus grande partie de ce qui était auparavant les États-Unis d'Amérique.

Dans un contexte de chute drastique de la natalité, un groupe de fanatiques religieux, les Fils de Jacob, menés par Serena et Fred Waterford, accusèrent la perte des valeurs morales fondamentales.

D'abord honnis et assimilés à des nazis, les Fils de Jacob parvinrent à conquérir une audience croissante et fomentèrent un coup d'État. Imputant ce putsch à des terroristes islamistes, ils en profitèrent pour déclarer l'état d'urgence, suspendre la Constitution, geler les comptes bancaires et réprimer les manifestations. Une police d'État, dont les soldats sont appelés les « Gardiens de la foi » remplace l'armée. La brutalité de la répression est telle que, rapidement, la population se trouve trop terrifiée pour continuer à contester.

La chasse aux mécréants commence. Politiciens, intellectuels, athées ou croyants d'autres religions, homosexuels, tous sont réprimés, voire exécutés par pendaison ou par lapidation collective. Au mieux, on les envoie travailler aux Colonies (une région radioactive), ce qui équivaut à une condamnation à mort.

À Gilead, il n'y a plus aucune liberté individuelle. La société est désormais régie en fonction d'une lecture littérale des écritures bibliques. Ainsi, Gilead est une société patriarcale dans laquelle seuls les hommes ont droit à l'éducation (et à la lecture), au travail ou à la propriété. L'avortement ou la contraception sont considérés comme des péchés. L'homosexualité est une trahison à son genre. L'adultère est puni de mort.

Le docteur en microbiologie Emily Malek en fait les frais, sous nos yeux effrayés. Arrêtée alors qu'elle s'apprête à fuir les États-Unis avec sa femme

et son fils, qui sont canadiens, ses deux ovaires fonctionnels la sauvent de la pendaison. Elle est ainsi réduite au rang de Servante. Suspectée d'avoir une liaison avec une Martha, elle est condamnée à l'excision, on lui coud la bouche et la force à assister à la pendaison de sa prétendue amante.

“PERSONNE NE PEUT ME CONTRAINDRE À ÊTRE HEUREUX D'UNE CERTAINE MANIÈRE.”

Pour le philosophe Kant, rien n'est plus étranger à la nature du droit comme à la nature de la morale que de prétendre faire de l'État un législateur moral.

Personne ne peut nous contraindre à être heureux d'une manière plutôt que d'une autre. Personne ne peut imposer sa conception du bien moral à d'autres. Chacun a le droit, en revanche, de poursuivre le bonheur tel qu'il se le représente, pour autant, évidemment, qu'il ne nuise pas à autrui. Un État qui prétendrait énoncer le bien moral pour ses citoyens, et le leur imposer, comme un père régit la vie de ses enfants, instaurerait le plus grand despotisme. Car ce serait un État paternaliste qui, traitant ses citoyens comme des enfants incapables de décider par eux-mêmes de ce qui leur convient, les priverait de leur liberté.

Faire de la *moralité* la forme du droit, comme c'est le cas à Gilead, est, en outre, une contradiction, et vouloir moraliser les lois juridiques aurait pour conséquence une double ruine.

D'abord, ce serait rendre impossible la réalisation des devoirs de vertu. En effet, si on est moral par contrainte extérieure, alors on est privé de la possibilité même de l'être réellement. Si l'on veut sauver la morale, il faut la distinguer du droit. Comment prétendre être vertueux si je le suis par contrainte légale ? Je dois m'obliger *intérieurement* afin que mon action soit véritablement vertueuse, et non pas y être contraint *extérieurement* par la loi.

Ensuite, ce serait méconnaître la nature même du droit, dont l'essence est uniquement de régir la forme, et non le fond, des relations entre individus. Le droit se définit précisément en limitant son champ par rapport à celui de la morale. C'est pourquoi injecter celle-ci au fondement du droit entre en contradiction avec sa définition.

Confondre droit et morale, c'est donc faire un premier contresens sur la morale et un second sur le droit. C'est pourquoi, aux Commandeurs de la Foi

qui gouvernent à Gilead, Kant opposerait la thèse d'une nécessaire indépendance de la morale par rapport au droit. Pour lui, un État qui voudrait légiférer sur les intérêts personnels et la façon même de vivre sa vie individuelle ne serait pas conforme aux premiers principes métaphysiques d'une doctrine du droit. Tant que les choix individuels n'influencent pas les autres citoyens et ne restreignent pas leur liberté, alors chacun est libre d'agir comme bon lui semble.

Kant s'oppose ainsi à l'idée de l'État dit de bien-être, État qui dicterait à ses sujets ce qu'est le *bien* en définissant comment atteindre le prétendu « salut de leur âme ». S'il doit veiller à garantir l'ordre civil, il peut et doit, quant au reste, laisser ses sujets agir et choisir seuls ce qu'ils jugent bon pour le salut de leur âme. Non seulement déterminer cela ne regarde en rien l'État, mais, plus encore, sa fonction est de veiller justement à ce que chacun puisse définir son propre bien et le poursuivre.

Ce sont toutes les façons de vivre (vertueuses ou non, religieuses ou non) qui doivent être acceptées au sein de l'État. Le gouvernement doit reconnaître l'indépendance des citoyens, c'est-à-dire l'autonomie des sujets de droit, autorisés à poursuivre comme ils l'entendent leurs intérêts particuliers.

L'État qui imposerait à ses sujets une définition de ce qu'est le bien ou de ce qu'est le bonheur est situé, pour Kant, du côté du paternalisme. Un tel gouvernement exerce le plus grand *despotisme* que l'on puisse concevoir, car il soumet les fins et les actions des individus à une détermination extérieure ou, dans le langage kantien, hétéronome. Un tel État traite ses citoyens comme mineurs. Or, justement, celui que Kant appelle « mineur » est celui qui est considéré comme incapable de déterminer ses propres actions (donc ses propres maximes). Traiter les sujets comme mineurs contrevient donc au fondement de la philosophie strictement morale, qui, elle, se fonde véritablement sur la capacité autolégislative de la volonté. Autrement dit, ce type de gouvernement paternaliste nierait la liberté de ses sujets, et par là même nierait leur capacité d'être des *personnes*.

Ainsi, la condition de possibilité de la loi morale, ou du moins de son applicabilité, est un État qui laisse ses citoyens se choisir et s'autodéterminer dans le cadre de la loi, qui limite seulement et uniquement les libertés extérieures. Donc, pour le « bien » du droit autant que de la morale, l'État ne doit assurer *que* le droit, et non pas telle ou telle morale arbitrairement décidée.

**“NOLITE TE BASTARDES CARBORUNDORUM. DON'T LET THE BASTARDS GRIND
YOU DOWN.”**

Ne laisse pas ces salauds te tyranniser.

C'est arrivé sans que l'on s'en rende compte, comme ça. D'abord, elles ont refusé la punition qui était réservée à l'une des leurs, Janine. Elles ont jeté à terre les pierres qui devaient servir à la lapider. Ça ne les a pas réveillés. Puis, c'est une voiture qu'une Servante a projetée sur les Gardiens de la foi, et cela ne les a pas plus réveillés. Rien ne change instantanément. Dans une eau chauffée doucement, peu à peu, on peut mourir brûlé avant même d'avoir réalisé quoi que ce soit. Dans un sens comme dans l'autre.

Car Gilead n'a pas réussi à tout détruire. Demeure en chacune des personnes asservies et violentées ce qu'il n'a su leur prendre, leur liberté.

Et d'ailleurs, ils n'auraient jamais dû leur donner d'uniforme s'ils redoutaient qu'elles deviennent une armée. Non, Tante Lydia avait tort : l'ordinaire n'est pas seulement ce à quoi on est habitué. Non, ce qu'impose Gilead ne leur deviendra jamais ordinaire. Certes, les Servantes se succèdent. Mais certaines offrent à d'autres des raisons d'espérer. Par exemple, quelques mots griffonnés dans un placard : « *Nolite te Bastardes Carborundorum* », « ne laisse pas les bâtards te détruire. »

On peut œuvrer pour détruire Gilead ou pour prévenir son apparition : il suffit pour cela d'être éveillé, attentif. Le droit ne doit jamais définir une conception du bien moral.

Note :

Kant, *Théorie et pratique*.



Orange Is the New Black

Peut-il y avoir des lois injustes ?

Bienvenue à Litchfield, un établissement pénitentiaire réservé aux femmes, qui dépend du département de la Justice des États-Unis. Une jeune femme aisée, Piper Chapman, doit y purger une peine pour avoir illégalement transporté de l'argent à la demande de son ancienne amante, Alex Vause, à la tête d'un réseau de trafic de drogue. Ce passé la rattrape aujourd'hui, dix années plus tard, alors que Piper s'apprête à épouser son compagnon, Larry Bloom.

À Litchfield, elle va rencontrer des femmes aussi différentes qu'attachantes, même si elles sont, parfois, de prime abord, un peu effrayantes. À ses côtés, nous rencontrons « Red » Reznikov, propriétaire d'un restaurant dans le Queens, impliquée dans la mafia russe, ou Nicky Nichols, une jeune héritière délaissée par ses parents et devenue toxicomane, arrêtée pour vol par effraction et possession de drogue, mais aussi Tiffany Doggett, une jeune femme maltraitée par sa mère lorsqu'elle était enfant, en prison pour avoir tué une infirmière qui avait osé lui faire un commentaire sarcastique lors de son cinquième avortement. Nous faisons connaissance aussi de Poussey Washington, arrêtée pour possession de drogue avec intention de la revendre, et de Lorna Morello, détenue pour harcèlement, violation d'injonction restrictive, fraude et tentative de meurtre... Nous

découvrons aussi Maria Ruiz, détenue pour vente de contrefaçons, et Sophia Burset, condamnée pour fraude à la carte bleue. Gloria Mendoza et Marisol Gonzalez sont toutes deux coupables de fraude et de mise en danger de la vie d'autrui. Frieda Berlin, élevée à la dure par un père survivaliste qui pensait que la fin du monde était proche, est l'auteur de plusieurs meurtres. Aleida Diaz et sa fille Dayanara ont été condamnées pour trafic de drogue et Cindy Hayes, pour vol.

Elles sont nombreuses, les détenues de Litchfield, et nombreux sont leurs crimes. Aussi, toutes semblent, *a priori*, avoir leur place dans ce lieu aussi désolant que dangereux.

Mais en nous faisant réfléchir à toutes leurs routes, en retraçant toutes leurs traversées, en nous montrant leurs visages et leurs voix, comme le soulignent les paroles du générique, la série nous conduit à constater que les lois qui les ont condamnées ne sont peut-être pas toujours justes. Comment est-ce possible ? Comment le droit pourrait-il ne pas être juste ?

“DO YOU THINK I DESERVE TO BE HERE ?”

Penses-tu que je mérite d'être ici ?

Prenons le cas de Suzanne Warren, surnommée « Crazy Eyes ». Depuis toujours, elle souffre de ce que sa mère appelle un désordre cognitif. Nous ignorons le nom exact de sa pathologie, mais Suzanne semble avoir la perception, les émotions et la capacité d'analyse d'un jeune enfant. Alors qu'elle vient d'être nommée employée du mois au Super Emporium où elle travaille, Suzanne apprend qu'elle doit rester seule un week-end entier pour la première fois de sa vie, sa sœur souhaitant partir avec son petit ami. Comme elle a peur de cette solitude, sa sœur l'encourage à se faire des amis. Quelques heures plus tard, Suzanne reconnaît dans un parc un jeune garçon venu le matin même avec sa mère au magasin. Voilà un ami, pense-t-elle ! Elle l'invite à jouer à des jeux vidéo chez elle, aussi innocemment que le ferait un enfant. Et de fait, ils s'amusent. Mais quand Dylan veut rentrer chez lui, Suzanne lui propose mille et un autres jeux, ne voyant pas qu'elle affole l'enfant, qui appelle le 911. Comme il court vers la porte, elle s'emporte : « Les amis ne fuient pas leurs amis. » L'enfant enjambe alors la fenêtre pour prendre l'escalier de secours, mais il tombe et se tue.

Condamnée à passer quinze années à Litchfield, Suzanne est persuadée

qu'elle mérite sa sanction jusqu'au jour où, réalisant que son amie et codétenue Taystee a été condamnée pour un meurtre qu'elle n'a pas commis, elle comprend que, parfois, les lois, ou du moins leur application, ne sont pas justes. C'est Doggett qui lui en fait prendre conscience quand Suzanne s'étonne : Taystee n'a jamais tué personne, et pourtant la cour prétend que c'est une meurtrière ! Le système judiciaire a donc dû faire une erreur ! Cela semble impossible, mais il s'agit forcément d'une erreur, s'exclame-t-elle. « La belle affaire ! » lui répond Doggett, « il en commet tout le temps ». Suzanne pense-t-elle vraiment que toutes les détenues méritent d'être ici ? Elle, Suzanne, notamment, mérite-t-elle vraiment d'être ici ? Suzanne en est persuadée : elle a fait du mal à un enfant. Oui, mais, rétorque Doggett, tu es folle. Même si le mot est fort, elle veut pointer une erreur dans l'analyse du cas de Suzanne. Celle-ci ne peut pas être tenue pour responsable de son acte au même titre que les autres prisonnières. Sa place n'est pas ici.

Troublée, Suzanne interroge alors sa mère : mérite-t-elle d'être à Litchfield ? Celle-ci lui rappelle alors leur discussion avant le procès. Elle lui avait expliqué qu'elle avait mal agi. Il faudrait faire ce que le juge dirait pour se racheter auprès de la famille meurtrie. Même si Suzanne ne savait pas qu'il s'agissait d'un enlèvement et voulait juste un ami, parfois les accidents ont des conséquences légales. Donc, pour toi, je mérite d'être ici ? demande à nouveau Suzanne. Non, confesse enfin la mère : Suzanne mérite un établissement adapté à sa différence cognitive. Mais ce n'est pas le cas. Et ce n'est pas juste.

Elle n'est pas juste non plus, la condamnation de Taystee pour un crime qu'elle n'a pas commis. La procureure persuade le jury de sa culpabilité : celui-ci ne doit pas se laisser duper par un sobriquet (« Taystee » signifie « savoureux ») ou un passé malheureux. En tant que jurés, affirme-t-elle, ils n'ont pas le choix. La loi est très claire sur ce point. Si les preuves indiquent que Tasha Jefferson, surnommée Taystee, a utilisé l'arme qui a tué Piscatella, ils doivent la déclarer coupable. Caputo, l'ancien directeur de Litchfield, croit encore que justice sera nécessairement rendue. Les jurés sauront reconnaître en Tasha une femme incapable de faire du mal à une mouche. Pour le coup, Tasha est plus lucide que lui : le procès n'est qu'un simulacre. Comment ne le voit-il pas ? Il n'y a pas de justice : il n'y en aura pas plus pour elle qu'il n'y en a eu pour son amie Poussey, morte tragiquement asphyxiée sous le genou d'un gardien qui la maintenait à terre. Une mort tristement annonciatrice de celle de George Floyd.

Pas de justice non plus pour Blanca Flores. Condamnée pour dissimulation d'homicide involontaire (elle avait choisi de ne pas déclarer l'accident qu'avait eu sa patronne, Milly, une vieille dame, et avait effacé le sang du pare-brise de son véhicule), elle perd en prison sa carte verte à cause de l'émeute. Aussi, le jour qui aurait dû être celui de sa libération, elle est transférée dans un centre de détention d'immigrés, en application de la politique de tolérance zéro engagée par Donald Trump.

**“LES LOIS SE MAINTIENNENT EN CRÉDIT, NON PARCE QU'ELLES SONT JUSTES,
MAIS PARCE QU'ELLES SONT LOIS.”**

Oui, ce que nous enseigne *Orange Is the New Black* d'épisode en épisode, c'est que les lois peuvent être injustes.

On pourrait dire, d'abord sans mettre en cause les lois elles-mêmes, que leurs effets sont parfois injustes du fait des hommes chargés de les mettre en œuvre. Le problème ne serait pas intrinsèque aux lois mais viendrait de leur mauvaise application. Suzanne et Taystee ne sont pas victimes de lois injustes mais d'erreurs judiciaires ou de défaillances du système judiciaire et carcéral.

Dans un dialogue de Platon intitulé *Criton*, Socrate, injustement condamné à mort pour avoir corrompu la jeunesse et forgé de nouveaux dieux, a l'occasion de s'évader. L'un de ses amis, Criton, justement, vient le trouver quelques jours avant son exécution et lui explique que tout est organisé pour sa fuite. Pourquoi rester et mourir alors qu'il peut partir et vivre ? Pourquoi rester, surtout, alors qu'il est innocent des crimes qu'on lui impute ? Ce dialogue raconte une histoire vraie. Socrate a réellement été condamné à mort. Il a tout aussi réellement refusé de fuir.

Le motif ? Son respect des lois. Dans une prosopopée, une figure de style consistant à faire parler un être inanimé, Socrate s'imagine dialoguant avec les lois. Il mesure la dette qu'il a à leur égard. Fils d'Athènes, il doit aux lois de cette ville son éducation, sa sécurité, tout un ensemble de droits dont il a bénéficié jusqu'à ce jour. En somme, fils d'Athènes, Socrate s'estime fils des lois. Quel irrespect cela serait, juge-t-il, que de trahir les lois au moment où elles le desservent ! Car, au fond, ce ne sont pas les lois qui sont mauvaises. Ce sont les hommes qui en usent. En revanche, fuir serait trahir les lois et le contrat social auquel il doit tant. Le respect des lois prime pour Socrate sur le

mauvais usage qui en est fait. Mais, déjà, son cas personnel nous l'enseigne : parfois justice n'est pas rendue dans les tribunaux.

Aristote, lui, explique dans l'*Éthique à Nicomaque* que, si justice n'est pas toujours rendue, c'est parce que les lois sont toujours générales. Elles portent sur l'universel. Elles établissent des règles globales alors que les cas à juger sont toujours singuliers. Aussi faut-il, pour rendre véritablement justice, savoir adapter la forme générale de la loi au cas particulier qui est jugé. Cette vertu de peser l'esprit de la loi pour la mettre en adéquation avec le cas jugé s'appelle la vertu d'équité. Le juge d'équité saura rendre justice. En revanche, celui qui appliquera la loi de façon aveugle, en fonction de l'égalité, ne peut que commettre des injustices. Pour le dire plus concrètement, peut-on condamner à la même peine Suzanne Warren, qui souffre d'une pathologie cognitive, et une personne qui n'en serait pas atteinte, pour le même acte ? Les cas particuliers n'appellent-ils pas des nuances dans le verdict ? Si Suzanne est enfermée à Litchfield et non dans un centre adapté, sa sentence, au lieu d'établir la justice, crée au contraire une injustice.

Mais on peut aller plus loin encore et remarquer qu'en elles-mêmes, et non seulement dans leur application, les lois peuvent être injustes. La loi politique ne serait pas la norme du juste. Les camps d'immigrés que nous découvrons dans la dernière saison, plus politique que jamais, d'*Orange Is the New Black* nous montrent bien cette distorsion entre le légal et la justice.

Le philosophe Pascal voit dans la pluralité même des lois, variables d'un pays à l'autre, le signe de leur impossibilité d'accéder à leur fin supposée : la justice. Il moque le fait que certaines lois sont tenues pour vérité d'un côté des Pyrénées et pour erreur, de l'autre. Plaisante justice qu'une rivière borne ! Si un méridien renverse toute la justice, c'est que, précisément, on a affaire à des lois arbitraires, non à la véritable justice, qui, elle, ne saurait être renversée.

S'il y a des lois diverses selon les États, c'est bien qu'elles ne sont pas l'expression de la justice. Car ce qui est juste naturellement ne saurait varier selon la situation géographique. Et c'est bien parce que les hommes ne connaissent pas la loi naturelle qu'ils se sont donné ces lois conventionnelles et arbitraires que sont les systèmes juridiques. Les lois des hommes sont relatives aux époques, aux lieux, aux caprices et préjugés du souverain qui les édicte. Elles ne forment jamais une véritable justice. Les lois sur l'immigration de Donald Trump nous renseignent bien plus sur les passions du président américain que sur la nature de la justice.

Les lois ne sont pas justes et, d'ailleurs, elles changent sans cesse. Pour réguler les conduites humaines, on se sert donc de lois qui n'ont aucun fondement objectif, mais qui sont soutenues par l'autorité du législateur ou du souverain. En l'absence de connaissance de la véritable justice, on appelle juste ce qui est établi. Mais aucune justice naturelle ni universelle ne fonde les lois positives auxquelles nous obéissons pourtant aveuglément. Il y a un caractère infondé du droit qui se dissimule, par la suite, sous une apparence de naturalité et de justice.

C'est d'ailleurs là que se tient la force des lois : dans la croyance que nous avons du fait qu'elles sont justes. Pascal parle même de fondement mystique de l'autorité des lois. Le peuple obéit aux lois parce qu'elles sont lois et qu'il pense qu'elles sont nécessairement justes du seul fait d'être lois.

Cette croyance a des effets extrêmement positifs : elle permet d'assurer la paix civile. Si le peuple sentait l'artifice des lois, il cesserait de leur obéir. Sans cette confiance dans la justice, le peuple considérerait que les lois sont tyranniques. Bref : se demander si les lois peuvent ne pas être justes – ce que fait la série *Orange Is the New Black* –, c'est poser une question dangereuse, car elle met en péril l'efficacité même du droit. Pascal, face à ce péril, prône une position conservatrice. La série, elle, au contraire, nous invite à saisir cette distorsion entre les lois et le juste pour nous engager à faire évoluer le droit vers ce qui reste son idéal : la justice.

“WHAT KIND OF LIFE WOULD THAT’VE BEEN IF I NEVER MET YOU ?”

Quelle aurait été ma vie si je ne t’avais pas rencontrée ?

En observant Tasha Jefferson, nous admirons le courage d'une femme qui, pourtant brisée par le système judiciaire, n'aura de cesse de se battre pour le réformer vers plus de justice. Si Tamika, un temps directrice de Litchfield, quitte ses fonctions sur un constat pessimiste, convaincue que ces femmes n'auront jamais de répit, que le système sera toujours pareil et qu'il n'y a rien à faire, Tasha, elle, nous laisse sur une note d'optimisme. Nombreuses sont les détenues de Litchfield qui nous auront impressionnés par l'énergie de leur espoir en dépit des injustices qu'elles ont subies.

Tasha, notamment, parvient à créer un fonds au nom de son amie Poussey Washington (elle-même victime du système pénitentiaire) qui accorde des microprêts aux prisonnières libérées afin de les aider dans leur réinsertion et

d'éviter qu'elles ne retombent dans leurs travers pour sortir de la pauvreté.

Sans naïveté, mais sans céder non plus au défaitisme, la série s'achève sur le sourire de Piper et les coordonnées bien réelles du Fonds Poussey Washington, invitant les spectateurs à devenir des citoyens actifs pour un système plus juste.

Notes :

Platon, *Criton*.

Aristote, *Éthique à Nicomaque*.

Pascal, *Pensées*.



***Cersei Lannister*^{3}**

La morale est-elle la meilleure des politiques ?

Lorsqu'elle n'était encore qu'une jeune fille, Cersei Lannister, fille de Tywin Lannister, seigneur de Castral Roc et plus grande fortune de Westeros, était allée demander à une sorcière de lui prédire son avenir. Cette dernière l'avait mise en garde : chacun souhaite connaître son futur jusqu'à ce qu'il l'apprenne. Cela n'avait pas effrayé Cersei. Elle ordonna à la sorcière d'obéir sous peine de la faire exécuter.

La jeune Cersei apprit ainsi qu'elle épouserait un roi. Elle serait reine pour un temps. Puis il en viendrait une autre, plus jeune, plus belle, qui la surpasserait et lui prendrait tout ce qu'elle aime. Le roi, son époux, aurait vingt enfants ; elle n'en aurait que trois. D'or seraient leurs couronnes. D'or seraient leurs linceuls.

Bien des années plus tard, quand elle apprendra la mort de sa fille Myrcella, Cersei s'écriera : « La sorcière l'avait prédit. Ses prédictions se sont réalisées. C'est inéluctable. »

Si sa vie semble ainsi déterminée par la prophétie de la sorcière, Cersei est pourtant tout sauf un jouet passif de la fatalité. C'est une combattante féroce, une véritable lionne qui se bat contre le destin.

Le parcours qui la conduit jusqu'au Trône de Fer, sur lequel elle est la

première femme (et la dernière personne) à s'asseoir, nous livre une véritable leçon de philosophie politique. Nourrie des conseils de son père, mais surtout d'une sagesse qui semble sortie tout droit d'un ouvrage de Machiavel, Cersei Lannister nous enseigne quel cas il faut faire de la morale si nous prétendons prendre le pouvoir ou si nous souhaitons le conserver.

“EVERYONE WHO ISN'T US IS AN ENEMY.”

Quiconque n'est pas nous est un ennemi.

Cersei est une femme dans un royaume gouverné par des hommes. Ce sera son premier combat : montrer que c'est elle, bien plus que ses frères, qui mérite les confidences et la confiance de son stratège de père, Tywin Lannister. Durant des années, elle écoute patiemment les leçons de son père sur la politique, la famille et l'héritage. De ce père machiavélique et calculateur, elle se fait la véritable héritière. De lui, elle retient que « quiconque n'est pas nous est un ennemi » et que « lorsqu'on joue aux jeux du trône, on gagne ou on meurt. Il n'y a pas de moyen terme ». Elle apprend, n'en déplaie à Baelish, convaincu que le pouvoir résulte du savoir, que « le pouvoir, c'est le pouvoir ». Elle sait, sans illusion, que gouverner, c'est être allongé sur un lit de mauvaises herbes et devoir les arracher, une par une, pour éviter qu'elles ne nous étranglent dans notre sommeil. Quand il lui faudra choisir entre se battre et mourir ou se soumettre et mourir, elle choisira la violence. Personne – sauf à être insensé – n'ose lui tourner le dos. Personne – sauf à vouloir mourir – ne peut espérer la mettre à genoux.

Sansa Stark, qui fut sa captive autant que son élève, ne le sait que trop. Revenue à Winterfell, elle met en garde son frère Jon, dont l'esprit est entièrement occupé par le Roi de la Nuit. Certes, il y a un redoutable ennemi au nord, mais il y a aussi un ennemi au sud qui n'est pas moins dangereux. Cet ennemi, c'est Cersei. Sansa sait que Cersei poursuivra ses ennemis jusqu'à leur destruction. Elle a toujours trouvé un moyen d'assassiner quiconque l'a défiée. Oui, Sansa la redoute autant qu'elle l'admire, car elle sait bien que Cersei est un maître dans le grand jeu des jeux du trône.

“WHEN YOU PLAY THE GAME OF THRONES.”

Quand on joue au jeu des trônes.

Au seizième siècle, un philosophe italien a écrit un traité s'adressant à toute personne désirant prendre le pouvoir, ou le conserver s'il le possède déjà. Ce livre a connu une grande fortune. Le nom de son auteur est même devenu un adjectif pour désigner quelqu'un de particulièrement doué pour la stratégie politique et la capacité à faire le mal. Ce livre, on dirait que Cersei le connaît par cœur. Ce livre, c'est *Le Prince* de Machiavel.

Véritable apprentie du Florentin, Cersei Lannister ne semble pas concernée par la morale, c'est-à-dire par le souci de faire le bien. La politique exige, selon elle, le renoncement à tout idéal moral au nom d'un pragmatisme lucide. Elle sait qu'il y a une différence considérable entre la façon dont il conviendrait de vivre et celle dont nous nous comportons véritablement. Celui qui, oubliant cette réalité, choisirait d'agir conformément à un idéal moral signerait sa perte. Si les hommes étaient tous honnêtes, sans doute pourrions-nous l'être, nous aussi. Mais une personne qui voudrait agir vertueusement au milieu d'autres qui sont si corrompues ne pourrait éviter d'être anéantie. Le monde étant ce qu'il est, il convient de savoir, quand il le faut, agir sans souci du bien. Il faut pouvoir être bon comme devenir mauvais, selon la nécessité. On peut remarquer, en effet, que lorsque la situation le lui permet, Cersei ne fait pas le choix du mal. Elle encourage ainsi son fils Joffrey à envoyer Ned dans la Garde de Nuit plutôt que de l'exécuter. En revanche, lorsqu'elle le juge nécessaire, elle saute le pas. Elle est bel et bien la meilleure élève du florentin Machiavel, dont on pourrait formuler ainsi la devise : « Faire le bien quand on le peut, savoir entrer dans le mal s'il le faut. »

Du *Prince*, Cersei a retenu bien d'autres leçons, notamment celle qui est donnée au chapitre XVII, dans lequel Machiavel se demande si le monarque doit chercher à susciter la crainte ou l'amour de ses sujets. Les deux seraient nécessaires, mais comme il est difficile de les marier ensemble, constate-t-il, mieux vaut choisir la peur. On peut le regretter, mais le nier serait dangereux : les hommes, méchants par nature, hésitent moins à offenser un être qu'ils aiment qu'un autre qu'ils redoutent. La nature humaine est ainsi faite que le lien de reconnaissance est trop fragile. Cette attache cède dès que l'intérêt personnel entre en jeu. En revanche, un rapport fondé sur l'appréhension n'est jamais rompu, soutenu qu'il est par l'inquiétude du châtiment. Cersei, qui connaît bien son Machiavel, sait donc, pour commencer, que le roi doit inspirer la crainte plutôt que l'amour, et elle applique la leçon. Tandis que la bataille de la Néra fait rage au-dehors, elle

délivre ainsi un cours de philosophie politique à Sansa. Elle lui explique avoir donné l'ordre de décapiter tous les déserteurs, car un roi doit inspirer à son peuple plus de peur que ses ennemis.

De même encore, Cersei connaît les vertus de l'avarice pour un monarque. Tout se passe comme si, à nouveau, elle appliquait les conseils que donne Machiavel. Ce dernier s'interroge, cette fois au chapitre XVI de son ouvrage : un prince doit-il passer pour généreux ou pour avare ? Une réputation de prodigue se paye fort cher, répond le philosophe. Pour l'acquérir d'abord, pour la conserver ensuite. Un souverain épuiserait vite son trésor en étant dépensier. Il lui faudrait alors grever son peuple de lourdes taxes pour obtenir l'argent nécessaire à la perpétuation du faste, et il deviendrait ainsi rapidement odieux à ses yeux. S'il s'endette, il aliénerait son pouvoir à ses créanciers. S'il change d'attitude et commence à faire des économies, on le lui reprochera et on le taxera d'avarice. Bref : être libéral n'est pas la voie de la sécurité. Mieux vaut, et de loin, choisir la réputation d'avarice. S'il ne la consomme pas en dépenses somptuaires, son épargne suffira au prince : sans surcharger son peuple, il pourra le défendre et exécuter dans le royaume des entreprises utiles. Paradoxalement, à force d'avarice, il gagnera le nom de libéral, ne prenant rien à la plupart de ses sujets. La nature humaine est ainsi faite, souligne Machiavel, que nous remercions mal ceux qui se sont montrés généreux à notre endroit le jour où ils cessent de l'être et que, à l'inverse, nous accordons une reconnaissance injustifiée à ceux qui nous ont le plus souvent maltraités lorsqu'ils s'avisent, pour une fois, d'agir avec prodigalité.

Encore une fois, Cersei applique les conseils du Florentin à la lettre. Jamais elle n'a le moindre geste de générosité envers son peuple. Elle n'est pas, au contraire de ses rivales d'un temps, Margaery et Olenna Tyrell, soucieuse ni de nourrir ni de divertir le peuple. Dans l'épisode *Valar Dohaeris* (S3EP1), Margaery visite un orphelinat de Port-Réal et promet une grande distribution de pain. C'est elle également qui suggère à Joffrey d'offrir les restes de leur banquet de noces aux habitants les plus pauvres de Westeros. Dans l'épisode *The Lion and the Rose* (S4EP2), Cersei intervient, quant à elle, pour empêcher cet acte charitable. Elle ordonne que tous les restes soient donnés aux chiens. Élève de Machiavel, Cersei est consciente que la générosité nuit bien plus aux souverains qu'elle ne les sert.

C'est toujours en bonne disciple de Machiavel qu'elle agit lors de la fameuse rencontre dans les fosses de Peyredragon, dans l'épisode *The*

Dragon and the Wolf (S7EP7), lorsqu'elle fait croire à tous (et pas un ne se doutera du piège) qu'elle enverra ses armées combattre aux côtés de celle de Daenerys.

Chacun comprend, écrit Machiavel, combien il serait louable pour un prince d'être fidèle à sa parole et d'agir toujours avec honnêteté, sans la moindre duplicité. Mais entre deux monarques dont l'un agirait en prenant toujours la loyauté comme fondement de sa conduite (comme Jon) et un autre qui saurait faire peu de cas de sa fidélité (comme Cersei), lequel l'emportera ? Machiavel n'a pas de doutes. Pour lui, il existe deux manières de combattre : l'une par les lois, l'autre par la force. Si la première voie est propre aux hommes et si la seconde appartient aux bêtes, Machiavel nous invite à constater que la première méthode ne suffit pas toujours. Il faut donc savoir recourir à la seconde. Le grand Achille n'a-t-il pas été éduqué par le centaure Chiron, précepteur à la nature double, mi-homme, mi-bête ? Un prince qui ne saurait pas agir en bête ne gouvernerait pas longtemps. Et Machiavel précise : le roi doit se faire tantôt renard et tantôt lion. Renard pour connaître les pièges et en tendre à son tour. Lion pour effrayer les loups. Cersei Lannister, conformément au blason de sa famille, deviendra une lionne impitoyable.

Ces conseils peuvent paraître condamnables, reconnaît Machiavel. Ils le seraient si les hommes étaient tous des gens de bien. Or, comme ils trahissent leurs propres promesses, un monarque doit en faire autant. Mais tandis qu'il ment, il doit le faire en renard pour en tirer les plus grands avantages, c'est-à-dire qu'il doit déguiser adroitement son mensonge sous des apparences de vertu.

Encore une fois, Cersei applique avec brio cette philosophie de Machiavel. D'abord, elle demande à Euron Greyjoy de simuler une désertion. On la croira affaiblie sans la flotte des Fer-Nés alors qu'Euron œuvrera à rallier l'armée de la Compagnie Dorée, augmentant ses forces. Ensuite, elle feindra d'accepter la trêve et de s'engager pour combattre l'ennemi. Contrairement à Jon et à son devoir de vérité, elle sait mentir pour assurer la survie de sa maison. Tous – y compris ses deux frères – seront dupés par cette incroyable stratégie qu'est Cersei.

C'est encore un plan machiavélique qu'elle nourrit pour Daenerys. Lorsque Qyburn remet à Bronn l'arbalète qui a tué Tywin Lannister afin qu'il s'en serve au nom de Cersei pour tuer Jaime et Tyrion (voilà à nouveau le sens aigu d'une justice poétique), il précise que Cersei a d'autres plans pour

la jeune Targaryen. Elle ouvrira les portes du Donjon Rouge pour faire entrer le peuple, de sorte que, si Daenerys veut prendre le château, elle devra d'abord, elle qui se prétend briseuse de chaînes, tuer des milliers d'innocents. On le voit, le but de Cersei n'est pas tant de gagner que de s'assurer que même si Daenerys venait à remporter la victoire, elle en soit dépossédée par le moyen même qu'elle aura dû utiliser pour l'acquérir. Cersei s'est assurée de la défaite de Daenerys quand bien même celle-ci devrait connaître la victoire.

C'est diabolique. C'est Cersei. Spectateur de *Game of Thrones*, Machiavel aurait voté pour elle, sans hésiter. Tous deux nous enseignent que celui qui veut prendre le pouvoir politique ou le conserver doit renoncer à tout idéal moral.

Note :

Machiavel, *Le Prince*.

V

“Est-ce que c’est moi ou est-ce le monde qui est de plus en plus fou ?”

Morale et liberté



Jurassic Park

La morale doit-elle imposer des limites à la science ?

Un milliardaire, M. Hammond, possède une île, près du Costa Rica. Depuis cinq ans, il œuvre sans relâche pour en faire une réserve naturelle unique au monde. Il n'a lésiné sur aucune dépense. Selon lui, le parc qu'il construit deviendra bientôt pour le monde entier une source de curiosité et d'enthousiasme sans précédent. Avant l'ouverture, il lui faut toutefois convaincre l'avocat qui représente ses investisseurs de la nécessité, de la singularité et de la sécurité d'une telle attraction. Il invite ainsi pour le week-end un trio de scientifiques afin d'obtenir leur soutien.

Ce n'est pas sans fierté qu'il leur présente son « Jurassic Park », un parc à thème utilisant les technologies les plus avancées qui soient. Aucun manège, mais des attractions biologiques si étonnantes qu'elles enflammeront bientôt l'imagination de la terre entière ! Jurassic Park ne nous offre rien moins que de rencontrer des dinosaures.

“WELCOME TO JURASSIC PARK.”

Bienvenue à Jurassic Park.

Un fragment d'ADN suffit pour créer un être vivant. Et, parfois, certains animaux, pourtant disparus depuis des millions d'années, ont laissé semblable empreinte. Encore faut-il savoir où la trouver. Jadis comme aujourd'hui, les moustiques piquaient leurs proies pour se nourrir de leur sang. Ainsi pouvaient-ils à l'occasion piquer des dinosaures. Après quoi, il leur arrivait de se poser sur un tronc d'arbre et de se trouver recouverts de résine. Avec le temps, celle-ci durcissait et se fossilisait. Le moustique était alors préservé, et avec lui le sang des dinosaures.

Le fossile, que nous appelons de l'ambre, a patiemment attendu des millions d'années que l'équipe scientifique de Jurassic Park le découvre et en extraie le sang conservé à l'intérieur.

Aidées de généticiens, complétant les séquences manquantes par de l'ADN d'une autre espèce, les équipes de Jurassic Park ont réussi à cloner... des bébés dinosaures !

Notre trio d'experts découvre ainsi en chair et en os plusieurs espèces de dinosaures disparues depuis des millions d'années. Parmi elles, quelques spécimens du fameux *Tyrannosaurus rex*.

Au soir de son arrivée à Jurassic Park, le trio est sommé de livrer ses premières impressions et, à la surprise de John Hammond, c'est un débat d'éthique qui s'engage plutôt qu'un concert de louanges. Le mathématicien du groupe, Malcolm, constate un manque criant d'humilité envers la nature. Les scientifiques de Jurassic Park semblent avoir été tellement préoccupés de leurs capacités à mener à bien cette résurrection des dinosaures qu'ils ont oublié de se demander s'ils en avaient le droit. Ce que *peut* la science, nous ne devons pas toujours le faire. En l'occurrence, les dinosaures ont eu leur chance dans l'histoire. La nature a choisi de les faire s'éteindre.

Hammond ne comprend pas ces réserves : comment peut-on se trouver dans la lumière des découvertes et choisir de ne pas agir ? Pour Malcolm, cette prétendue découverte n'est qu'un viol de la nature.

Le second membre du trio, Ellie, une paléontologiste, semble elle aussi de son avis. Elle se demande ce que nous savons réellement de cet écosystème disparu et si, de ce fait, nous sommes assurés de savoir le contrôler. Elle a remarqué, sur l'île, certaines plantes toxiques (elles aussi clonées) très agressives, qui se défendent s'il le faut.

Le dernier membre de ce trio d'experts, Grant, compagnon de fouilles d'Ellie, est partagé. Il avoue être aussi ravi qu'effrayé. Les dinosaures et l'homme, deux espèces séparées par soixante-cinq millions d'années

d'évolution, se trouvent désormais réunis dans Jurassic Park. Comment avoir la moindre idée de ce qui les attend ?

“AGIS DE FAÇON QUE LES EFFETS DE TON ACTION SOIENT COMPATIBLES AVEC LA PERMANENCE D'UNE VIE AUTHENTIQUEMENT HUMAINE SUR TERRE.”

Si John Hammond avait invité le philosophe Hans Jonas à visiter Jurassic Park, il se serait confronté à semblable réaction, et même plus durement encore.

Pour le philosophe, le perfectionnement de notre technologie crée un type de problèmes éthiques tout à fait inédits, et ce qu'ont réussi à créer les équipes de Jurassic Park en donne un parfait exemple.

Il remarque qu'avant notre siècle et ses mutations technologiques les interventions de l'homme sur la nature demeuraient superficielles et sans danger. La nature restait toujours en capacité de restaurer ses équilibres fondamentaux, de sorte que chaque nouvelle génération venait au monde plus ou moins dans les mêmes conditions que la génération qui l'avait précédée. Seulement, l'évolution de notre technologie a désormais des effets irréversibles, si bien que, lorsque nous agissons sur la nature, nous l'altérons sans possible retour en arrière.

Certes, constate Hans Jonas, l'homme exerce un pouvoir nouveau sur la nature. Mais il se demande s'il faut s'en réjouir quand on s'aperçoit que l'homme ne contrôle pas ce pouvoir. Faut-il se réjouir de l'ouverture de Jurassic Park ou bien, comme le mathématicien Malcolm, porte-voix de Hans Jonas, être choqué par ce manque d'humilité face à la nature ?

La mutation de notre rapport au monde, liée aux évolutions technologiques, nous oblige, affirme Hans Jonas, à construire une nouvelle éthique, une éthique pour notre temps. On pourrait dire que notre nouveau pouvoir nous donne de nouvelles responsabilités.

Disposant d'une technologie aux effets irréversibles et imprévisibles, nous ne pouvons plus nous considérer comme responsables des seules intentions qui ont présidé à notre action (comme « ouvrir un parc à thème procurant un émerveillement sans précédent »), ni non plus de ses seules conséquences immédiates (comme avoir ressuscité plusieurs espèces de dinosaures pour l'instant sous contrôle). Nous devons aussi nous estimer responsables des conséquences non prévisibles de nos actions (et là, notre imagination doit

jouer à envisager le pire).

Notre responsabilité : ne pas mettre en péril la perpétuation de l'humanité. Car désormais, par notre technologie, nous avons le pouvoir non seulement de détruire les conditions d'une vie réellement humaine sur terre, mais aussi de menacer cette existence elle-même à tout jamais. Et n'est-ce pas ce que nous ferions si nous ressuscitions les dinosaures ?

Le principe de responsabilité que Jonas appelle de ses vœux nous impose ce garde-fou qui consiste à suspendre toute action sur laquelle pèse le doute de conséquences néfastes à la perpétuation des conditions d'une vie authentiquement humaine sur terre. Si nous ignorons quels effets sur la nature résulteront de ce que nous lui faisons subir, alors il faut s'interdire absolument d'agir.

Ainsi Hans Jonas formule-t-il une nouvelle maxime morale, dont John Hammond aurait mieux fait de s'inspirer : il faut toujours agir en sorte que les effets de notre action soient compatibles avec la permanence d'une vie authentiquement humaine sur terre.

C'est pourquoi, au moment d'agir, il faut, moralement, jouer à se faire peur et envisager le pire. Au moindre doute quant aux impacts sur l'essence ou l'existence de l'homme, il faut suspendre notre action. Il y a des risques qu'il est moralement interdit de prendre.

Qu'advierait-il, en effet, si les clôtures électriques qui nous protègent des raptors étaient soudain privées de courant ? Qu'advierait-il si un employé soudoyé par une compagnie concurrente volait des embryons de dinosaure ? Car, si l'équipe scientifique de Jurassic Park sélectionne scrupuleusement des embryons femelles afin que les dinosaures ne puissent se reproduire, peut-on être certain que l'employé qui aura volé les embryons s'embarrassera des mêmes scrupules ? En ouvrant Jurassic Park, ne prend-on pas le risque que la vie de l'homme s'en trouve profondément affectée ?

L'émerveillement premier en découvrant Jurassic Park cède vite la place à la compréhension du danger.

“YOUR SCIENTISTS WERE SO PREOCCUPIED WITH WHETHER OR NOT THEY COULD THAT THEY DIDN'T STOP TO THINK IF THEY SHOULD.”

Vos scientifiques étaient si soucieux de déterminer s'ils pouvaient le faire qu'ils ont oublié de se demander s'ils en avaient le droit.

L'équipe de scientifiques de Jurassic Park prétend avoir veillé à ce qu'il

n'y ait aucune naissance dans le parc. Pour cela, elle n'a créé que des femelles en sélectionnant les chromosomes et en privant les embryons de dinosaure de l'hormone nécessaire pour que se développe un mâle.

Malcolm rétorque alors que s'il y a bien une chose que l'évolution a apprise à l'homme, c'est que la vie ne saurait être contenue, qu'elle brise toujours les limites et conquiert de nouveaux territoires. La vie trouve toujours un moyen. Bref, il met en garde l'équipe des scientifiques contre son incapacité à assurer le contrôle de sa création. Ellie confirme : c'est à la fois excitant et terrifiant, mais la vie trouve toujours un chemin. En revanche, vouloir maîtriser ce qui nous échappe, c'est agir contre la nature. Et les conséquences risquent d'être terribles.

De fait, les dinosaures vont échapper au contrôle des hommes avant, naturellement, de les prendre pour proies. Chaque spectateur de *Jurassic Park* se rappelle la peur qui l'a saisi lorsque l'œil du T-Rex apparaît dans le hublot de la porte derrière laquelle se cachent Grant et les petits-enfants de Hammond.

Jurassic Park nous offre en ce sens une pédagogie morale pour notre temps et une leçon de philosophie. La peur ressentie devant le film est instructive : elle nous enseigne les dangers d'un comportement irresponsable devant la maîtrise technologique.

Note :

Jonas, *Le Principe responsabilité*.



IAM

L'homme est-il maître de sa vie ?

Laissez-moi vous présenter Petit Frère. Est-il bon élève ? Non, ses cahiers sont pleins de ratures. Il n'a plus de cartable : il ne saurait pas quoi en faire. C'est que l'école n'est pas vraiment son terrain de jeu. Il vit dans une cité où les immeubles portent de jolis noms d'arbres pour mieux dissimuler que son quartier n'est, en réalité, qu'une forêt de ciment. On y improvise des parties de foot sur le bitume. Là-bas, seules les sirènes de police viennent briser le silence.

Petit Frère n'a qu'un souhait : grandir. Ce qui le fait rêver, ce sont les bagnoles, les fringues et l'argent. Ses occupations ? Fumer des joints et casser des voitures. Petit Frère collectionne les méfaits. Il a cessé de jouer aux billes et veut jouer du revolver. Il a jeté ses soldats pour devenir lui-même un guerrier.

Il a treize ans à peine mais il aime déjà l'argent. Hélas, il n'en a pas. Faire le caïd lui apparaît comme la seule solution. Et, puisque la fin justifie les moyens, alors il entre dans des coups malsains. Pas la peine de lui parler de son futur qu'il gâche : ses rêves gisent enterrés dans la cour. De quoi sa vie sera faite demain ? Ce n'est pas une question qu'il a le luxe de pouvoir se poser. Demain, c'est loin. Lui s'occupe d'arriver déjà jusqu'à demain.

Peut-on dire que Petit Frère est entièrement responsable de sa vie ? Ce

qu'il en fait résulte-t-il uniquement de son choix ou bien, ne pouvant en vérité rien accomplir, est-il voué à n'être qu'un spectateur du désespoir ? Doit-on considérer que nous naissons tous avec des cartes en main qui déterminent à l'avance notre destin ou que nous en sommes les seuls auteurs ? Bref : l'homme écrit-il son histoire ou bien le libre arbitre n'est-il qu'une illusion ?

“PERSONNE NE JOUE AVEC LES MÊMES CARTES.”

Dans la chanson *Nés sous la même étoile*, le groupe marseillais IAM penche en faveur d'une thèse déterministe. Pour lui, nous naissons les uns et les autres sous des astres favorables ou contraires qui écrivent à notre place, et par avance, les routes que nous emprunterons. Nous ne tirons pas tous les mêmes cartes au grand jeu de la vie. Et selon la main initiale, il n'y a plus rien à faire. Le destin est scellé.

IAM oppose ainsi les conditions de vie de deux enfants nés, pour l'un, dans les beaux quartiers, et pour l'autre, dans une cité en difficulté. Le bilan est accablant : comment parler d'égalité des chances quand les situations sont si antinomiques ? L'opposition entre ces deux vies, qui peut paraître caricaturale – tant les deux réalités décrites sont aux antipodes –, n'est, hélas, que trop réelle. Certains enfants ont le luxe de partir en vacances quand d'autres jouent au foot sans cage, sans filet, sans même une ligne blanche. Certains enfants pratiquent l'équitation quand d'autres ont pour quotidien d'être les témoins de bagarres violentes. Certains savourent du saumon ou du caviar quand d'autres doivent se débrouiller seuls pour se nourrir certains soirs. Noël n'est pas une fête partout : certains ont des lumières qui brillent dans leur salon tandis que chez d'autres le rêve est évincé par une réalité glacée. Certains peuvent faire des études poussées, préparer une thèse, quand d'autres n'ont pas assez d'argent pour acheter des livres ou des cahiers.

Pour IAM, le verdict est clair : nous naissons soit dans une cage d'acier, soit dans une cage dorée, et cette loterie est déterminante. Notre situation socio-économique est une prison pour notre esprit et pour notre vie.

**“CE N'EST PAS LA VIE QUI DÉTERMINE LA CONSCIENCE, C'EST LA CONSCIENCE
QUI DÉTERMINE LA VIE.”**

C'est exactement la thèse que Marx défend dans *L'Idéologie allemande*. On croit choisir, on croit penser, on croit agir : rien n'est plus faux. On est choisi, on est pensé, on est agi. Que notre sort soit sinon scellé, du moins fortement influencé par nos conditions sociales d'origine : rien de plus évident.

Celui qui le nierait, comme le philosophe Sartre, en prétextant qu'il nous revient de nous arracher à notre situation, ferait preuve d'une arrogance bourgeoise. Il lui faudrait donc écouter IAM ou lire – à défaut de Marx – la sociologie de Bourdieu qui, dans *Les Héritiers* par exemple, coécrit avec Jean-Claude Passeron, met au jour les mécanismes de la reproduction des élites. Il constate que, déjà à l'école, les bons élèves viennent de familles aisées et cultivées alors que les enfants d'ouvriers peinent à se forger des cursus brillants. À l'université, le fossé s'élargit encore. Le destin d'un élève tient d'abord à ses origines socioculturelles, plus qu'à son mérite personnel : chez lui, il apprend ou non ce qui facilitera sa réussite. L'expérience de l'avenir scolaire n'est pas la même pour un fils de cadre supérieur qui a plus d'une chance sur deux d'aller à l'université, constate Bourdieu, que pour le fils d'ouvrier qui a moins de deux chances sur cent d'y parvenir. Pour l'un, bénéficiant comme par osmose, au sein de sa famille, des codes culturels requis par le système scolaire, les études supérieures sont un destin banal et quotidien. Pour l'autre, c'est une réalité qu'il ne connaît que par personne interposée. Ainsi, conclut Bourdieu, on peut dire que l'école exerce une violence symbolique qui redouble les inégalités sociales. Petit Frère n'a pas vraiment de chances de s'en sortir.

Son destin est comme scellé, mais c'est sa conscience même qui se trouve, elle aussi, aliénée. « Aucun homme n'est une île », dit le poète John Donne. Marx serait d'accord : notre conscience, loin d'être libre et autonome, est conditionnée par la classe sociale à laquelle nous appartenons.

Naître dans une cité qui ressemble à une forêt de ciment ou dans les quartiers bourgeois est un tirage au sort déterminant. Les cages d'acier et les cages dorées ne sont pas simplement des lieux extérieurs à celui qui s'y trouve. Elles modèlent sa conscience, elles lui font voir (en plus de subir) le monde à travers un certain prisme que Marx appelle la conscience de classe. Si nous croyons penser par nous-mêmes, forger nos propres convictions, Marx nous explique que ces pensées nous sont dictées par le lieu d'où nous parlons et les conditions sociales dans lesquelles nous évoluons. Nos productions mentales sont conditionnées de l'extérieur, par des forces socio-

économiques. On pourrait dire, en quelque sorte, que l'on perçoit et que l'on pense le monde à partir de l'endroit où l'on se trouve pour le faire. Ainsi, notre classe socio-économique opérerait comme un filtre optique qui se surimposerait à notre regard pour colorer la réalité. On comprend donc que toute conscience est une fausse conscience. Elle est aliénée dans ses productions mêmes, assujettie aux conditions et intérêts de classe qui sont les siens. Ce n'est pas la vie qui détermine la conscience, mais la conscience qui détermine la vie.

IAM a raison : Petit Frère ne peut vraiment rien faire.

“POURQUOI NE SUIS-JE PAS NÉ SOUS LA MÊME ÉTOILE ?”

Marx poursuit en expliquant que la lutte des classes s'exprime aussi sous la forme d'une lutte des idéologies. La classe économiquement et politiquement dominante essaie d'imposer aussi son hégémonie idéologique. Pour cela, école, presse et médias sont de précieux relais, de sorte que, pour Marx, à chaque époque l'idéologie dominante se trouve être l'idéologie de la classe économiquement et politiquement dominante.

C'est pourquoi si toute conscience, en tant qu'elle est conscience de classe, est une fausse conscience, la conscience des classes désavantagées est faussée par deux fois : par elle-même d'abord, comme perspective singulière sur le monde, mais aussi en tant qu'elle est envahie par l'idéologie de la bourgeoisie.

IAM l'a bien compris en montrant comment Petit Frère, au fond, se rêve en bourgeois et conçoit son bonheur, à tort, selon les codes de l'idéologie bourgeoisie. Le grand standing, c'est tout ce dont il a envie. Il pense qu'on vaut ce qu'on possède. Et porter un costume signé Giorgio Armani est à ses yeux un gage de respectabilité.

Il devrait savoir, pourtant, que c'est faux. Et si la haine de ce monde injuste le fait basculer du côté obscur de la Force, son empire n'est peut-être pas celui du mal. IAM nous a révélé la vraie nature de la Force. Mais c'est une autre chanson...

Notes :

Marx et Engels, *L'Idéologie allemande*.

Bourdieu et Passeron, *Les Héritiers*.



Jon Snow^{4}

Suffit-il que l'intention soit bonne pour qu'une action soit morale ?

Alors qu'il est en cellule après avoir tué sa reine, Daenerys Targaryen, Jon interroge Tyrion, qui l'a poussé à commettre cet acte. Ont-ils eu raison ? Était-il bien moral d'assassiner la reine des dragons au prétexte qu'elle avait commis, et ce, de façon indiscutable, un acte atroce en brûlant la ville de King's Landing ? Même Tyrion n'en est plus certain. Il demande à Jon de lui poser cette question dans quelques années. La réponse sera peut-être plus claire...

Tout au long des huit saisons de la série au succès planétaire *Game of Thrones*, les critères de l'action morale ont été discutés au moins autant que les qualités nécessaires au bon souverain. Ainsi, la série a, bien souvent, montré le conflit entre une morale déontologique et une morale conséquentialiste. Quand le roi Robert Baratheon apprend que Daenerys Targaryen – sa rivale – est enceinte d'un héritier qui pourrait venir lui disputer le trône, ce qui provoquerait une guerre sanglante, est-il moral de prévenir les dommages de cette guerre en ordonnant la mise à mort d'une femme enceinte ? Quand Tywin Lannister choisit d'abrégé une guerre responsable de milliers de victimes en tuant ses ennemis lors d'une

cérémonie de mariage (violant par là les lois de l'hospitalité), est-ce vraiment immoral ? Bref, qu'est-ce qui fonde la valeur morale d'une action ? Est-ce l'intention qui anime l'agent moral (quelles que soient les conséquences de son acte) ou bien s'agit-il des conséquences qui découlent de son action ? *Game of Thrones* nous a montré l'opposition de deux systèmes moraux à travers le conflit entre les familles Stark et Lannister. Les guerres entre seigneurs étaient aussi des guerres de principes philosophiques

“SOMETIMES THERE IS NO HAPPY CHOICE.”

Parfois, il n'est pas de choix heureux.

Héritier légitime du Trône de Fer qui s'ignore, Jon est présenté comme le bâtard de Ned Stark, seigneur de Winterfell, qui aurait eu ce fils, durant la rébellion du roi Robert, d'une femme dont personne sauf lui ne connaîtrait l'identité. En vérité, Jon est le fils de Lyanna Stark, sœur de Ned, et de Rhaegar Targaryen, fils du Roi Fou. Pourtant, c'est bien de son père adoptif que Jon est l'héritier en termes de système de pensée. Après la mort de Ned, puis celle de Robb Stark, il incarne à l'écran rien moins que la philosophie morale d'Emmanuel Kant.

Dès la première saison, Jon est confronté à un dilemme moral. Il vient d'apprendre que Ned a été capturé et que son frère Robb a, pour cela, déclaré la guerre aux Lannister. Or, Jon est désormais un membre de la Garde de Nuit. En rejoignant cette confrérie, il a promis de vivre et de mourir à son poste, c'est-à-dire au Mur. Que doit-il faire ? Où est son devoir ? Doit-il se battre pour libérer son père ou rester fidèle à ses vœux ?

Mestre Aemon lui demande ce que ferait Ned, et Jon n'hésite pas à répondre que son père prendrait la bonne décision. Même s'il devait choisir entre le devoir et ceux qu'il aime, Ned agirait selon la morale. Si c'est le cas, rétorque Aemon, alors Ned est un être exceptionnel. Rares sont les hommes de cette force. C'est d'ailleurs pourquoi, explique-t-il, les hommes de la Garde de Nuit font vœu de célibat : pour ne pas éprouver l'amour, ennemi du devoir. Nous faisons tous notre devoir quand il est facile de le faire, juge mestre Aemon. Mais vient un jour, poursuit le vieillard, où l'homme est confronté à un choix difficile. Jon restera fidèle à sa parole, son inaction dû-elle coûter la vie à son père et à son frère. Il ne quittera pas le Mur. C'est un choix kantien.

**“AGIS EN SORTE QUE LA MAXIME DE TON ACTION PUISSE DEVENIR UNE LOI
UNIVERSELLE DE LA NATURE.”**

Jon suscite l’admiration de tous pour sa vertu. Cersei, qui ne se fie à personne, reconnaît faire confiance à la parole du fils de Ned Stark. Épisode après épisode, Jon s’est de fait révélé comme un personnage à la droiture morale kantienne. Comme Ned Stark, qui l’a élevé, comme son frère Robb Stark, Jon fait des choix guidés par des valeurs relevant d’une morale déontologique.

Cette morale, quelle est-elle ? Dans les *Fondements de la métaphysique des mœurs*, Kant en pose les principes : ce qui permet d’évaluer la valeur d’une action, c’est l’intention de l’agent moral lorsqu’il l’accomplit et non les conséquences qui en découlent.

Pour évaluer une action, il convient d’examiner sa maxime, c’est-à-dire le principe qui l’anime. Si cette maxime est universalisable sans contradiction, autrement dit, si elle peut devenir une loi universelle de la nature, alors l’action est morale. Au moment d’agir, il convient de se demander si, régissant le monde, la loi de notre action dessinerait une société viable. Voilà la pierre de touche de l’édifice moral kantien.

Ce système moral s’oppose donc à une autre morale, dite « conséquentialiste » ou « utilitariste », selon laquelle la valeur de nos actes se juge, au contraire, sur leurs effets. Dans l’histoire de la philosophie, qui offre l’aspect d’un grand champ de bataille, comme le souligne justement Kant, la doctrine utilitariste est défendue notamment par les philosophes Bentham et Mill. À Westeros, qui n’est pas moins que la philosophie un lieu d’affrontement, ce sont les Lannister qui agissent plutôt en fonction d’une telle conception de l’éthique.

Lorsque Tywin Lannister ordonne à Walder Frey de massacrer les Stark durant le banquet des Noces Pourpres, ce n’est pas seulement, à ses yeux, une décision stratégique, c’est un choix moral. Il l’explique à Tyrion, dans l’épisode *Mhysa* (S3EP10) : en assassinant ses rivaux, il a permis de sauver la vie de dizaines de milliers de personnes qui seraient mortes si la guerre avait continué.

Un tel raisonnement est intolérable pour Kant, comme pour les Stark ! Lorsque Jaime s’enorgueillit d’avoir sauvé les habitants de Port-Réal en exécutant le Roi Fou, Ned Stark s’indigne : le meurtre d’un homme ne peut jamais, quelles que soient les conditions, être un acte moral. Peu important

les conséquences qui en résultent, fussent-elles dramatiques, il faut toujours faire le choix d'une action dont le principe est vertueux. Or tuer quelqu'un ne peut jamais être moral – du moins pas dans le cadre de ce système de pensée.

Au nom de ce système moral, Ned avait prévenu Cersei qu'il révélerait le secret de la naissance de ses enfants à Robert. Pauvre fou qui ignorait qu'aux jeux du trône, on gagne ou on meurt. Il perdit la vie par pitié pour les enfants de Cersei et par refus d'en faire des dommages collatéraux.

Au nom toujours de ces mêmes valeurs morales, Robb Stark présente ses excuses à Walder Frey, avouant qu'il n'a pas tenu parole en n'épousant pas l'une de ses filles. Le devoir qu'il s'est fait de dire la vérité, conduisant sa femme enceinte, Talisa, dans le château des Frey, leur coûte la vie dans la scène abominable des Noces Pourpres.

Cette doctrine est aussi celle de Jon Snow. C'est bien d'une telle morale que Jon se revendique face à Cersei, dans les arènes de Fossedragon. Alors qu'elle exige de lui son allégeance en échange de la trêve qu'il demande, Jon refuse de prêter un serment qu'il ne peut tenir. Même s'il a besoin des effets que son mensonge lui offrirait, il ne trompera pas Cersei. D'ailleurs, si la reine a exigé ce serment, c'est parce qu'elle sait que le fils de Ned Stark sera fidèle à sa parole. Jon obéit à une morale de l'intention. Tout le monde le sait, et il le revendique. Qu'on lui rappelle, pour se moquer de lui, l'attitude qui fut celle de son père ! Qu'on lui dise que c'est précisément sa droiture morale qui lui valut la mort ! Jon Snow explique que si les fausses promesses se multiplient, les paroles n'ont plus de sens. Il n'y a plus de réponses, mais seulement davantage de mensonges. Et les mensonges ne les aideront pas dans la bataille.

De fait, si on essaie d'universaliser la maxime du menteur, on voit bien que le mensonge est immoral. Car permettre à chacun de s'autoriser à ne pas dire la vérité (dans l'espoir d'obtenir, par ce mensonge, des conséquences favorables) détruirait la société. Nous n'aurions, en effet, plus confiance en personne ni dans le moindre contrat. La maxime du menteur ne saurait être universalisée. Il faut donc toujours dire la vérité. Ce que Tyrion, conséquentialiste en cela, refuse. Pour lui, il faut parfois savoir envisager de mentir. C'est impossible pour Jon Snow. Ne pas mentir, dire la vérité, quoi qu'il en coûte : voilà donc l'une des pierres angulaires du système moral de Jon. C'est pour cela qu'il choisit de révéler à ses sœurs le secret de sa naissance, alors que Daenerys l'a mis en garde contre les dangers d'une telle confiance. Sa reine l'a supplié de ne pas le dire. Mais Jon ne peut pas

mentir, et ne pas faire connaître son secret à ses sœurs serait un mensonge par omission.

“CELA NE PARAÎT PAS JUSTE.”

Ned, Robb et Jon offrent trois visages de la morale déontologique. Les trois échouent à vivre à la hauteur de leurs principes. Ned mentira pour – du moins le croit-il – sauver ses filles. Robb trahira sa parole pour épouser Talisa. Jon, quant à lui, prendra une décision terrible. Dans l'épisode *The Iron Throne* (S8EP6), après le massacre de la bataille de Port-Réal, il tue Daenerys, sa reine et la femme qu'il aime. Pour se résoudre à le faire, il se rappelle alors justement la leçon de mestre Aemon : l'amour est la mort du devoir. Fallait-il pour autant en conclure, comme il le fait, que le devoir est parfois la mort de l'amour ? Fallait-il tuer Daenerys Targaryen pour éviter le risque qu'elle installe un régime tyrannique ? Tyrion, aux principes éthiques différents de ceux de Jon (il est plutôt un conséquentialiste), l'a poussé à commettre ce crime. Il le reconnaît pourtant lui-même, *a posteriori* : difficile de dire quel était alors le choix moral. Une chose est sûre : pour un kantien, le meurtre est moralement injustifiable. Jon a trahi les valeurs qui l'ont animé tout au long de la série.

S'il avait agi en Stark, Jon n'aurait pas assassiné Daenerys. S'il avait agi selon ses principes – régis par la seule pureté de l'intention et non par les effets de l'action, fussent-ils favorables au plus grand nombre de personnes –, de même qu'il ne peut mentir, Jon ne peut tuer. Et cela, quelles que soient les conséquences...

Jon renonce donc à ses principes et devient à son tour le Régicide, trahissant son système moral. D'ailleurs, après son acte, il le reconnaît : « Cela ne paraît pas juste. » Il s'est perdu sur le plan moral. Il a échoué.

Lors du tout dernier épisode, il est condamné, pour son meurtre, à rejoindre à nouveau la Garde de Nuit. Alors même que le Roi de la Nuit a été défait, celle-ci existe encore : « Le monde a toujours besoin d'une maison pour les bâtards et les hommes brisés », explique Tyrion. Un homme brisé, voilà ce qu'est Jon Snow.

L'échec de son personnage porte le message pessimiste de G. R. R. Martin sur la question morale : nul n'est véritablement vertueux. En cela, Jon achève de nous renseigner sur la morale kantienne puisque Kant lui-même

reconnaît qu'il n'y a probablement jamais eu de véritable action morale. Le bois dont l'homme se trouve fait est si courbe que nul ne peut être véritablement droit.

Notes :

Kant, *Fondements de la métaphysique des mœurs*.

Bentham, *Introduction aux principes de la morale et de la législation*.

Mill, *L'Utilitarisme*.



La Casa de Papel

La fin justifie-t-elle les moyens ?

Silene Oliveira, une jeune femme en cavale, était sur le point d'être abattue par les forces de l'ordre quand son ange gardien lui apparut. On ne sait jamais à quoi ressemble un ange gardien. Mais elle ne s'attendait pas à ce qu'il apparaisse dans une Seat Ibiza de 1992. Cet ange gardien deviendrait bientôt le Professeur. Il avait un travail à lui proposer, un casse tout à fait singulier. Pour cela, il recherchait des complices qui n'avaient pas grand-chose à perdre. Le montant du vol ? Deux milliards et demi d'euros. Personne n'avait jamais réussi un coup pareil. Nulle part.

Peu de temps après, le Professeur donne sa première leçon à l'équipe qu'il a constituée. Ils sont tous réunis dans une bastide, loin de l'agitation de Madrid. Durant cinq mois, ils étudieront comment réaliser ce casse. Il est vrai que cinq mois, c'est long ; mais ne passe-t-on pas des années à étudier à l'université pour gagner un salaire qui, dans le meilleur des cas, sera très mauvais ? demande le Professeur. Que sont cinq mois à l'échelle d'une vie ? Lui y pense depuis bien plus longtemps. Après le vol, ils n'auront plus jamais à travailler.

Ils ne se connaissent pas, et cela doit demeurer ainsi. Ils n'ont le droit d'échanger ni leur nom ni la moindre information personnelle. Chacun se choisit donc un pseudonyme, le nom d'une ville... C'est ainsi que Silene

Oliveira devient Tokyo.

Le Professeur les prévient : pendant le casse, qui durera plusieurs jours, les médias auront les yeux braqués sur eux. Chaque famille dans le pays se demandera ce qu'ils font. Leurs concitoyens ne les jugeront pas : au contraire ! Ils se diront qu'ils auraient dû y penser avant eux ! Les voleurs seront sympathiques à tous. Ils auront l'opinion publique pour eux. Ils seront même des héros. Pourquoi ? Parce qu'ils ne voleront l'argent de personne, seulement celui de la Maison royale de la Monnaie. Mais attention, à la première goutte de sang, à la première victime, ils cesseront d'être des Robins des Bois pour devenir des voyous.

Il est fondamental que la police ignore ce qu'ils font. Elle doit croire à un simple braquage. Ils auront l'air d'avoir été surpris durant leur fuite avec l'argent et d'avoir été forcés de se replier à l'intérieur. La police doit penser qu'ils sont faits comme des rats et réduits à l'improvisation. En vérité, ils seront en train d'imprimer les billets.

“À LA PREMIÈRE GOUTTE DE SANG, NOUS CESSERONS D'ÊTRE DES ROBINS DES BOIS.”

Raquel Murillo est nommée pour diriger l'enquête. Il y a des otages : trente-cinq employés, onze vigiles et dix-sept lycéens. Avec son second, Angel Rubio, elle va négocier tout au long du vol, en se heurtant au colonel Prieto, des Renseignements généraux, qui souhaite, lui, intervenir de façon brutale. L'un des otages est une priorité majeure : Alison Parker, fille de l'ambassadeur du Royaume-Uni, grand ami de la reine d'Angleterre. C'est pourquoi Prieto veut entrer avant que les médias n'en fassent leur une. Mais le Professeur a anticipé. Il contraint Alison à appeler une station de radio afin de révéler sa présence, médiatiser le casse et prévenir que les voleurs et les otages sont impossibles à distinguer : tous sont habillés de rouge et portent des masques de Dali. Les forces de police doivent renoncer à entrer. La partie d'échecs commence. Pendant ce temps, les machines à imprimer tournent nuit et jour, sans arrêt. Le travail le mieux payé de toute l'histoire a débuté.

L'idée de ce casse ne vient pas du Professeur, mais de l'être qui compte le plus au monde pour lui. Le Professeur était un enfant malade, de sorte qu'il passa de nombreuses années à l'hôpital à dévorer des livres. Son père lui racontait des histoires, mais, au lieu de choisir *Le Vilain Petit Canard*, il

préférerait évoquer des films de braquage. Un jour, il lui parla d'un scénario totalement fou où il s'agissait de prendre de l'argent là même où on le fabrique, sans rien voler à qui que ce soit, sans faire de mal à personne, à la Maison royale de la Monnaie. Ce même jour, le père fut abattu devant une banque. En réalité, il ne racontait pas des films, mais ses propres braquages. Le petit Sergio (c'est le prénom du Professeur) a retenu l'idée d'un vol qui permettrait de réaliser ses rêves sans nuire à quiconque. Le Professeur associe même les otages au vol, leur proposant de leur rendre leur liberté ou de leur donner une partie des gains en échange de leur travail.

Peut-on dire que ce que font les voleurs est moralement condamnable ? Est-ce que voler plus de deux milliards d'euros à la Maison royale de la Monnaie est immoral, par principe, et cela, sans prendre en compte que l'argent n'appartient à personne et qu'aucun dommage n'est causé à quiconque. Ou bien, à l'inverse, doit-on considérer que le Professeur est un Robin des Bois des temps modernes ?

Le critère de l'action morale réside-t-il dans l'évaluation du principe à l'origine de l'action ou bien repose-t-il sur l'évaluation des conséquences positives de l'action ?

Au fond, le combat entre Prieto et le Professeur ressemble à celui, dans l'histoire de la philosophie, engagé entre la morale de type déontologique et la morale conséquentialiste.

“POUR LE PLUS GRAND BIEN.”

Le philosophe Kant, lui, ne pourrait pas qualifier l'action du Professeur de « juste ». Pour déterminer si une action est morale, Kant a bâti une méthode qui consiste à évaluer l'intention qui gouverne notre action. Cette intention, Kant l'appelle « maxime ». Il nous dit que pour évaluer si notre action est morale, nous devons tout d'abord extraire cette maxime de notre action puis la passer à un triple test appelé « l'impératif catégorique ». Jon Snow nous a appris comment fonctionnait ce système moral. En vertu de ce protocole d'évaluation, Kant (et Jon Snow !) dirait que l'action du Professeur est immorale.

Telle n'est pas l'opinion de Bentham ! Pour lui, à l'inverse de Kant, ce n'est pas l'intention de notre action qui fonde sa moralité, mais ses conséquences. Aussi, à partir du moment où notre action a d'heureuses

conséquences, elle est morale. Certaines fins autorisent certains moyens.

D'après Bentham, l'homme est un être sensible, c'est-à-dire qu'il est capable de ressentir du plaisir ou de la douleur. Il a donc intérêt à ne pas souffrir mais à ressentir du plaisir. Pour Bentham, les mobiles fondamentaux des actions humaines sont les suivants : rechercher le plaisir et éviter la douleur. Il choisit donc de faire reposer la morale sur ces mobiles. « Qu'est-ce que le bonheur ? » demande-t-il. Réponse : c'est la possession du plaisir avec exemption de peine. « Qu'est-ce que la vertu ? » poursuit-il. Sa réponse est particulièrement originale : il appelle vertu ce qui contribue le plus au bonheur, ce qui maximise les plaisirs et minimise les peines. À l'inverse, il appellera vice ce qui diminue le bonheur et contribue au malheur.

Pour Bentham, le principe d'utilité doit donc gouverner la délibération morale. Si les conséquences d'une action sont utiles pour le plaisir, l'action est morale. Au contraire, si les conséquences d'une action ne sont pas utiles pour le plaisir mais suscitent la souffrance, alors elle est immorale. Le principe d'utilité doit être complété par un principe d'impartialité. Nous devons toujours prendre en considération toutes les personnes affectées par les conséquences de notre action et ne pas privilégier nos intérêts au détriment de ceux des autres : « Chacun compte pour un et seulement pour un », écrit Bentham.

Pour être certain d'engager l'action qui maximise le bonheur et minimise les peines, Bentham construit une sorte de thermomètre moral sur une échelle graduée selon sept critères : intensité, durée, fécondité, proximité, certitude, pureté, étendue.

Appliquons-la au cas du vol de deux milliards et demi d'euros à la Maison royale de la Monnaie. Pour savoir si cette action est moralement acceptable selon des critères conséquentialistes, il va nous falloir examiner, critère après critère, quelle action (faire le casse ou s'en abstenir) engendrera les conséquences les plus utiles pour le plus grand nombre.

Commençons par le critère d'intensité. Il évalue le degré de l'effet positif de l'action sur le bonheur. Plus l'effet positif sur le bonheur est intense, plus l'action est morale. À l'inverse, plus l'effet affectera négativement le bonheur, moins l'action sera morale. Quelle action engendrera le plaisir le plus intense ? Quand on mesure la joie des voleurs lorsqu'ils ont réussi leur coup, comme celle de millions de spectateurs s'identifiant à ces Robins des Bois des temps modernes ou simplement épousant leur cause, il semble que le point soit ici remporté par le projet de casse.

Le critère de durée évalue, quant à lui, le laps de temps durant lequel le bonheur provoqué par l'action engagée persistera. Dans ce cas, le gain de tant d'argent aura des conséquences heureuses extrêmement durables. Le Professeur l'avait annoncé : aucun des membres de l'équipe n'aura plus jamais à travailler.

Le critère de fécondité évalue les effets en cascade produits par l'action engagée. Si je peux escompter que mon action entraînera des conséquences positives qui, elles-mêmes, entraîneront d'autres conséquences positives, alors l'action est morale. À l'inverse, les conséquences négatives à long terme entraînées par une action (fût-elle sur le moment heureuse) inviteront à la regarder comme immorale. Si le Professeur réussit, alors non seulement les voleurs seront positivement affectés, mais aussi les otages qui auront coopéré. Tous investiront leur argent dans l'économie réelle, comme le dit le Professeur, et cela aura un impact sur la population.

Le critère de proximité évalue le temps qui sépare le sujet des conséquences positives pour son bonheur de l'action qu'il engage. Plus tôt nous sommes affectés positivement, plus l'action est morale. À l'inverse, plus tard nous bénéficierons des conséquences favorables, moins cette action est utile. Partir avec plus de deux milliards d'euros après quelques jours de travail est un plaisir immédiat. Pour gagner une telle somme, il faudrait travailler plus d'un million d'années avec un salaire de deux mille euros par mois et sans la moindre dépense.

Le critère de certitude évalue le degré de possibilité ou la probabilité que nous soyons affectés positivement. Si une action entraîne avec certitude des conséquences positives, alors elle est plus morale qu'une autre dont les conséquences positives ne sont que probables. Critère difficile s'il en est ! Comment être certain de quoi que ce soit ? Pour autant, il paraît peu probable de regretter d'avoir tant d'argent plutôt que de ne pas l'avoir eu.

Le critère de pureté évalue la composition chimique, pour ainsi dire, du bonheur que nous ressentirons. Si ce bonheur est mêlé de tristesse, alors l'action est moins morale que celle qui me fera éprouver un bonheur plus pur. De fait, rares sont les émotions « chimiquement pures ». Qui a éprouvé un plaisir sans le moindre soupçon de tristesse (par exemple, la perspective que ce plaisir doive s'interrompre) ? Bentham nous recommande d'évaluer les doses de notre émotion et de choisir l'action qui engendrera la joie la plus pure. Difficile de répondre, mais, dans la troisième partie de la série, nul ne semble regretter ce choix ni ses conséquences. Monica et Raquel, par

exemple, qui ont rejoint le groupe en cours de route, n'ont aucun regret qui ronge leur conscience. Leur joie semble aussi pure que possible.

Le dernier critère est celui d'étendue. C'est le critère le plus important de tout ce thermomètre moral. Il consiste à évaluer le nombre de personnes qui seront affectées positivement par mon action. Plus elles seront nombreuses, plus l'action sera morale. Inversement, moins elles seront nombreuses, moins l'action sera morale. Qui serait positivement affecté si le Professeur renonçait à son projet ? Personne, dans la mesure où personne n'est lésé. Disons le gouvernement. Prieto. Ses hommes. Qui, à l'inverse, est positivement affecté s'il persévère et réussit ? Toute la bande, leurs proches, leur famille et tous leurs supporters, nombreux, venus manifester leur soutien devant la Maison royale de la Monnaie.

L'heure est venue de faire les comptes. Il semble définitivement clair que voler la Maison royale de la Monnaie est un choix plus positif en termes de conséquences favorables. Aussi, dans une perspective conséquentialiste, on devra même soutenir qu'il s'agit d'un acte moral.

“NOUS SOMMES LA RÉSISTANCE.”

C'est au même constat que parvient Raquel. Lorsqu'elle parvient à trouver la planque du Professeur, elle souhaite d'abord l'arrêter et le voir passer trente ans dans un pénitencier. Mais le Professeur lui explique son geste. D'abord, même si son plan a fonctionné, il sera malheureux s'il ne peut la revoir. Il n'avait pas prévu de tomber amoureux de l'inspectrice chargée de l'enquête. Ensuite, est-il vraiment un méchant ? On a appris à Raquel à toujours tout étiqueter comme bien ou mal. Mais ce que lui et son équipe sont en train de faire (et qu'elle dénonce comme « mal ») lui semble pourtant correct quand ce sont d'autres qui le font. De fait, en 2011, la Banque centrale européenne a sorti cent soixante et onze milliards d'euros de nulle part, comme eux en ce moment, mais à plus grande échelle encore. En 2012, cent quatre-vingt-cinq milliards. En 2013, cent quarante-cinq milliards. Raquel sait-elle où est passé l'argent ? – Aux banques. Directement de la fabrique aux plus riches. Quelqu'un a-t-il alors accusé la Banque européenne de vol ? On a parlé d'injection de liquidités. Il lui tend alors un billet. Ils n'ont volé que du papier. Il déchire le billet devant elle : du papier et rien de plus. Lui aussi fait une injection de liquidités, mais la sienne n'est pas à

destination des banques. Il la fait ici, dans l'économie réelle, avec ce groupe de malheureux qu'ils sont, pour échapper à tout ça. Ne peut-elle pas, elle aussi, s'échapper ? Raquel est convaincue. Le Professeur et son équipe sont la résistance. Et, de fait, le Professeur n'a-t-il pas le droit de s'indigner et même le devoir de résister alors qu'il vit dans un monde étranglé par le coût des erreurs des marchés financiers ? Quand les banques ont besoin de liquidités durant les crises, alors on vient à leur secours. Qui est venu au secours de son père, élevant seul et sans aide un enfant malade ?

Angel, coéquipier de Raquel, comprend lui aussi que les mauvais ne sont pas ceux qu'on croit. Quand il sort du coma, il apprend que Raquel a été relevée de l'affaire. Venue à son chevet, elle lui avoue être amoureuse du Professeur. Elle connaît l'adresse de la planque, mais elle ne la donnera pas aux policiers. Elle ne sait plus qui sont réellement les bons et les méchants. À ce moment précis, elle se fait brutalement arrêter sous les yeux d'Angel. Aussi, même si cacher des informations est un délit, et même si Prieto le menace, il prétendra ne pas se souvenir de l'adresse du Professeur.

Ce ne sont pas seulement ses huit partenaires de départ qui ont été convaincus par le Professeur. Pas seulement les otages devenus associés. Pas seulement Raquel et Angel. Ce sont tous les spectateurs espérant la victoire de cette bande de Robins des Bois. Ainsi, le Professeur a donné à son équipe comme aux spectateurs de la série *La Casa de Papel* une formidable leçon de morale conséquentialiste. En somme, le masque que portent les voleurs, représentant le peintre Dali, aurait dû, plutôt, être celui du philosophe Bentham.

Notes :

Kant, *Fondements de la métaphysique des mœurs*.

Bentham, *Introduction aux principes de la morale et de la législation*.

Mill, *L'Utilitarisme*.

Remerciements

À Caroline Bokanowski, ma pop éditrice, toujours enthousiaste et toujours passionnée ! Quel bonheur de travailler dans une telle confiance et une telle complicité !

À Jean-Michel Jarre, qui a su m'encourager par ses mots si bienveillants sur le travail que je mène de livre en livre, ainsi qu'à Fiona Commins, pour sa générosité extraordinaire.

À l'équipe de Konbini, pour nos capsules « *Bac Pack Philo* » dont le succès a permis de promouvoir aussi bien la culture pop que la philosophie auprès de millions de personnes !

À mes élèves, dont l'enthousiasme pour la philosophie et la culture pop est un moteur incroyablement puissant.

À mon père, Viviane et Bernard.

Aux fidèles lecteurs, qui me suivent et m'écrivent et dont les témoignages me touchent profondément, même si je n'ai, hélas, pas toujours le temps de répondre à tous. Je les prie, ici, de m'en excuser, comme je les assure de ma gratitude réelle.

À ma petite sœur, Alice.

À la mémoire de ma grand-mère et amie, Arlette Delaplanche.

Aux rencontres qui élargissent l'horizon par-delà l'océan, et particulièrement à Lulu Fleming-Benite et à sa famille.

Aux voix chères qui se sont tues.

Et à celles qui continuent d'enchanter ma vie. Parmi elles, celles de Nathalie Benoit, Régis Bongrand, Lisa Braly, Angélique Chaumontet, Betty Giangreco, Alexia Gonzalez, Leïla Grotard, Marion Icard et Marine Rodallec. À Véronique Rosique, qui veille sur moi comme une sœur.

À ma mère, sans qui rien, jamais, n'aurait été possible.

Et, bien sûr, toujours, et surtout, à Marie. *Always*.

{1} Ce chapitre est repris du livre *Ils vécurent philosophes et firent beaucoup d'heureux*, Équateurs, 2017.

{2} Ce chapitre est repris du livre *Ils vécurent philosophes et firent beaucoup d'heureux*, Équateurs, 2017.

{3} Ce chapitre est une version abrégée du portrait de Cersei Lannister publié dans *Game of Thrones, une fin sombre et pleine de terreur*, Équateurs, 2019.

{4} Ce chapitre est une version remaniée du portrait de Jon Snow publié dans *Game of Thrones, une fin sombre et pleine de terreur*, Équateurs, 2019.

ÉDITIONS **DES** ÉQUATEURS

www.editionsdesequateurs.fr



Sommaire

Pop Manifesto !

I **“Je ne suis pas en danger. Je suis le danger.”** Philosophe avec les méchants

Dark Vador Exister, est-ce apprendre à mourir ?

Gollum Un acte vertueux est-il véritablement possible ?

Voldemort Le futur n'existe-t-il que dans ma pensée ?

Joker D'où vient le mal ?

Maléfique Le mal est-il une illusion ?

Walter White Peut-on vouloir le mal ?

II **“Le bonheur peut être trouvé même dans les moments les plus sombres.”** Conscience, existence, bonheur

Friends Exister, est-ce seulement vivre ?

Les animaux fantastiques Suis-je ce que j'ai conscience d'être ?

Titanic Sans autrui, puis-je être un sujet ?

Harry Potter Le temps est-il notre ennemi ou notre allié ?

Le Roi Lion Dépend-il de nous d'être heureux ?

The Good Place Satisfaire ses désirs, est-ce la clé du bonheur ?

III **“Tu ne sais rien, Jon Snow.”** Raison, réel, croyance

Matrix Avons-nous accès au réel ?

Terminator 2 : le jugement dernier La perception est-elle source de connaissance ?

Inception Le rêve n'est-il qu'une illusion ?

Lucy La matière peut-elle suffire à expliquer la nature des choses ?

Indiana Jones La raison permet-elle d'accéder à la foi ?

IV **“Puisse le sort vous être favorable !”** État, politique, justice

Hunger Games L'homme est-il naturellement bon ?

La Servante écarlate L'État doit-il définir le bien moral ?

Orange Is the New Black Peut-il y avoir des lois injustes ?

Cersei Lannister. La morale est-elle la meilleure des politiques ?

V **“Est-ce que c’est moi ou est-ce le monde qui est de plus en plus fou ?”**

Morale et liberté

Jurassic Park La morale doit-elle imposer des limites à la science ?

IAM L’homme est-il maître de sa vie ?

Jon Snow Suffit-il que l’intention soit bonne pour qu’une action soit morale ?

La Casa de Papel La fin justifie-t-elle les moyens ?

Remerciements